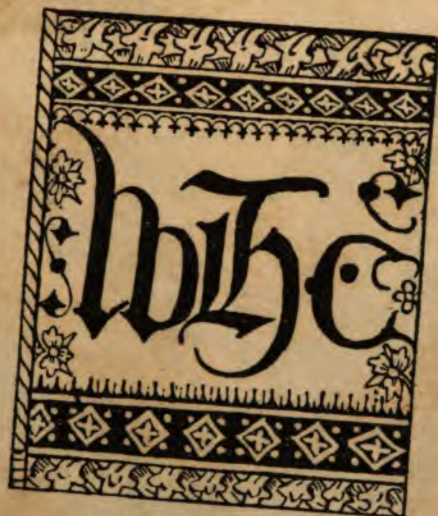




—— Monnet (le Sieur) Anthologie Françaisе, ou Chansons Choisies, depuis le 13me Siecle jusqu'a présent: with the Music to each, and notes, *very fine portrait and 4 charming plates by Gravelot*, 3 vols, 8vo, orig. calf, gilt (*Paris*) 1765, scarce 30s

From Mr Samuel Rogers's Library


MULCET
MOVET
MONET
C. N. Cochin del.
Aug. de St. Aubin Sculp. 1765.

ANTHOLOGIE

FRANÇOISE,

OU

CHANSONS CHOISIES,

Depuis le 13[e] Siècle jusqu'à présent.

Tantus amor Florum. GEORG. IV.

TOME I.



M. DCC. LXV.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
4 FEB 1952
OF OXFORD

AVERTISSEMENT.

*Le Titre d'*ANTHOLOGIE FRANÇOISE *donné à ce Recueil de Chansons, n'est point une affectation érudite qui seroit au moins déplacée dans un Ouvrage de cette nature. Le mot d'*Anthologie, *(littéralement* Discours des Fleurs*), emporte l'idée d'une Collection ou d'un Choix de ces légeres productions d'esprit, regardées de tout tems comme les Fleurs du Parnasse : & quelles sortes de productions méritent mieux ce nom de Fleurs, que d'agréables Chansons ?*

En formant le nouveau Choix qu'on offre au Public, on a eu deux objets suffisamment indiqués par le Prospectus*, qu'on a eu soin de répandre : 1°. de donner une suite de Chansons depuis les commencemens de notre Poésie, pour en faire observer les progrès & les différens caracteres sous les principales époques ; 2°. de présenter un Tableau du Génie Chansonnier de la Nation, où fut à peu près rassemblé ce qu'on a pû*

trouver de mieux en chaque genre.

Pour suppléer à ce qu'on pourroit desirer par rapport au premier objet, on a mis à la tête du Recueil une Histoire abrégée de la Chanson.

Quant au second objet, on ne se flate point d'avoir concilié tous les goûts. Beaucoup de gens regretteront de ne pas trouver ici des Chansons qui font l'amusement de leurs sociétés, & qui toucheroient foiblement les autres, parce que souvent leur succès n'est dû qu'aux circonstances qui les ont fait naître, quelquefois au seul agrément de l'Air, ou à l'art de ceux qui les chantent. Mais, comme on s'est astreint à ne point excéder le nombre de trois volumes, on s'est déterminé dans le choix des Chansons par le goût le plus général. C'est par la même raison qu'on a crû devoir retrancher dans plusieurs Chansons les Couplets languissans ou foibles qui les allongoient inutilement.

Quelques recherches qu'on ait faites, pour former le meilleur Choix possible, on ne doute pas qu'il ne soit échappé

bien des choſes dignes d'orner cette Collection : mais qui peut tout connoître, & tout avoir? Les perſonnes qui voudront bien s'intéreſſer à cet ouvrage, & contribuer à le perfectionner, ſont invitées par l'Editeur à lui faire part des Chanſons qu'elles jugeront propres à compoſer un bon Supplément, ſi l'on paroît en deſirer un.

Toutes les anciennes Chanſons, & celles dont les Auteurs ſont morts, ont été placées dans le premier Tome, ſuivant l'ordre Nécrologique ou des dates de leur décès, qui a paru le plus ſimple. Celles des Auteurs vivans rempliſſent le ſecond Volume; & les Chanſons Anonymes, ou celles dont les Auteurs ne ſont pas connus, ſont dans le troiſiéme.

Ce dernier Tome eſt terminé par des Duo, *des* Trio, *& des* Canons *de différentes époques; & dans le Choix de ces Morceaux, mis ſeulement pour les Amateurs, on a eu plus d'égard aux effets de la Muſique, qu'aux paroles.*

Enfin comme, depuis l'impreſſion des deux premiers Volumes, on a re-

couvré des Chansons de quelques Auteurs morts ou vivans dont il y en avoit déja d'employées, il a fallu nécessairement les préférer à de moins bonnes, & les insérer dans ce dernier Tome.

On n'a point indiqué les Auteurs des Airs, dans la crainte d'attribuer à tel Compositeur ce qui appartient à un autre, & de s'exposer à des revendications importunes. On a aussi supprimé les titres des Chansons, parce qu'ils auroient trop chargé les pages d'un livre, qu'on vouloit rendre aussi curieux par l'élégance Typographique, ou par la forme, que par le fonds.

Pour la partie de la Musique, on s'est principalement proposé de faciliter le Chant des Airs; & pour cet effet, 1°. on a réduit toutes les Clefs musicales à une seule, qui est celle de G-re-sol *sur la seconde ligne, plus généralement connue que les autres, & plus convenable aux personnes qui jouent de quelque instrument; 2°. on a transposé les airs dans des Tons moins chargés de* Diezes *ou de* Bemols, *afin d'éloigner à*

cet égard toute difficulté d'intonation.

C'est encore pour simplifier cette partie, & conserver l'économie des Vers, que les Mesures musicales sont coupées inégalement au bout des portées dans la plupart des premiers Couplets; qu'on ne s'est point assujetti, suivant l'ancien usage, à faire des reprises absolues, qui auroient intercepté le sens des paroles, & qu'on s'est contenté de leur substituer des doubles barres de mesures ponctuées ou simples, afin de laisser, en chantant, la liberté de revenir aux reprises, dans les Couplets où il s'en trouve. En conséquence les notes & les syllabes finales ont de même été retranchées, comme ne devant plus avoir lieu, ou n'étant pas du moins d'une grande utilité dans un livre dont les Chansons n'ont point d'accompagnement.

FIN.

I. Vol. P. 252. *Malgré la Bataille*, &c. Cette Chanson a été faite dans le cours de la Guerre terminée en 1736.

II. Vol. P. 130. *Il est une Divinité*, &c. Cette Chanson n'est pas de M. Saurin. Nous en ignorons l'Auteur.

EXPLICATION DES FIGURES.

1. *Tome I.* Le Portrait, qui s'offre d'abord, est celui du Sieur MONNET, Editeur de l'Ouvrage; gravé en Médaillon d'après M. *Cochin.* L'Inscription Latine, relative au Recueil de Chansons, signifie : *Il amuse, il touche, il instruit.*

2. *Ibid.* Le sujet de l'Estampe mise au devant du *Mémoire historique sur la Chanson*, est une Compagnie de Troubadours & de Menestrels qui se présentent au Comte & à la Comtesse de Provence.

3. *Ibid.* L'Estampe placée à la tête des Chansons, représente Thibault, Comte de Champagne & Roi de Navarre, écoutant avec intérêt une Chanson que lui débite un Poëte étranger qui vient d'arriver à sa Cour.

4. *Tome II.* Celle qui fait face au Frontispice, est composée des trois Graces, & d'un grouppe d'Enfans, sçavoir d'un Amour tenant une Lyre, d'un jeune Suivant de Bacchus, & d'un petit Satyre qui tient la flûte de Pan.

5. *Tome III.* L'Estampe dont est décorée la tête du Livre, est un Tableau Symbolique, où sont représentés les trois principaux objets de toutes les Chansons : l'Amour, Vénus, & le Dieu du Vin. Une Danse de Nymphes & de Satyres en orne le fond.





N. le Mire Sculp.

Les Rois, les Troubadours sont en correspondance,
Et la gloire établit cette société.
Pour donner aux Talens l'éclat la récompense,
Les Rois ont l'intérêt de l'immortalité.



MEMOIRE
HISTORIQUE
SUR LA CHANSON EN GÉNÉRAL, ET EN PARTICULIER SUR LA CHANSON FRANÇOISE,

PAR M. MEUSNIER DE QUERLON.

NOUS définirons la CHANSON, dans sa ſimplicité primitive, l'expreſſion d'un ſentiment ſoudain ou profond, d'une ſenſation vive ou legere, d'une image plus ou moins fortement conçue : expreſſion attachée partout à certains tours de mots diverſement méſurés & à des ſons quelconques.

La Chanſon eſt évidemment la premiere & la plus ancienne Poéſie. Les Dieux, diſoit Platon, touchés des travaux & des peines inſéparables de l'humanité, firent préſent à l'homme de la Poéſie & du Chant.

Sans recourir aux Dieux de Platon, on voit que le Chant & la Danse sont presque aussi naturels à l'homme que l'usage de parler & de marcher. La joie & la douleur sont actives, quelquefois même impétueuses. Elles éclatent comme malgré nous, soit par les accens de la voix, soit par les mouvemens du corps. C'est pourquoi la Danse & le Chant se trouvent établis par-tout où l'on trouve des hommes, chez les Peuples les moins polis ou les plus sauvages. Montagne nous a conservé une Chanson Caraïbe qu'il trouve digne d'Anacréon.

» COULEUVRE, arrête-toi; arrête-toi, » Couleuvre, afin que ma sœur tire sur le » patron de ta peinture, la façon & l'ouvrage » d'un riche cordon que je puisse donner à » ma mie. Ainsi soit en tout tems ta beauté » & ta disposition préférées à tous les autres » serpens. Couleuvre, arrête-toi, &c. (1) ».

C'est peut-être la premiere fois que l'idée d'un serpent a fait naître une galanterie.

Le Poëte Philosophe Lucrece prétend que les Oiseaux nous ont appris à chanter (2). Quoique nos maîtres soient aujourd'hui nos éleves, cette idée riante est au moins digne d'être adoptée en Poésie. On conçoit aisément que l'homme, l'animal de tous le plus imitateur, ayant sans cesse les oreilles frappées des accens des Oiseaux, aura voulu les

(1) Essais. L. 1. C. 30. (2) L. 5.

contrefaire ; d'où la première idée du Chant sera venue aux Habitans des Campagnes. Mais ce Chant inarticulé n'est pas encore la Chanson. Elle est donc originairement, d'après notre définition, une production de la sensibilité, du plaisir, de la chaleur & de l'énergie des idées ou des sensations : elle a pris ses différens caracteres des circonstances qui l'ont fait naître.

L'Amour, ce sentiment si vif, si puissant, si varié dans les hommes ; ce Protée qui produit & qui fait penser tant d'ingénieuses folies, de si charmantes bagatelles, a sans doute inspiré les premieres Chansons.

Le Vin a fait aussi plus de Chansonniers que toutes les eaux de l'Hipocrene. Dans les festins des premiers âges, dont les présens de Céres & ceux de Pomone faisoient à peu près tout l'appareil, cette liqueur répandant la joie parmi les convives leur délioit diversement l'esprit & la langue. Delà beaucoup d'heureuses saillies, & les premieres Chansons de table.

Les plus anciens Peuples du monde, les Hébreux, les Egyptiens, les Arabes, les Assyriens, les Perses, les Indiens, ont fait du Chant le même usage que nous : ils y ont tous attaché les expressions de leur gaieté, de leur bonne humeur, de tous les sentimens agréables que chacun éprouvoit à sa maniere, & des épanchemens réciproques qui

se faisoient entr'eux, ce qui indique bien la Chanson (1).

La Poésie lyrique ou chantante est de tems immémorial cultivée chez les Chinois (2), & par conséquent ils ont aussi des Chansons.

La Lyre que les Grecs & les Latins mettent entre les mains d'Apollon, les Orientaux la donnent à Vénus.

Un Poëte Arabe marque ainsi son goût & sa sensibilité pour le Chant. » LES Rochers, » par leurs échos, se montrent sensibles aux » sons d'une voix agréable. Les Tulipes & » les Roses se déchirent au gazouillement des » Oiseaux. Les Chameaux mêmes se rejouissent aux durs accens du Chamelier (3) ».

Voici de la galanterie Arabe, que le François le plus délicat pourroit sûrement avouer. » FILLE du Soleil, Rose vermeille & suave, » que j'ai vu sortir ce matin du fond d'un » rubis, va parer la tête de SOUS. Tu n'auras plus dans quelques momens ces cou» leurs aussi vives que la flamme, & ce soir » elles seront éteintes. Mais le feu qui co» lore ses joues, allumé par mes regards, » ne s'éteint jamais, parce que le foyer est » dans son cœur ».

(1) Ecclésiastiq. C. 47. V. 18.-Sag. C. 32. V. 7. & 8.- Hérodot. L. 2.- Athen. L. 15. Martial Ep. 63. L. 3.- Dionysiaq. de Nonnus. L. 19.-

(2) Hist. de la Chine du P. Duhalde. Tom. 2.

(3) Bibliothéq. Orient. de d'Herbelot.

Un Académicien dont on trouve un Mémoire sur la Chanson parmi ceux de l'Académie des Belles Lettres (1), prétend que l'usage des Chansons a précédé chez les Grecs celui des Lettres mêmes. On ne peut douter au moins que la Chanson n'ait eu dans la Gréce la même origine qu'elle paroît avoir eue par-tout.

Née dans les champs, l'invention en appartient à la condition pastorale, la plus ancienne parmi les hommes, dès qu'ils purent connoître l'usage des seuls vrais biens faits pour eux. Qui pouvoit mieux l'inspirer que le spectacle de la Nature, que toutes les circonstances d'une vie simple, gaie, libre, uniforme, peu occupée, encore moins pénible, employée seulement à jouir des beaux jours, des agrémens infinis que le Ciel, la terre, les différentes saisons semblent offrir inutilement à plus de la moitié des hommes?

Les Arcadiens, Bergers si célébres dans l'Antiquité, furent les premiers Chansonniers de la Gréce. Stymphale, Tégée, Orchomene, le Mont Lycée, le Ménale, noms consacrés par la Poésie, retentissoient sans cesse du Chant & des Chansons de leurs heureux habitans.

La Gréce, fertile en fictions, fit naître les Muses en Thessalie, l'une de ses con-

(1) M. de la Nauze.

trées, des amours de Jupiter déguisé en Berger & de Mnemosyne. On n'avoit d'abord imaginé que trois Muses; elles furent multipliées jusqu'à neuf. Chacune eut son départpartement, & l'on fit présider à la Chanson Polymnie.

Nous pourrions mettre à la tête des Chansonniers Grecs les neuf Poëtes Lyriques, sans en excepter même Pindare, puisque leurs Poésies se chantoient, puisque l'Ode, aussi variée que la Chanson & susceptible de ses différens caracteres, n'en est point essentiellement distinguée. On ne nous contestera pas du moins le Chantre de Bathylle.

Le seul nom d'Anacréon est si familier parmi nous, qu'on songe à peine que c'est un Grec. Il se trouve même assez de gens qui, sans avoir jamais soupçonné le génie particulier de ce Poëte, font des Odes Anacréontiques. Les siennes sont de vraies Chansons, où l'Amour & le Dieu du Vin sont célébrés tour à tour & souvent ensemble. Il en a même de morales & de philosophiques d'un goût excellent; mais il doit une grande partie de ses agrémens à ceux de sa Langue.

Les Anthologies Grecques composées d'Epigrammes, d'Inscriptions & de quelques autres Poésies, récelent aussi probablement des Chansons. A quel autre genre rapporter cette petite Piéce où le Poëte s'adresse à une jolie Bouquetiere?

» SONT-CE les Roses de ta corbeille ou » celles de ton teint, fille aimable, que tu » veux vendre ? Est-ce le Rosier même avec » toutes les Roses (1) » ?

Les Grecs chantoient volontiers à table, & chacun disoit sa Chanson en tenant une branche de myrthe qui passoit de main en main. A la fin du repas, on apportoit aux convives des couronnes de fleurs, & les Chansons commençoient.

Un Lyrique Grec (2) a nommé la Chanson, *Fille de la Paix :* elle étoit cependant toute guerriere à Sparte. Plutarque, dans la vie de Lycurgue, rapporte une Chanson militaire qui s'y chantoit à trois Chœurs, composés des trois âges de l'homme. Nous représenterons les vers d'Amyot.

Le Chœur des vieillards disoit :

NOUS avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.

Le Chœur des jeunes gens :

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Le Chœur des enfans :

Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Il y avoit chez les Grecs, ainsi que chez nous, des Aveugles qui mendioient de porte

(1) Antho. Planud. L. 1. (2) Bachilide.

en porte en chantant. Athénée nous a conservé un fragment de ces Chansons d'aveugles (1).

Quand cette Colonie d'Arcadiens qu'Evandre établit sur les bords du Tybre, & précisément dans l'endroit où fut bâtie Rome (2), n'y auroit pas apporté le goût du Chant ; quand avant les Romains il n'y auroit point eu de Chansons Osques, Etrusques, & de tous les autres Idiômes formés du mêlange des Grecs d'Italie avec les anciens habitans, la Chanson latine seroit née d'elle-même dans la bouche d'un Peuple partagé entre les travaux de Mars & ceux de la campagne.

Ennius, en rapportant aux Faunes les plus anciennes Chansons ou les plus anciens vers chantés dans le Latium, indique bien leur origine champêtre. Car les Faunes, les Sylvains, les Satyres, les Nymphes, n'étoient tous vraisemblablement que certains habitans des bois, que leur vie solitaire & sauvage fit ériger en Divinités par la crainte, la superstition, & la crédulité des hommes rassemblés dans les Villes & dans les Campagnes.

Les Eglogues de Virgile ne sont que des tableaux de la vie pastorale ; mais comme l'a remarqué M. *de la Nauze*, à l'occasion

(1) Athen. L. 8.

(2) Propert. Eleg. 1. L. 4.

de Théocrite, ce Poëte ne donne point les Chanſons que chantoient les Bergers de ſon temps : il ne fait qu'en repréſenter l'uſage. En effet, quoique ſes Bergers ne ſoient point des diſcoureurs de Romans ou des ſoupirans d'Elégies comme tous ceux de Fontenelle, ils parlent quelquefois un langage au-deſſus de leur condition. Quoi de plus naturel cependant & plus du genre de la Chanſon, que ce Couplet charmant de la troiſiéme Eglogue ſur les agaceries qu'une Bergere fait à ſon Amant ? » GALATÉE me jette une » pomme, & court ſe cacher parmi les ſau» les : mais la friponne eſt bien charmée » d'être apperçue auparavant ».

De tous les Lyriques Latins, le ſeul Horace nous eſt reſté, mais il nous conſole bien de ceux qui nous manquent. La plûpart de ſes petites Odes Bacchiques & galantes, quelques-unes même de celles où, comme s'exprime Plutarque, ſa Poéſie a pris la teinture de la Philoſophie, ſont de vraies Chanſons, qu'il chantoit ſoit à table avec ſes amis, ſoit à ſes maîtreſſes, ſoit dans ces ſociétés où ſe raſſembloient, ainſi que chez nous, les gens de plaiſir.

Catulle, que les Grecs eux-mêmes (1) reconnoiſſoient tenir beaucoup d'Anacréon dans quelques Poéſies, eſt en effet le Poëte

(1) Aul. Gell. L. 19. C. 9.

Latin qui pour la délicatesse & le naturel approche le plus du Lyrique Grec. On ne peut méconnoître pour une vraie Chanson au moins la vingt-quatriéme Piéce de ce Poëte.

L'Elégie s'est chantée autrefois, mais ne fait plus depuis long-tems partie de la Poësie chantante. Cependant quel fonds de galanterie, quelle ressource pour les Chansonniers dans les Elégiaques Latins ! Que Quinault sur-tout a tiré de choses d'Ovide !

Ce Poëte, le premier de tous pour la fécondité, l'élégance, le tour aisé du vers, les agrémens, la chaleur, doit donc principalement être le code des Chansonniers. S'il n'a pas fait de Chansons, on en trouve dans ses Poësies l'esprit, la matiere, & presque la forme.

Tibulle, plus pur & plus naturel qu'Ovide, est aussi plus monotone, & même un peu traînant. Ovide chante, Tibulle soupire.

Properce, nommé dès son vivant *le Callimaque Romain*, inférieur à Tibulle pour la Poésie de style & l'expression, a plus de feu, plus de variété. Son Portrait de l'Amour (1) a fourni quelques idées aux Chansonniers François.

Martial récele encore quelques Chansons.

(1) Eleg. 10. L. 2.

On fait aisément d'une Epigramme un Couplet, & d'un Couplet une Epigramme. La jolie Chanson de Dufresny, *Philis plus avare que tendre*, &c. est une imitation de Martial (1). Nous connoissons une Chanson Italienne de *Luigi Grotto*, tirée de l'Epigramme où ce Poëte peint assez plaisamment le manege d'une femme qui, ne pouvant embrasser son amant en présence de son mari, baisoit un enfant & l'envoyoit porter à son *Intendio* ce baiser tout frais (2).

Le refrein de Chanson rapporté par Phédre dans la Fable du Joueur de flûte appellé *le Prince* (3), constate l'usage où l'on étoit dans l'ancienne Rome de célébrer, comme on fait chez nous, par quelques Chansons, les événemens de quelque importance, telle qu'étoit la convalescence d'Auguste.

Ceci nous conduit aux Chants de Victoire & aux Brocards satyriques, que les soldats mêloient parmi leurs chants militaires dans les triomphes de leurs Généraux.

Quand César obtint l'honneur du triomphe pour la conquête des Gaules, les soldats qui composoient son cortege chantoient hautement. » Citadins, gardez bien vos fem» mes. Voici le Chauve si redoutable aux » maris (4).

Les Romains ayant la guerre avec les Sar-

(1) Epig. 75. L. 10.
(2) Epig. 95. L. 12.
(3) Fab. 7. L. 5.
(4) Sueton. Vie de César.

mates, Aurelien, soldat de fortune, que sa bravoure éleva depuis à l'Empire, tua seul de sa main, dans l'espace de quelques jours, 950 hommes des ennemis. Un pareil ouvrier méritoit bien une Chanson : voici celle que les enfans chantoient dans les rues. » Nous » avons moissonné mille & mille têtes ; » mille & mille têtes abattues ont été l'ou» vrage d'un seul homme. Vive mille & » mille fois le Guerrier qui a fait cette dé» confiture. Personne n'a bu autant de vin » qu'il a versé de sang (1) ».

Le goût des Romains pour les Chansons, pour le Chant, fut porté si loin, que Séné que le Rhéteur se plaint de la mollesse des jeunes gens qui passoient tout leur temps à chanter, pour tâcher d'assouplir leur voix, pour la mettre au ton tendre & radouci de celle des femmes (2) ; & voilà encore nos mœurs.

M. Bouchaud, auteur de l'*Essai sur la Poésie Rhythmique*, ouvrage sçavant, croit que les vers faits par l'Empereur Adrien à la veille de sa mort, sont une véritable Chanson ; nous n'en doutons point. On peut regarder ce Prince mourant comme notre vieux Poëte *Desyvetaux* qui, près de mourir, se fit jouer une Sarabande, pour que son ame passât plus doucement. Cette Chan-

(1) Vopiscus in Aurel. (2) Controv. L. 1.

fon si bien rendue par Fontenelle (1), est la Sarabande d'Adrien.

Nous terminerons ici cette ébauche historique sur la Chanson des Anciens. Après le cinquiéme ou le sixiéme siécle de notre Ere, jusqu'au quatorziéme, on ne trouve plus dans les ouvrages d'agrément, ni dans quelque genre que ce soit, que des traces de la barbarie qui couvrit toute la face de l'Europe. En un mot, pour peindre d'un trait les huit ou neuf siécles écoulés depuis le démembrement de l'Empire Romain jusqu'au renouvellement des Lettres, il y eut toujours du génie sans art, de l'esprit sans goût, du goût sans regles & sans principes, des connoissances destituées de lumieres, du sçavoir sans discernement, du jugement sans critique, &c.

Des débris de la Langue Latine & du mêlange des différens idiômes introduits par les Barbares, se formerent trois Langues vulgaires qui ne sont pas les moins polies de l'Europe, l'Italien, l'Espagnol & le François.

Les Gaulois dont nous sommes les successeurs dans le pays que nous habitons, & en partie la postérité, connurent la Poésie chantante. Leurs Poëtes ou leurs Chantres nommés *Bardes* (2), composoient des Hymnes & des Chansons pour conserver la mémoire

(1) *Ma petite ame, ma mignonne*, &c. Dialog des Morts. 4.

(2) Les Joueurs de vielle & de violon sont encore appellés *Bards* en Bretagne.

des Guerriers qui s'étoient signalés dans les combats, ou qui étoient morts glorieusement les armes à la main. Ces Chansons étoient à peu près la même chose que les *Chansons des Gestes* en vogue dans l'ancienne Chevalerie, qui forme nos tems héroïques. Telle étoit la Chanson de Roland si célébre dans nos vieilles Chroniques, & que les François du neuviéme siécle chantoient en allant au combat.

Cette idée d'honneur & de gloire attachée par-tout à la bravoure ou au mépris de la vie, a de tout tems & chez tous les Peuples du monde inspiré de pareils Chants. Les Iroquois, & bien d'autres Peuples de l'Amérique, ont leurs *Chants de Mort.* Les Prussiens, dans les campagnes de 1756 & 1757, ont fait revivre cet usage par les Chants de Guerre de la composition de M. *Gleim*, qui se chantoient parmi leurs troupes (1).

Nous ne comprendrons pourtant pas dans l'histoire de la Chanson Françoise ces Chansons Latines qui couroient même parmi le Peuple, avant que notre Langue fût assez formée pour inviter nos Poëtes à s'exprimer en cette Langue.

S. Bernard, si l'on en croit Berenger, l'Apologiste d'Abelard (2), avoit fait dans

(1) Journal Etranger d'Avril 1762. Supplément de la Gazette Littéraire des 2 Septembre & 4 Novemb. 1764.

(2) *Opera Abalardi*, page 302.

sa jeunesse des Chansons badines sur des airs du temps. Pierre de Blois étant jeune avoit fait aussi des Chansons galantes, & c'est lui-même qui nous l'apprend dans ses lettres (1).

Quant au pauvre Abelard, on sçait que ce fut principalement par son talent pour les Chansons, & par les agrémens de sa voix, qu'il gagna le cœur d'Héloïse.

» DEUX choses vous gagnoient tous les » cœurs, écrit-elle au Docteur Breton, » » une heureuse facilité à faire les plus jolis » vers du monde, & une grace incompa- » rable à les chanter, talens qui se trouvent » rarement dans les Sçavans de profession. » C'étoit par ces jeux agréables que vous » tâchiez d'égayer l'austérité de la Philoso- » phie. Eh ! quels charmes n'avoient pas les » Chansons tendres que l'Amour vous dic- » toit ! Quelle douceur dans les paroles & » dans les airs ! On ne parloit que de celui » à qui on devoit des compositions si ga- » lantes. Elles étoient courues de tout le » monde ; leurs beautés se faisoient sentir » aux plus grossiers ; il n'y avoit point de » femme qui n'en fût enchantée. Combien » m'attirerent-elles de rivales (2) » !

Si nous voulions charger cet écrit des preuves que nous tirerions des Chroniques, & des autres monumens littéraires qui for-

(1) Epist. 57. 76.
(2) Histoire de la Poésie Françoise, par l'Abbé Massieu.

ment nos Antiquités, on verroit que le Génie Chansonnier, & que le goût pour les Chansons, sont en France presqu'aussi anciens que la Monarchie.

M. l'*Evêque de la Ravaliere* qui avoit fait beaucoup de recherches sur nos anciennes Chansons, prétend que c'est à la Normandie que nous devons nos premiers Chansonniers, non à la Provence, & qu'il y avoit parmi nous des Chansons en langue vulgaire avant celles des Provençaux, mais postérieurement au Regne de Philippe I, ou à l'an 1100 (1). Ce seroit une antériorité de plus d'un demi siécle à l'époque des premiers Troubadours, que leur Historien, *Jean de Nostredame*, fixe à l'an 1162, mais que d'autres reculent beaucoup.

Sans entrer dans la discussion de ces époques très-incertaines, commençons par donner une idée des Poëtes Provençaux, que cet Académicien reconnoît au moins pour nos maîtres dans le genre dont il s'agit.

Les *Troubadours*, nom synonime à *Trouveres* qui signifie inventeurs, sont de la plus haute antiquité, puisqu'il y en eut dans l'ancienne Gréce. Homere, selon M. Huet dans son Origine des Romans, est le pere des Troubadours. Orphée, avant Homere, & depuis, Arion, Thespis, Simonide, &c. alloient

(1) Révolutions de la Langue Françoise, à la suite des Poésies du Roi de Navarre.

réciter

réciter ou chanter leurs vers dans les Cours & dans les grandes Villes où ils étoient bien accueillis.

On peut comprendre ſous le nom de *Jonglerie* tout ce qui appartient aux anciens Chanſonniers Provençaux, Normands, Picards, &c. Le Corps de la Jonglerie étoit formé des *Trouvères* ou *Troubadours* qui compoſoient les Chanſons, & parmi leſquels il y avoit des *Improviſateurs*, comme on en trouve en Italie; des *Chanteours* ou *Chanteres*, qui exécutoient ou chantoient ces compoſitions; des *Conteurs* qui faiſoient en vers ou en proſe les Contes, les Récits, les Hiſtoires; des *Jongleurs* ou *Meneſtrels*, qui accompagnoient de leurs inſtrumens.

L'Art de ces Chantres ou Chanſonniers, étoit nommé la Science Gaie, *Gay Saber*; & la paſſion romaneſque pour les vers, pour les Chanſons, pour tout ce qui reſpiroit la galanterie, qui dans le douziéme & le treiziéme ſiécles gagna généralement toute la France, rendit cet Art très-important. La Provence fut la premiere Ecole de la *Science Gaye*. La beauté du Ciel & l'aménité du pays, le feu naturel des Provençaux, le tendre enjouement des Provençales, le voiſinage des Cours répandues dans la France Méridionale, l'éclat qu'un goût vif pour les Arts donnoit à celle de Provence, & le long ſéjour des Papes dans la Ville d'Avignon ou

dans le Comtat, firent éclore tous les talens agréables.

L'Ordre des Troubadours fut nombreux. Jean de Nostredame, Procureur au Parlement d'Aix, dont on a *Les Vies des plus célèbres Poëtes Provençaux qui ont fleuri du temps des Comtes de Provence*, n'en fait connoître que 76; mais *Crescimbeni*, Custode des Arcades, au second Tome de son Histoire de la Poësie Italienne, donne environ 130 Notices de plus. Ces deux Historiens mettent, entr'autres, au rang des Troubadours, l'Empereur Frédéric I, dont il reste un Madrigal en vers Provençaux; l'Empereur Frédéric II; Frédéric III, Roi de Sicile; Alphonse I, Roi d'Arragon; Richard Cœur-de Lyon, Roi d'Angleterre, le même dont Mlle *Lhéritier* a publié les Contes; Thibault de Champagne, Roi de Navarre; Guillaume VIII, Duc d'Aquitaine; un Comte d'Anjou; un Comte de Flandre; un Comte de Toulouse; un Dauphin, Comte d'Auvergne; un Comte de Rhodez; Raimond Berenger, Comte de Provence; un Vicomte de Turenne; un Raimond de Durfort; un Renforzat de Forcalquier; un Garin d'Apchier; un Arnaud de Tentignac; Simon Doria, de Gênes; des Dagoult, des Adhemar, & d'autres noms célébres parmi la Noblesse Provençale.

Les Dames du plus haut rang se mêloient

aussi de la Science Gaie, & se piquoient de faire des vers, de bien tourner une Chanson. Outre les filles de Raimond Berenger, Princesses instruites & très-spirituelles, on compte une Comtesse de Die; une Marie de Ventadour; une Mabille de Villeneuve, Dame de Vence; une Vicomtesse de Talard; une Antoinette de Cadenet, Dame de Lambesc, & beaucoup d'autres.

Les COURS d'AMOUR, où se jugeoient toutes ces questions ingénieuses sur l'Amour appellées *Tençons*, que la galanterie Provençale avoit mises en vogue, étoient tenues & présidées par des Dames, & les jugemens qui s'y rendoient s'appelloient des *Arrêts d'Amour*. La Comtesse de Champagne en avoit prononcé beaucoup, & un entr'autres dans un Parlement célébre composé de 60 femmes.

En 1323, sept Virtuoses de Toulouse fonderent en cette Ville une Académie de Poésie, qui fut appellée *la Compagnie insigne & supergaie* (Sovragaia) *des sept Troubadours Toulousains*. Elle s'assembloit tous les Dimanches de l'année dans un jardin de la Ville, & chacun y récitoit ses compositions. Il y avoit une séance publique le premier jour du mois de Mai. On proposa d'abord une Violette d'or pour celui qui auroit fait le meilleur ouvrage en Science Gaie; on y ajouta dans la suite deux autres prix d'ar-

gènt, l'Eglantine ou Jasmin d'Espagne, & une autre fleur; & c'est l'origine des Jeux Floraux dont on fait honneur à *Clémence Isaure.*

En 1356, il y avoit sept Conservateurs de la Science Gaie, qui firent pour cette Académie des Réglemens, moitié en prose & moitié en vers (1).

Après la mort de Raimond Berenger, Comte de Provence, la Poésie Provençale commença à décliner, parce que Charles d'Anjou, frere de S. Louis, successeur du Comte, fixa son séjour à Naples. Cependant il y eut encore des Troubadours & des Jongleurs au moins jusqu'au quinziéme siécle. Antoine du Verdier, qui vivoit sous Henry IV, dit même, dans sa Bibliothéque historiale, avoir vu un vieux Jongleur ou Menestrel d'Orléans, nommé *Martin Baraton*, qui aux fêtes & aux noces battoit un Tambourin d'argent semé de plaques du même métal, où étoient gravées les armes de ceux à qui il avoit appris à danser.

La Science Gaie, sous les Comtes de Provence, devint un moyen de s'enrichir promptement, de parvenir même aux honneurs & à des emplois. Elle donnoit aussi bien des priviléges; & dans les Cours, auprès des Dames, elle faisoit assez souvent disparoître

(1) Crescimbeni.

l'intervalle des conditions : car, dit M. de Fontenelle, *les Dames alors étoient fort foibles contre les beaux esprits* (1). Il n'y avoit presque point de grands Seigneurs, ni de Dames un peu qualifiées, qui n'eussent quelque Troubadour à leur suite.

Un Gentilhomme qui n'avoit que le quart d'un Château, devenu Troubadour, étoit bientôt en état d'acquérir le reste. Deux freres se partageoient ainsi leur fortune : le Château demeuroit à l'aîné, le cadet se faisoit Troubadour, & alloit courir le pays. Car la vie de ces Troubadours étoit un vrai pélérinage, ou une promenade continuelle. Ils alloient de Cours en Cours, & de Châteaux en Châteaux, toujours accueillis & fêtés à proportion de leurs talens.

La plûpart des Troubadours suivoient les Princes à la guerre & y faisoient leur chemin. *Rambaud de la Vachiere* parvint par ses Chansons si avant dans les bonnes graces d'un Comte de Toulouse, que ce Prince le fit Chevalier, le mena à la Croizade & lui fit donner le Gouvernement de la Ville de Salonique, qu'on avoit prise sur les Infidéles.

On faisoit à ces Troubadours des présens considérables d'étoffes, de robes, de chevaux, &c. Quelquefois les Souverains & les Reines se dépouilloient de leurs plus beaux

(1) Histoire du Théâtre François.

vêtemens pour les leur donner, & ils s'en paroient dans les autres Cours. Quelques Dames ſe contentoient de couronner leurs Troubadours de plumes de Paon (1). Souvent auſſi tout le prix de la meilleure Chanſon n'étoit qu'un baiſer; que le Poëte, à la vérité, prenoit d'ordinaire de la perſonne qui lui plaiſoit le plus.

Parmi toutes ces galanteries, bien des Troubadours ſe prenoient d'une forte paſſion pour certaines Dames, & Noſtradamus en fait mourir deux ou trois d'amour. Mais ſuivant le génie Romaneſque des temps où vivoient ces bons Provençaux, leurs vies ſont mêlées de beaucoup de fables. D'ailleurs la plupart de ces vies ont été faites originairement par des Moines accoutumés à écrire des Légendes.

Ces Poëtes donc, qui par état étoient amoureux, cachoient ordinairement avec ſoin le nom de leurs Dames, & les chantoient ſous d'autres noms dont ils étoient convenus enſemble. Souvent les galanteries deſtinées aux femmes étoient adreſſées aux maris, & c'étoit une de ces fineſſes d'amour qui ont été de tous les temps.

Arnaud Daniel, dont Pétrarque a bien profité, & que le Dante loue beaucoup, n'eût d'abord d'autre Apollon que le beſoin.

(1) Ancienne Chevalerie de M. de Sainte Palaye.

Il faisoit des Chansons pour subsister, & pour continuer ses études; l'Amour ensuite l'inspira. Il fut amoureux de la belle Bouille, Dame de Gascogne, qu'il célébra sous le nom de *Cyberne.* Pour obtenir ses bonnes graces, il entendoit, disoit-il, mille Messes par jour; mais ses prétentions se bornoient à être rafraichi d'un seul baiser de sa belle bouche.

Rhambaud d'Orange ayant composé un Poëme intitulé *La Maîtrise d'Amour*, & dans lequel il y avoit des choses assez libres, osa le dédier à Marguerite de Provence, fille aînée du Comte Berenger. Le Romieu (1), qui étoit alors Ministre du Comte, le fit exiler aux Isles d'Hieres, d'où il fut rappellé quelque temps après par l'intercession de la Princesse.

Les aventures de *Geoffroy Rudel*, qui sur le récit de deux Pélerins devint éperdument amoureux d'une Comtesse de Tripoli, & qui, selon Pétrarque, employa les voiles & les rames, pour aller chercher la mort sur la côte d'Afrique : celles de *Guillaume Durand* que sa Maîtresse enterrée pour morte fit réellement mourir de douleur : les folies de *Guillaume de la Tour*, qui ne pouvant venir à bout de ressusciter la sienne, en mourut de désespoir : la bonne duperie faite à *Raimond*

(1) C'est le fameux Pélerin dont M. de Fontenelle a redonné l'Histoire.

de Mirevaux, qui, pour avoir voulu changer de chaine, se trouva sans femme & sans maîtresse, ce qui le fit mourir de dépit, sont de vrais sujets de Romances. Mais les aventures tragiques de *Guillaume de Cabestan* (quoique rapportées différemment par Nostradamus & Crescimbeni), sont dignes du pinceau d'Ovide.

La démangeaison de médire est souvent attachée au talent des vers. L'Apollon des Poëtes est armé de fleches perçantes, dont les blessures sont très-sensibles. Les *Galliadours* (c'est le nom qu'on donnoit aux médisans du beau Sexe) étoient donc sujets à de petites disgraces.

Pierre Vidal, de Toulouse, pour avoir tenu des discours injurieux sur une Dame, eut la langue fendue par un Chevalier de ses parens. Il se souvint apparemment de cette correction dans sa vieillesse; car il fit un *Traité sur l'art de retenir sa langue.*

Guillaume de Bargemon, étant à la Cour du Comte de Provence, se trouva dans une assemblée de Chevaliers & de Dames, où les hommes vantoient sans pudeur, l'un sa bonne mine & ses agrémens; l'autre sa bravoure; celui-là ses talens & son adresse; celui-ci ses bonnes fortunes. Il voulut renchérir sur eux, & il dit: Qu'il n'y avoit à la Cour aucun Gentilhomme qu'il n'eût fait cocu. *En suis-je*, dit en riant le Comte de

Provence ? » Monſeigneur, répondit l'impudent Troubadour », je ne vous mets, ni » ne vous excepte du nombre ». Toutes les femmes ſe liguerent & le firent chaſſer.

Pierre de Châteauneuf fut arrêté par des voleurs qui, après l'avoir dépouillé, voulurent encore lui ôter la vie. Il leur demanda, pour toute grace, de lui permettre de leur chanter, avant ſa mort, une de ſes Chanſons. Ces coquins furent ſi charmés de celle qu'il leur chanta, qu'ils lui rendirent tous ſes effets. Cette aventure vaut preſque celle d'Arion.

Une bonne maxime des Troubadours, c'étoit de punir ſéverement les Plagiaires.

Fabre d'Uzès, ayant acheté les ouvrages d'Albertet de Siſteron, ſe crût en droit de s'en donner pour l'auteur. On reconnut le Plagiat, & le pauvre Fabre fut fuſtigé. Si l'on établiſſoit aujourd'hui la même peine pour les Plagiaires, il y auroit plus de gens fouettés, parmi nos fabriquans de livres, qu'on ne fuſtige d'Ecoliers dans tous les Colléges du Royaume.

Les monumens de l'ancienne Poéſie Provençale ſont très-rares. M. de la Curne de Sainte Palaye, qui nous a très-obligeamment ouvert ſon riche & précieux cabinet, a ramaſſé, dans ſes voyages, des materiaux conſidérables, tant pour l'hiſtoire des Troubadours, que pour celle de la Poéſie Provençale. Perſonne n'eſt donc plus en état de

faire connoître cette Poéfie, & nous n'entreprendrons point d'en parler.

En paſſant à la Chanſon Françoiſe, nous ne prétendons pas rechercher l'époque incertaine de nos premieres Chanſons, ni diſcuter *Fauchet*, *Paſquier*, l'Abbé *Maſſieu*, M. *de la Ravaliere*, & les autres Littérateurs qui ſe ſont occupés de cet objet. Il eſt ſûr que tous nos anciens Poëmes, & que tous nos vieux Romans en vers ſe chantoient; mais tout ce qui ſe chante, n'eſt pas Chanſon : ne perdons point de vue ce genre.

Les plus anciennes Chanſons Françoiſes appellées *Lais*, du mot latin *Leſſus*, qui ſignifie complainte ou Chant funébre, ſont probablement celles que nos premiers Romanciers font chanter à quelques-uns de leurs perſonnages.

Dans le vieux Roman de Perceforet, on voit qu'aux tables des Dames & Demoiſelles de la Reine, lorſqu'il y avoit quelque réjouiſſance, une Pucelle (c'eſt le nom qu'on donnoit alors à toutes les jeunes Filles), diſoit une Chanſon, & que toutes répondoient.

Parmi les Poéſies d'Euſtache Deſchamps, on trouve une Chanſon à boire, qui eſt peut-être la premiere que l'on connoiſſe dans notre Poéſie.

De 127 Poëtes françois dont Fauchet a donné la nomenclature, on compte environ

70 Chanſonniers, qui ont vêcu avant l'an 1300. *Les meilleures Maiſons*, dit l'Abbé Maſſieu, *ſe contenteroient d'une ſemblable ancienneté.*

Dans ce grand nombre de Chanſonniers, auxquels on peut joindre ceux qui ſont encore indiqués par un Manuſcrit de la Bibliothéque du Roi de l'an 1350, contenant beaucoup de Chanſons toutes à peu près du même âge, outre le fameux Comte de Champagne, Thibault, depuis Roi de Navarre, on voit les plus grands noms de France. Nous y avons remarqué, entr'autres, le Comte d'Anjou, Roi de Sicile, frere de S. Louis; un Duc de Bretagne, Pierre de Dreux, dit *Mauclerc;* un Comte de Braine, Jean de Dreux, frere de Mauclerc; un Duc de Brabant, Henri, pere de la ſeconde femme de Philippe III, Roi de France; un Comte de la Marche, Hugues de Luſignan; un Pierre de Craon *qui aimoit*, diſoit-il, *par héritage, parce que de tout temps, dans ſa Maiſon, on avoit été galant de pere en fils;* un Vidame de Chartres; un Henry ou Thierry de Soiſſons qui accompagna S. Louis à la Croiſade, & fut auſſi fait priſonnier à la bataille de la Maſſoure; un Bernard de la Ferté; un Châtelain de Coucy, Raoul I, & une foule d'autres, dont les noms déſignent aſſez la nobleſſe.

Il faut convenir que la plupart de ces

Chanſonniers, dont les Manuſcrits ont conſervé quelques productions, ſont très-monotones. C'eſt preſque toujours le printemps, les fleurs, les oiſeaux, l'hyver & ſes glaces qui reviennent dans leurs Chanſons, d'ailleurs peu variées quant au fonds, & moins encore dans la forme. Thibault qui les éclipſa tous leur fait lui-même ce reproche (1).

Ils compoſoient ordinairement les Airs de leurs Chanſons; mais ce n'étoit autre choſe que le Chant Grégorien ou le vrai Plain-Chant à notes quarrées, rangées ſur quatre lignes ſous la Clef de *C-ſol-ut*, & la meſure n'y étoit pas marquée.

Les Iris idéales ou vraies que célébrent ces Chanſonniers, ſont toujours des Blondes; le blond étoit alors la couleur des Belles. Pour faire une beauté accomplie, il falloit des cheveux blonds comme fils d'or, des ſourcils noirs bien arqués, des yeux verds ou pers, le menton fendu, arrondi par deſſus, voûté par deſſous, &c. Ce goût a regné juſqu'au temps de Charles IX & d'Henri III, que les Brunes ont partagé l'encens de nos Poëtes.

On met à la tête des Chanſonniers Provençaux, dit M. *de la Ravaliere*, Guillaume IX, Duc d'Aquitaine, & l'on peut regarder Thibault IV, Comte de Champagne & Roi

(1) Dans ſa dix-huitiéme Chanſon, Edit. de la Ravaliere.

de Navarre, né en 1201, & mort en 1253 ou 1254, comme le pere de la Chanson françoise. Ainsi le premier âge de la Poésie Chantante est marqué chez nous par les noms de deux Princes qui la cultiverent avec succès : glorieuse prérogative qui sans doute illustre bien son origine.

Thibault, surnommé *le Grand*, & le *faiseur de Chansons*, étoit, selon M. du Radier (1), d'une taille haute & bien proportionnée, adroit à tous les exercices, libéral & magnifique, poli par l'étude & par l'amour de la Poésie, d'un caractere vif & inconstant, &c. Jusqu'à M. de la Ravaliere qui a publié les Chansons du Roi de Navarre, c'étoit une tradition constante que la plupart de ces Chansons avoient été faites pour la Reine Blanche, mere de S. Louis, aimée de Thibault. Mais cet Académicien prétend que c'est une Fable accréditée par Mathieu Paris qui a parlé le premier de ces Amours-là, & que Mezerai, Daniel & les autres l'ont adoptée sans examen. L'opinion de M. de la Ravaliere n'a point passé sans contradiction. M. du Radier qui tient pour l'ancienne tradition, rapporte, entr'autres preuves, une Piéce bien forte. C'est une Lettre que la Reine Blanche écrivit à Thibault, pour le détourner d'épouser la fille du Comte

(1) Anecdotes des Reines de France. T. I.

Pierre de Bretagne : » POURTANT vous » mande, lui dit-elle, que, si chier que » vous avez tout tant qu'aymez au Royau» me de France, ne le faciez pas. La raison » pourquoy, vous savez bien, &c. » Cependant l'Auteur des Anecdotes convient que la Reine ne répondit point à la passion de ce Prince.

Que l'Amour ait inspiré Thibault, soit pour la Mere de S. Louis, soit pour la fille d'un Chambellan de ce Monarque ou d'un Seigneur de Pacy, nommé *Perron* (1), suivant M. de la Ravaliere, il est certain que cet auguste Chansonnier, avant de quitter la Cour de France, pour l'expédition de la Terre Sainte, y sema ses vers & ses Chansons. » Croire que Blanche n'y eût aucune » part, ou qu'elle est le seul objet qu'il ait » eu en vue, c'est également se tromper, dit l'Anecdotiste : » il composoit suivant les » dispositions où il se trouvoit ».

Le caractere de Thibault, tracé par M. du Radier, est justifié par ses Chansons & surtout par la 41e qui contient une aventure assez gaillarde entre ce Prince & une Païsanne.

L'Abbé Massieu croit qu'il est le premier qui ait mêlé les rimes masculines aux feminines, & qui ait senti les agrémens de ce mêlange.

(1) C'est Pierre.

Le même obſerve, qu'il n'y a jamais eu en France plus de Poëtes tendres & galans, (on peut ajouter & de Chanſonniers), que ſous le regne du plus ſaint de nos Rois.

Les expéditions des Croiſades & les guerres preſque continuelles dont la France fut agitée ſous les regnes ſuivans juſqu'à Charles V, n'empêcherent point les progrès de la Poéſie & de la Chanſon Françoiſe. Nous n'en marquerons point tous les pas : ce ſeroit nous charger d'un travail dont il pourroit bien ne revenir que de l'ennui pour le Lecteur. Contentons-nous de parcourir les époques qui d'âge en âge en diſtinguent les caracteres.

Chriſtine de Piſan, qui vivoit ſous Charles V, quoique née à Veniſe, peut être miſe au rang des Chanſonniers François du 14e ſiécle, puiſqu'on a d'elle des Ballades, des Lais, & d'autres Piéces qui ſont de vraies Chanſons. Toutes ces productions reſpiroient la galanterie de ces temps-là; & comme elle en fit la plupart pendant ſon veuvage, ſa prud'hommie n'empêcha point la malignité d'élever des ſoupçons contre ſes mœurs, qui cependant ſont reſtées ſans tache (1).

Sous le regne orageux de Charles VI, il ſe fit des Chanſons *lamentables* ſur l'aſſaſſinat du Duc d'Orléans; elles ſe chantoient dans

(1) *Ne feuſt-il pas dit par toute la Ville que je aimoye par amour?*

l'armée du Roi, pour insulter au Duc de Bourgogne, & après la mort de celui-ci, on en fit de même (1).

Charles d'Orléans élevé à la Cour polie de Charles V, son grand-pere, Prince vertueux & d'un grand mérite, cultiva la Poésie avec beaucoup de succès. L'Abbé *Sallier* qui a donné une bonne notice de ses ouvrages dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, dit que, si le hazard les eut fait tomber entre les mains de Despreaux, il eût reconnu le Duc d'Orléans, plutôt que Villon, pour l'un des Fondateurs du Parnasse François. La Bibliothéque du Roi a le Recueil des Poésies de ce Prince, petit in-folio sur vélin, très-bien conservé. On y trouve, outre les productions du Duc d'Orléans, des Poésies du Cadet d'Albret, de Boucicaut 3e, fils du Maréchal, d'un Comte de Clermont, de Jehan de Lorraine, d'Olivier de la Marche, de la Duchesse d'Orléans, d'un Seigneur de Torcy, de Jacques Batard de la Trimouille, & d'autres Poëtes du temps.

Il y a dans ce Recueil une Chanson Angloise que le Prince fit apparemment pendant sa prison en Angleterre, où il resta 25 ans, & plusieurs Chansons Françoises. Celle-ci peint des mœurs peu éloignées des nôtres.

(1) Aimoin. Le Laboureur.

O très-dévotes créatures
En hypocrisie d'amours,
Que vous querez (1) d'étranges tours,
Pour venir à vos avantures !
Vous cuidez (2) bien, par vos paintures,
Faire sots aveugles & sourds :
O très-dévotes, &c.
On ne peut desservir deux Cures,
Ne prendre gaiges en deux Cours :
Prenez les champs ou les fauxbourgs ;
Ils sont de diverses natures.

Depuis le Duc d'Orléans, oncle de François I, jusqu'aux beaux jours de ce Monarque appellé *Le Pere des Lettres*, il n'y a gueres que Villon qui mérite d'être cité. On a de lui quelques Ballades, & ce genre, ainsi que l'indique assez le nom seul, appartient à la Chanson.

C'est au regne de François I, ou bien près de son temps, que l'on fixe l'origine du VAUDEVILLE, Chanson vulgaire (3) qui est la même chose que la *Passacaille* Espagnole (4), ainsi nommée Chanson de Ville ou des rues, par opposition à la *Villanelle*, Chanson Païsanne.

On prétend qu'un Foulon de Vire en Basse Normandie, nommé *Olivier Basselin*, faisoit des Chansons qui furent appellées *Vaux-de-Vire*, parce qu'on les chantoit dans la Ville & sur-tout dans le pays voisin, nommé Vallée ou Vaux-de-Vire. Delà vient par corruption le nom de Vaudeville donné aux

(1) Cherchez.
(2) Croyez.
(3) *Cantilena di trivio.*
(4) Passa-calla.

Chanſons qui courent par la Ville ou parmi le peuple.

François I, Prince le plus galant & le plus ſpirituel de ſon ſiécle (1), aimoit beaucoup la Poéſie Françoiſe, & faiſoit lui-même des vers. On conſerve, à la Bibliothéque du Roi, un monument bien précieux de ſon goût & de ſon génie pour les compoſitions agréables. C'eſt le Recueil de ſes écrits en vers & en proſe, manuſcrit ſur vélin à peu près du temps. On y voit auſſi des Piéces de la Ducheſſe d'Alençon, depuis Reine de Navarre, & de quelques-autres. Toutes ces Poéſies en général ſont marquées au coin du 15e ſiécle, & au ton de galanterie introduit alors dans une Cour dont les femmes commençoient à faire l'ornement. Celles de François I ont cette gaieté naïve que reſpirent Marot & Saint Gelais. On ſera peut-être curieux de voir une Piéce de ce Recueil :

Celle qui fut de beauté ſi louable,
Que, pour ſa garde, elle avoit une armée,
A autre, plus qu'à vous, ne fût ſemblable,
Ne de Paris, ſon ami, mieulx aymée.
Mais il y a différence d'ung point :
Car à bon droit elle a eſté blaſmée
De trop aymer, & vous de n'aymer point (2).

Marguerite de Valois, ſœur de François I, grand'Mere d'Henri IV, & ſixiéme Ayeule

(1) Il diſoit qu'une Cour ſans Dames, étoit une année ſans Printems, un Printems ſans Roſes.
(2) Cette Piéce eſt de François I.

du Roi, fut appellée *la dixième Muse & la quatrième Grace*, tant parce qu'elle étoit en effet la Princesse de son temps la plus instruite & la plus aimable, que par son talent pour la Poésie, qu'elle n'aimoit pas moins que son frere. Nous n'avons de cette Princesse d'autres Chansons, que des Chansons spirituelles sur des airs du temps.

Si l'origine du Vaudeville ne remonte point au delà du regne de François I, (ce qui n'est pas bien sûr, puisque nous trouvons, sous le regne de Charles VI, une Chanson faite sur le Siége de Peronne attaquée par les Bourguignons), il fit dès-lors au moins des progrès rapides. Tous les Recueils de Chansons de ces temps-là que nous avons vûs, & la seule Bibliothéque du Roi nous en a fait connoître un grand nombre, contiennent de vrais Vaudevilles. On en faisoit sur tous les événemens considérables. Les Guerres de François I & de Charles-Quint; le Siége de Metz par le dernier; le désastre de Pavie; la prise du Roi, & sa longue prison à Madrid; le passage de Charles-Quint par la France, & son arrivée à Paris; le combat de Jarnac & de la Chateigneraye; la mort funeste d'Henri II; le départ de France de Marie Stuard, Reine d'Ecosse; les Guerres Civiles; la mort de Charles IX & celle de la Princesse de Condé; l'insolence des Mignons d'Henri III; l'assassinat de ce Prin-

ce, &c. font la matiere de quantité de Vaudevilles qui se chantoient publiquement; & l'on y trouve quelquefois des circonstances ou des faits même échappés aux Historiens. Les Chansons, dans ces anciens Recueils, roulent presque toujours sur la Guerre ou sur la Galanterie: c'étoit ordinairement ou Mars, ou Vénus qui inspiroit nos Chansonniers. Cependant les Malfaiteurs, exécutés pour leurs crimes, avoient tous leur Oraison funébre chantée dans les places & dans les rues de Paris. Cette affreuse maladie que les Troupes avoient apportée d'Italie en France pendant les guerres de Charles VIII, & qui fit tant de ravages sous François I, est célébrée dans beaucoup de Chansons du temps, imprimées avec permission.

Clément Marot & *Saint Gelais* commencerent à montrer, dans la Poésie badine & galante, un génie qui sembla s'éteindre ou s'éclipser après eux.

De la grande flotte des Poëtes (1), que produisit le regne d'Henri II, les plus célébres furent *Joachim du Bellay*, qui fut nommé l'Ovide François, *Jodelle*, qu'on peut regarder comme le fondateur de notre Théâtre, *Ronsard*, *Belleau*, *Jean Baïf*, *Passerat*, &c. Comme tous ces Poëtes n'étoient pas sans talent, quoiqu'on ne puisse presque plus aujourd'hui les lire, au travers de leur bar-

(1) C'est une expression de Pasquier.

barie, on y découvre de tems en tems ou des étincelles de goût, ou d'heureuses naïvetés, comme Virgile trouvoit dans le fumier d'Ennius des paillettes d'or.

On ne peut gueres donner, par exemple, une idée plus riante & plus agréable de la jeunesse de l'année ou du Printemps, que celle-ci :

QUAND ce beau Printems je voy,
J'apperçoy
Rajeunir la terre & l'onde.
Il me semble que le jour
Et l'Amour,
Comme enfans, naissent au monde (1).

Et qui a fait un meilleur Portrait de l'Amour qu'*Antoine Héroet*, Poëte à peu près du même tems.

J'AI vû Amour pourtrait en divers lieux.
L'un le peint viel, cruel & furieux ;
L'autre plus doux, enfant, aveugle, nu :
Chacun le tient pour tel qu'il l'a connu
Par ses bienfaits, ou par sa forfaiture.
Pour mieux au vrai définir sa nature,
C'est que chacun varie, en son cerveau,
Un Dieu d'Amour pour lui propre & nouveau ;
Et qu'il y a dans les entendements
D'Amours autant que de sortes d'Amants.

Jean Baif mérite ici d'être distingué, moins pour ses Chansons qui sont en grand nombre, que pour avoir été l'inventeur des Concerts ou Divertissemens en Musique, auxquels on pourroit rapporter l'origine de

(1) Air de la Chanson de Belleau Anthol. T. I. p. 23.

l'Opera. Ces premiers Divertissemens donnerent au moins l'idée des Ballets & des Mascarades qui firent depuis l'amusement de nos Cours, jusqu'au regne de Louis XIV. Si l'Opera ne fut établi que plus d'un siécle après Baïf, ce Poëte aura toujours l'honneur d'avoir senti le premier que le François pouvoit avoir une Musique nationale; ce que l'expérience a prouvé, malgré les paradoxes éloquens du Citoyen de Genêve qui a fait parmi nous tant de fanatiques.

Il y eut deux Chansonniers célébres sous le regne d'Henri II, *Berenger de la Tour*, & *Nicolas Renaud*, Provençal, dont les Chansons d'Amour furent beaucoup en vogue.

Vers le même temps, *Claude Pontoux*, de Châlon-sur-Saône, qui lui-même étoit Poëte & Chansonnier, fit un Recueil d'Aubades, de Chansons, de Gaillardes, de Pavanes, de Branles, &c. qu'il intitula (de deux mots Grecs) *Gelodacrie Amoureuse*, c'est-à-dire, Mélange galant de Ris & de Pleurs. Ce Recueil est rempli d'imitations de Petrarque & de quelques-autres Poëtes Italiens.

Sous Charles IX, & parmi les horreurs des Guerres Civiles qui durerent jusqu'au regne d'Henri IV, le goût des Chansons fut porté plus loin qu'il n'avoit encore été. Celui des Chansons licentieuses & impies, qui

avoit commencé sous le regne d'Henri II, (1) continua sous ses successeurs avec un tel excès, sur-tout à la Cour, que dans l'assemblée tenue à Fontainebleau en 1560, pour la réforme de l'Etat, on proposa de le réprimer. Parmi les désordres & les miseres publiques, les rues de Paris ne retentissoient que de Chansons. Il s'en fit en 1561 contre l'Evêque de Valence & celui de Séez, qui se chantoient publiquement (2).

Charles IX se mêloit de Poésie lui-même, & n'y réussissoit pas mal. Il avoit aussi fait quelques Chansons, & dans un moment de verve ou d'humeur, ce Couplet lui étoit échappé.

> FRANÇOIS Premier prédit ce point,
> Que ceux de la Maison de Guise
> Mettroient ses enfans en pourpoint,
> Et son pauvre Peuple en chemise.

La plupart des airs sur lesquels se chantent nos vieux Noëls, & dont quelques-uns sont si heureux, furent faits sous son regne pour les Divertissements de la Cour (3). *Orlande de Lassus*, fameux Compositeur de Chapelle, qui fut attaché à ce Prince, avoit fait la Musique de beaucoup de Chansons Françoises & Latines. Parmi ces compositions dont nous avons vu plusieurs volumes, on trouve un Motet Bacchique & un Hym-

(1) Histoire de Thou. L. 22.

(2) Ibid. L. 36.

(3) Il s'en est fait plus anciennement sous le regne de François I.

ne ſur le Vin, d'un goût ſingulier. Voici le Motet.

» DIEU, qui avez créé le bon Vin, & » qui avez permis que cette liqueur fît du » mal à beaucoup de têtes, conſervez-nous, » s'il vous plaît, aſſez de raiſon, pour pou- » voir au moins retrouver notre lit (1) ».

Chriſtophe de Bordeaux, ſurnommé *le Clerc de la Tannerie*, avoit recueilli les Chanſons faites contre les Huguenots, qui ne demeuroient point en reſte à cet égard avec les Catholiques (2). Les Poitevins ſe ſignalerent le plus dans l'uſage de chanſonner les événemens de tous ces temps orageux, & nous trouvons un fameux Chanſonnier d'alors nommé *Agnian*, dont la Muſe étoit à peu près au ton de celle du *Savoyard*, ſi célébre ſous Louis XIV.

Muret, le ſçavant Muret, l'un des Commentateurs de Ronſard, avoit fait beaucoup de Chanſons Françoiſes qu'il auroit ſûrement bien mieux écrites en latin. Mais les meilleurs Chanſonniers de cet âge ſont ſans contredit *Deſportes* & *Bertaut*.

On ne peut réunir plus de galanterie, de douceur, de fadeur, de fécondité, de monotonie, &c. qu'il y en a dans les Œuvres de Deſportes. Pétrarque avoit formé ce Poë-

(1) *Deus, qui bonum Vinum creaſti, & ex eodem multa capita dolere feciſti, da nobis, quæſumus, intellectum, ut ſaltem poſſimus invenire lectum.*

(2) Biblioth. de la Croix du Maine. L. C.

te, intarissable, comme lui, sur l'Amour; ou plutôt il lui avoit rendu ce qu'il avoit emprunté lui-même des Poëtes Provençaux.

C'étoit toujours pendant le feu de nos Guerres Civiles, que tous ces Poëtes doucereux chantoient leurs amours, ou celles que les Princes & les grands Seigneurs leur faisoient chanter.

Dans un vieux Chansonnier du même âge, nous rencontrons une espéce d'Ode Anacréontique, digne des meilleurs temps, si toute la diction en étoit soutenue. Le Poëte feint que l'Amour étant logé chez Claudine, elle veut s'assurer qu'il ne violera pas son hospice, & lui fait laisser ses armes pour gages:

DEPUIS, ses traits redoutés
Ne sont plus par lui portés:
C'est Claudine qui les garde,
C'est Claudine qui les darde.

Le Regne d'Henri IV est l'âge de *Regnier*, de *Mottin*, de *Malherbe*, &c. On a des Chansons de ces Poëtes & de bien d'autres, dont les Recueils du temps sont remplis. Malherbe & Regnier, malgré la réputation dont ils jouissent encore, étoient de foibles Chansonniers. Cela ne dit pas qu'il ne se soit fait de bonnes Chansons sous ce Regne. Les esprits exaltés en quelque sorte, électrisés du moins, si on l'ose dire, par les mouvemens continuels des deux ou trois

Regnes précédens, par la liberté de penser ou même la licence introduite alors dans tous les Ordres de l'Etat, enfin par le goût de la Satyre, toujours inséparable des troubles, étoient dans cette fermentation, qui préparoit le siécle de Louis XIV. Ce même Regne sous lequel fut achevé le Pont-neuf, est l'époque des Chansons populaires dont il fut depuis le théâtre.

Henri IV qui avoit hérité tout l'enjouement de son ayeule, Marguerite de Valois, Reine de Navarre, aimoit les Chansons; & il devoit bien les aimer, s'il est vrai, comme on le prétend, que, quand il vint au monde, le Roi de Navarre obligea la Reine, sa mere, de chanter de toutes ses forces, pour étourdir ses douleurs, une certaine Chanson du pays.

Ce Prince fit faire par Malherbe celles qu'il adressa à la Princesse de Condé, dont il étoit fort amoureux; mais il en fit quelquefois lui-même, témoin ce Couplet impromptu qu'il chanta en soupant chez la Duchesse de Sully, qui étoit fort glorieuse (1):

JE bois à toi, Sulli,
Mais j'ai failli;
Je devois dire à vous, adorable Duchesse.
Pour boire à vos appas,
Faut mettre chapeau bas.

Le goût pour les Vaudevilles & les Chan-

(1) C'étoit une Courtenay.

sons satyriques continua pendant tout le Regne de Louis XIII. Aucun événement grave ou badin de quelque éclat ne put échapper aux Couplets. Tous les Ministres & les Favoris, le Duc d'Epernon, le Maréchal d'Ancre, le fameux Pere Joseph du Tremblay, ce Capucin si peu séraphique, &c. furent chansonnés. Le Cardinal de Richelieu, ce Ministre si redouté, ne fut pas épargné lui-même.

Louis XIII aimoit beaucoup la Musique, sur-tout celle d'Eglise, & il entendoit la composition. Outre ses Motets, il avoit fait encore plusieurs airs de Chansons conservés dans quelques cabinets de Musique.

Hugues Gueru, dit *Flechelles*, Comédien ordinaire du Roi, étoit un Chansonnier de ce temps. Les Chansons de *Gautier Garguille* sont de lui.

On a du même âge plusieurs autres Recueils de Chansons galantes & Bacchiques, où il s'en trouve quelques-unes de *Théophile Viaud* & d'autres Poëtes connus, qui ne sont pas trop bonnes.

Dans un de ces Recueils, qui est manuscrit, le Couplet suivant est attribué à Rotrou :

QUE de belles choses
Je vois dans ce Vin !
La couleur des Roses
Du teint de Catin.
Sa bouche vermeille
Ne me laisse pas
Une odeur pareille
A ces doux muscats.

ces, que quelques Muses Chansonnieres ont toujours soin de célébrer, peu de circonstances de leur vie, connues du public, passent sans quelque Couplet qui fasse une époque ; & ces Couplets sont les médailles de cette classe de Curieux qui forment des Collections ou des Porte-feuilles.

En temps de Guerre, point de Bataille gagnée ou perdue sans un Vaudeville. Le François chante ses conquêtes, ses prospérités, ses défaites, ses miseres même & ses maux. Battant ou battu, dans l'abondance ou dans la disette, heureux ou malheureux, triste ou gai, il chante toujours, & l'on diroit que la Chanson est son expression naturelle. Enfin, dans toutes les circonstances où l'on parlera des François, on pourra toujours demander, comme faisoit le feu Roi de Sardaigne : *Eh ! comment va la petite Chanson ?*

Sous la minorité de Louis XIV, les Poëtes alors en réputation, étoient Malleville, Voiture, Sarasin, Boisrobert, Scarron, &c. mais les Chansons de la plupart sont très-peu de chose. On sçait que c'étoit le temps des langueurs, des fadeurs, des morts éternelles & métaphoriques.

Voiture, si célébre en son temps, avec de la littérature & beaucoup d'esprit, roule sur un très-petit fonds d'idées. L'Amour étoit alors parmi nous un vrai culte. De la simpli-

cité naturelle & par fois cynique de Marot & de ses successeurs, on avoit passé à l'idolâtrie. Or, pour bien juger les Poëtes des siécles qui ont précédé celui-ci, il faut non seulement connoître l'esprit général de leur temps, mais sçavoir encore démêler ce que chacun d'eux en a pu tirer, ce que chacun y a mis du sien. Voiture, né 30 ou 50 ans plus tard, auroit eu le badinage de Chapelle ou la légereté de Chaulieu.

Sarasin paroît avoir eu plus de talent pour la Poésie; mais ses Chansons, bonnes pour son temps, sont assez fades pour le nôtre.

Boisrobert est nommé par Furetiere (1) le premier Chansonnier de France. La Chanson qu'on a rapportée de lui (p. 48. T. I) fut faite pour Mlle de Villeneuve, éleve de Lambert, & fille de Villeneuve, Dentiste du Roi.

Pour *Scarron*, jamais personne n'eut plus de gaieté naturelle, & n'en mit plus dans ses productions. Mais ses galanteries, quand elles ne sont pas polissonnes, sont au ton doucereux des autres.

Après ces Poëtes, viennent Chapelle, Desbarreaux, Saint Pavin, Patrix, Charleval, tous hommes d'un tour d'esprit différent, & qui commencerent à former le goût de leur âge.

Chapelle, moins galant que bon convive,

(1) Dans la Requête des Dictionnaires.

avoit fait beaucoup de Chanſons Bacchiques, inſérées dans les Recueils de ſon temps.

Desbarreaux & *Saint Pavin* étoient d'ingénieux libertins, auſſi gens de plaiſir & aimant la table, qui firent ſouvent un coupable abus de leur eſprit & de la Chanſon.

Patrix, dont le caractere ſimple & naturel approchoit beaucoup de celui de la Fontaine, avoit, comme on l'a dit de quelqu'un, tout ſon eſprit en bon ſens. Il y a peu de Chanſons de lui.

Quant à *Charleval*, on ne peut en donner une plus agréable idée, qu'en donnoit Scarron, lorſqu'il diſoit, pour déſigner ſon goût & ſa délicateſſe, que *les Muſes ne le nourriſſoient que de blanc-manger & d'eau de poulet.*

Le fameux *Pierre Goudelin*, ou en Gaſton *Goudouli*, Poëte Languedocien, appartient aux premiers tems de Louis XIV. Ses Poéſies, toutes Languedociennes ou Gaſconnes, ſont dans le genre tendre & délicat, & contiennent quelques Chanſons.

Nous placerons ici le Menuiſier de Nevers, *Maître Adam*, & un Artiſan d'Angoulême nommé *Olivier Maſſias*, dont parle Baillet (1), qui faiſoit, dans le même tems, des vers & des Chanſons. Ces deux hommes repréſentoient Apollon prenant tantôt la truelle & tantôt la lyre.

Mais les vrais Chanſonniers d'alors, (de

(1) Jugemens ſur les Poëtes.

l'enfance

l'enfance de Louis XIV), étoient Blot, Hotman & Marigny.

Personne n'ignore combien la minorité de ce Prince & la Régence d'Anne d'Autriche furent agitées. Qui ne connoît pas les *Mazarinades*, & tout ce que la Fronde enfanta de Satyres & de Vaudevilles ? *Chauvigny*, Baron de Blot, qu'on appelloit dans sa jeunesse *Blot-l'Esprit*, fut présenté par l'Abbé de la Riviere à M. Gaston, Duc d'Orléans ; il fut d'abord attaché à ce Prince par une Charge dans sa maison, & les agrémens de son esprit l'en firent aimer. Mais il étoit licencieux, satyrique, & quelque chose de plus. C'est des Chansons de Blot que Mme de Sevigné disoit à sa fille, *Qu'elles avoient le diable au corps.*

Le Cardinal Mazarin, fatigué des Chansons que Blot faisoit continuellement contre lui, vint à bout de le gagner ; ce qui obligea Monsieur de renvoyer le Baron. Blot piqué, se livrant à toute l'humeur que faisoit tolerer ce temps de licence, osa chansonner Monsieur ; mais n'étant pas payé de la pension que le Cardinal lui avoit fait donner, il se tourna contre celui-ci, rentra dans les bonnes graces de Monsieur, & lui resta fort attaché jusqu'à sa mort.

Hotman étoit encore un Chansonnier de parti ; mais le plus redoutable & le plus employé, fut l'Abbé *de Marigny*, qui étoit le Chansonnier de la Fronde.

Pendant le blocus de Paris, il ne se passoit pas de jour qu'il ne fît de nouveaux Couplets contre le Cardinal Mazarin. Tant que dura la prison des Princes (1), il inonda Paris de ses Vaudevilles. Le Coadjuteur (2) avoit sa Muse à ses ordres, &, comme il dit dans ses Mémoires, *il détachoit* Marigny contre tous ceux qu'il vouloit rendre ridicules. Dans le démêlé du Prince de Conti avec le Duc d'Elbeuf, le Coadjuteur, qui favorisoit le premier, fit faire par Marigny ce fameux Couplet, l'original de tous les Triolets satyriques qui coururent depuis :

Monsieur d'Elbeuf & ses enfans, &c.

Marigny pensa payer cher l'usage indiscret qu'il avoit fait de son talent pour ce genre. Il y eut des ordres pour l'arrêter, & il fut obligé de suivre le Prince de Condé dans sa retraite en Flandre.

Le débordement des Chansons de table, & sur-tout de celles qui étoient mêlées d'impiétés, fut porté dans le même tems à l'excès, & Blot en avoit fait beaucoup de cette espece. On voit dans les Mémoires du Cardinal de Retz (3) les plaintes qu'en faisoient les Ecclésiastiques, & l'embarras du Coadjuteur pour les réprimer.

Dans les Chansons purement galantes,

(1) Les Princes de Condé, de Conti, & le Duc de Longueville.

(2) Depuis Card. de Retz.

(3) Tom. I. L. 2.

les *Rochers* furent long-temps à la mode. Ce fameux Lambert, dont on a dit, *qu'il n'avoit jamais fait qu'un air*, Boeffet, & quelques-autres, avoient mis beaucoup de ces Rochers en Musique. Nous nous rappellons, entr'autres, une Chanson de ce genre, qu'on ne s'avisoit point alors de trouver plaisante, sur-tout lorsqu'elle étoit chantée par Lambert, ou par quelqu'un de ses éleves, & qui nous paroîtroit bien ridicule :

ROCHERS, vous êtes sourds, vous n'avez rien de tendre ;
Et, sans vous ébranler, vous m'écoutez ici :
L'ingrate que j'adore est un rocher aussi,
Mais hélas ! elle fuit, sans me vouloir entendre.

Nous rencontrons vers ce tems-là un très-pitoyable Chansonnier, nommé *Bouillon*, qui fit cependant deux Couplets passables pour Mademoiselle de Montpensier. Madame de Choisy, femme d'esprit, mere du célébre Abbé Choisy, qu'elle gâta si bien dans sa jeunesse, qu'il étoit encore à 60 ans aussi gâté qu'on puisse l'être à cet âge, étoit petite fille d'un Chancelier d'Henri IV ; & parce que sa mere avoit été une belle femme, elle disoit à Mademoiselle qu'elle pourroit bien être sa parente. Les Couplets que voici roulent sur cette chymere.

I.

QUE mon grand'Pere
Ait convoité,
Votre grand'Mere ,
Pour sa beauté,
Cela se peut bien croire ;
Et je le veux bien,
Encore que l'histoire
Ne m'en dise rien.

II.

Je suis contente
D'avoir, en vous,
Une parente
Digne de nous.

Les gens du côté gauche
Ont beaucoup d'esprit :
Que sans aucun reproche,
Cela vous soit dit.

Benserade, ce Poëte facile, qui, avant l'établissement de l'Opera, faisoit la plupart des paroles des Ballets & des Divertissemens de la Cour, peut être regardé comme le précurseur de Quinault. Cependant sa Poésie Lyrique & ses Chansons se ressentent encore du ton de fadeur qui dominoit dans toutes les galanteries de ce tems : aussi étoit-il le Chansonnier de Lambert.

L'Abbé *Perrin*, l'inventeur ou le fondateur de l'Opera, avoit assez de génie pour la Poésie chantante ; & quoiqu'on ne puisse plus aujourd'hui supporter la lecture de ses mauvais Drames Lyriques, peut-être a-t-il un peu contribué à former l'Auteur d'Armide. On a de lui quelques Chansons qui ne sont pas mal faites.

Quinault a fait peu de Chansons ; mais, comme l'a nommé la Bruyere, quoique dans un sens différent du nôtre, c'est le Phénix de la Poésie chantante, ou le plus excellent modéle que puissent étudier les Chansonniers mêmes, tant pour la Poésie de sentiment, que pour la douceur & la mollesse des vers. Quelqu'un a dit *qu'il avoit désossé la langue :* expression énergique & plaisante qui le caractérise très-bien.

On a quelques Chanſons de cinq Poëtes preſque du même tems, qui ſont la Sabliere, Monſtreuil, Liniere, le Pays & Bourſault.

La Sabliere eſt le coryphée du Madrigal, genre à peu près paſſé de mode. Le peu de Chanſons qu'il a faites reſpirent cette galanterie délicate qui diſtingue ſes Madrigaux.

Mathieu de Monſtreuil, qui rempliſſoit de ſes vers les Recueils de Barbin, a du naturel & de la facilité.

Liniere, Poëte ſatyrique & mordant, quoique maltraité par Boileau, n'étoit certainement pas ſans génie, & peut-être eſt trop peu connu. Il fit à Chantilly ſur le champ ce Couplet pour le grand Condé :

LORSQUE le Dieu Mars en perſonne
Se préſente dans les Combats,
Si Condé ne s'y trouve pas,
La fête n'eſt pas bonne.

Le Pays, dans toute ſon Œuvre galante, qui a pour titre *Amitiés, Amours & Amourettes*, n'a pas une Chanſon à retenir.

Bourſaut, né avec beaucoup d'eſprit naturel qu'il a fait aſſez bien valoir, n'a gueres fait que quelques Chanſons à table.

Pour ne rien oublier, nous rapporterons au même temps deux Chanſonniers du Pont-neuf, célébres en leur genre. Le premier, eſt le *Savoyard*, dont il eſt parlé dans la 9e Satyre de Boileau. L'autre eſt le Cocher de M. de Verthamont, pere de l'ancien Pre-

mier Président du Grand Conseil. Le Couplet que celui-ci fit sur la mort de Monsieur & de Madame Tardieu, assassinés le 30 Août 1665, mérite, par sa tournure singuliere, d'être placé dans nos fastes :

DES Voleurs insolents,
Qui n'avoient point d'argent,
Ont, d'humeur incivile,
Assassiné Monsieur
Lieutenant, plein d'honneur,
Criminel de la Ville (1).

Quelle foule d'autres Chansonniers moins connus ou totalement ignorés nous pourrions joindre à ceux-là ! La Satyre, sur-tout en Chansons, n'est jamais avouée ; & depuis Marigny, que de Couplets satyriques & de Vaudevilles sur les événemens d'un aussi long Regne que fut celui de Louis XIV !

Colbert, le successeur de Fouquet dans l'administration des Finances, mais le restaurateur du Commerce & le pere des Arts, Colbert fut en but aux fureurs de cette Hydre, toujours renaissante chez nous : & quel Ministre en fut exempt après lui ?

Les affaires civiles, celles de l'Eglise, les intrigues & les galanteries tant de la Cour que de la Ville, les aventures publiques ou

(1) Charles Robinet, Continuateur de la Gazette Poétique de Lorret, observe à cette occasion : 1°. Que ce Magistrat fit ses fonctions au-delà de sa vie, puisqu'il fit rouer les Assassins, 2°. Que, pour flatter la passion de ce couple avare, même après sa mort, on ne fit qu'un enterrement pour les deux époux ; & qu'ils furent mis dans le même tombeau.

ſecretes, tout devint matiere à Chanſons. Avant la révocation de l'Edit de Nantes, les Miniſtres de Charenton, les Drelincourt, les Meſtrezat, les Daillé, &c. entendoient retentir de leurs noms un Couplet malin, qu'on chantoit également dans les deux partis. Viennent l'affaire du Janſéniſme, la deſtruction de Port-Royal, & ſes ſuites : Chanſons ſans nombre de toute part. Et Jéſuites & Janſéniſtes ſont livrés indiſtinctement aux *flons-flons*. Le Quiétiſme, le Quelléniſme ſont tour à tour traduits en Chanſons; on y met juſqu'à la Bulle *Unigenitus*.

Nulle circonſtance de la Paix ou de la Guerre n'échappe enfin aux traits piquans du Vaudeville. Amis, Ennemis, Généraux vainqueurs ou vaincus, tous ſont l'objet de quelque Chanſon.

On feroit un très-gros volume des ſeuls Vaudevilles Grivois faits pendant les dernieres Guerres du feu Roi, & il y en a d'excellens, ſi ce n'étoient preſque toujours les plus ſatyriques. Bornons-nous ſur cet article à ce ſeul Couplet fait après la Bataille de Fleurus en 1690. On fait parler les Hollandois commandés alors par le Prince de Waldeck.

COMPAGNONS, pourquoi nous abattre ?
Ne ſongeons qu'à doubler le pas.
Luxembourg fait le Diable à quatre ;
Ayons des pieds, s'il a des bras.
Car des Etats (*bis*)
Nous avions ordre de combattre,
De vaincre nous ne l'avions pas.

Reprenons la ſuite des Chanſonniers les plus célébres juſqu'à la fin de ce Regne.

Coulange étoit ſans contredit le premier Chanſonnier de ſon temps, mais il ſeroit au moins fort médiocre aujourd'hui. C'étoit un homme d'un commerce aimable, & qui vivoit dans la meilleure compagnie de France.

Pavillon, plus pur, plus correct, a fait, parmi beaucoup de choſes agréables, quelques Chanſons d'un tour délicat.

De la Fond, Pariſien, Capitaine de Dragons du Régiment de la Reine, qu'il ne faut pas confondre avec *Lafont*, Auteur des *Fêtes de Thalie*, & de pluſieurs autres Piéces de Théâtre, étoit un agréable débauché qui faiſoit facilement des Chanſons (1). Il étoit de la ſociété de MM. de Vendôme.

Le Marquis *de la Farre* & l'Abbé *de Chaulieu*, qui contribuoient tant aux plaiſirs du Temple par les agrémens qu'ils répandoient dans la même ſociété, s'amuſoient quelquefois avec Polymnie. On peut leur joindre encore le Duc *de Nevers* (Philippe-Julien Mazarini-Mancini) dont on a, parmi d'autres Poéſies qui ſont imprimées, un *Abrégé de l'Hiſtoire de France depuis la 3e Race de nos Rois*, mis en Chanſons.

Environ dans le même temps, le Duc & le Chevalier de *la Ferté*, gens de plaiſir &

(1) Il y en a beaucoup dans les *Parodies* & dans les *Tendreſſes Bacchiques*, publiées par Ballard, le Pere.

bons convives, faisoient aussi des Chansons, principalement des Chansons de table, & la plupart sont insérées dans les *Tendresses Bacchiques*. En voici une du Chevalier.

Si tu veux, sans suite & sans bruit,
Noyer tous tes chagrins & boire à ta Maîtresse,
Viens : je sçais un réduit
Inaccessible à la tristesse.
Là, nous serons servis de la main d'une Hôtesse (1)
Plus belle que l'Astre qui luit ;
Et mêlant au bon Vin quelque peu de tendresse,
Contens du jour, nous attendrons la nuit.

Le Duc de *la Ferté* s'étant raccommodé avec la Duchesse, sa femme, donna à cette occasion un repas, & fit à table ce Couplet :

Je sens, pour vous, renaître dans mon ame
Tous les transports d'une amoureuse flammme ;
Mais,
Si vous n'étiez pas ma femme,
Vous ne la seriez jamais.

Regnard a tant de titres au Parnasse, que celui de Chansonnier n'ajouteroit pas beaucoup à sa gloire. Cependant, comme il aimoit la table & tous les plaisirs de la société, on a de lui plusieurs Chansons.

Le Poëte *Lainez*, dont le caractere, le genre de vie, & les talens sont décrits dans le *Parnasse François*, se piquoit principalement d'être Chansonnier, & son Musicien,

(1) C'étoit la Maîtresse du *Petit-Pere-Noir*, fameux Cabaret de la Place Maubert. Il faut observer qu'alors il n'y avoit point de *Petites-Maisons*. Les hommes de tout rang alloient bourgeoisement au Cabaret, pour y être libres, comme quelques Seigneurs Anglois y vont encore à Londres.

étoit *Moreau*. Quelques-unes de ses Chansons de table sont bien faites.

Madame *de Saintonge*, venue comme lui dans un temps où la politesse de la Langue influoit sur tous les genres de Poésie, la fit sentir dans ses Chansons. Elle en a fait un assez grand nombre, tant de galantes que de Bacchiques.

Du Bousset ou *De Bousset*, Maître de Musique de la Chapelle du Louvre, bon Compositeur en ce genre, donnoit tous les ans un volume de Chansons, & il remplit, sans interruption, cette tâche pendant 34 ans. Les principaux Auteurs des paroles sur lesquelles il faisoit des Airs, étoient *Morfontaine*, Gentilhomme de Brie qui avoit été Mousquetaire; *Camille de Barcos*, Intendant de la Maison de Villeroy; *Bauderon de Senecé*, dont on a beaucoup de Poésies; *Rochebrune*, auteur des paroles de la Cantate d'Orphée, le chef-d'œuvre de Clairambault, & plusieurs autres.

On trouve encore, dans les anciens Recueils de Ballard le pere, quelques Chansons d'un caractere tendre de *Matho*, Maître de Musique de Madame la Dauphine, mere du Roi.

Le goût des Parodies, genre bien plus ancien qu'on ne croit, mais dont il n'est pas aisé de fixer l'époque, commença du moins sous ce regne à se perfectionner avec la Chanson.

Saint Gilles, qui avoit été dans les Mousquetaires, & qui est l'auteur de l'*Origine des Oiseaux*, Poëme ingénieux fort connu, avoit fait des Chansons & des Parodies. Il y a bien des choses de lui dans les Recueils de Ballard, & dans la *Muse Mousquetaire*, Collection du temps.

On a aussi quelques Parodies de la Comtesse *de Murat*, & il fut un tems où tout le monde se piquoit d'en faire.

Vers ce temps ont fleuri *Rousseau*, pere de la Cantate Françoise, & très-excellent Chansonnier; *La Mothe*, esprit souple, facile, & créateur de ses talens; *la Faye*, homme de beaucoup de goût; l'Abbé *Nadal* & *Danchet*, bien subordonnés à ceux-là, & tous deux dans le *mezzo-termine*. On a de chacun quelques Chansons.

Quelque soit l'Auteur des fameux Couplets attribués à *Rousseau*, cet ouvrage est le plus détestable abus du talent dont ce siécle ait donné l'exemple. Celui qui regarde *Danchet* (1), est le moins injurieux de tous, & le seul qu'on puisse trouver un peu plaisant. Tremoliere faisant un jour le portrait de cet estimable Académicien ne pût retenir un ris éclatant qui lui échappa tout à coup. » JE » gage, lui dit Danchet, sans se déconcerter, » que je devine ce qui vous fait rire.

(1) JE te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante, &c.

» Le maudit Couplet, en me regardant, » vous est revenu dans l'esprit ». Tremoliere avoua le fait, & Danchet convint de bonne grace que ce Peintre auroit de la peine à le faire plus ressemblant.

Nous comprendrons, sous la même époque, le Marquis de *Saint Aulaire*, le Chancelier de *Malezieu*, l'Abbé *Genest*, & généralement tous les beaux esprits de la Cour de Sceaux, dont il y a des productions très-agréables dans notre genre.

Vergier, qui a fait de tout, des Contes, des Fables, des Epîtres, & un grand nombre de Chansons estimées particulierement de Rousseau, fut le premier Parodiste de son tems. C'est à lui que nous fixerons la derniere Epoque qu'il nous reste à parcourir, & nous daterons de la Régence.

Le Gouvernement, entre les mains d'un Prince habile & très-éclairé, fut tranquille au dehors, & préservé au dedans des troubles civils, dont peu de Régences, dans ce Royaume, ont été exemptes; mais il y eut des événemens qui causerent des fermentations singulieres. Le systême de Law; le papier substitué à l'argent; les établissemens de la Louïsiane sous le nom de Micissipi; les révolutions presqu'incroyables que les variations des Finances firent dans la fortune & dans la condition des particuliers; les affaires de l'Eglise qui continua d'être agitée sous

la Régence, & long-temps après, tout fut chanſonné : on n'épargna ni Grec ni Troyen.

Aux Chanſons Satyriques & aux Vaudevilles, ſuccederent les *Brévets de Calotte*, qui pendant quelques années remplirent à peu près le même objet ; mais ces Brevets ne ſe chantoient point, & le François veut chanter. On revint donc aux Chanſons, & les Parodies furent plus en vogue que jamais.

Ferrand, dont on a des Epigrammes bien faites, mais un peu fortes d'épices, avoit parodié beaucoup d'airs de Clavecin de François Couperin, célébre Organiſte.

Dufreſny, bon Poëte Comique, fut en même temps un Chanſonnier d'un goût & d'un caractere particuliers à lui ſeul. Sans ſçavoir beaucoup de Muſique, il faiſoit ordinairement l'air de ſes Chanſons, & il en a de très-plaiſantes.

Quand *La Monnoye* n'auroit jamais fait que ſes Noëls Bourguignons ſi remplis de ſel, il mériteroit un rang diſtingué parmi les Chanſonniers de ſon âge.

On peut encore, ſans donner trop d'extenſion ou à l'eſpece ou au genre, compter parmi les Chanſonniers *Dancourt*, *le Grand*, & tous les Auteurs de Piéces à Divertiſſemens, dont quelques-unes ſont terminées par les plus jolis Vaudevilles. C'étoit le talent particulier de *le Grand* que ces Vaudevilles Comiques, & la plupart de ſes Refrains ſont

heureux. Le *Diablezot*, le *Je ne sçais qu'est-ce*, *Comment faire*, &c. sont d'un sel un peu gros, mais très-gais ; peu de Couplets ont été plus chantés que ceux-là.

Gillier & *Mouret*, Compositeurs agréables, ont excellé dans les Airs des Vaudevilles.

L'OPERA COMIQUE est un genre que les Chansonniers revendiquent, & qui sans doute leur appartient. On fixe communément l'époque de ce Spectacle amusant au temps de la Régence ; & quoique la Comédie en Chansons soit bien plus ancienne (1), on peut se dispenser de remonter plus haut.

L'Abbé *Pelegrin* (2), ce Versificateur si fécond, qui avoit fait, à ce qu'on prétend, trois ou quatre cens mille vers en sa vie, est un des premiers fondateurs de l'Opera Comique, dont *le Sage*, *Dorneval* & *Fuselier* furent si long temps les soutiens. Il avoit du talent pour le genre Lyrique, & beaucoup de facilité pour toute espéce de vers chantans. Si l'on veut distinguer ces Coupleteurs des Chansonniers, proprement dits, il faut au moins reconnoître, qu'ils n'ont pas peu contribué à perfectionner la Chanson.

Haguenier, Bourguignon, homme de plai-

(1) Voyez la Préface du Théâtre de M. Favart.

(2) Ce bon Abbé qui étoit Prêtre, & de plus Religieux Servite, pour avoir fait successivement des Cantiques sacrés & des Operas, s'est attiré cette plaisanterie :

LE matin Catholique, & le soir idolâtre,
Il dîne de l'Autel, & soupe du Théâtre.

ſir, étoit dans le même tems le Chanſonnier à la mode. Il a fait auſſi beaucoup de Parodies qui ne ſont pas excellentes.

Le Brun a parmi ſes Epigrammes & ſes Madrigaux des Chanſons, dont les meilleures ſont quelques Chanſons Bacchiques, Récits de Baſſe-taille.

L'Abbé *de Grécourt*, compatriote de Rabelais & de Verville, s'étoit rempli dans ſa jeuneſſe de leur eſprit & de leur gaieté. Il imprimoit à tous ſes ouvrages ce caractere de plaiſanterie que reſpiroit ſon entretien ; mais, excepté *Philotanus*, il y a dans tout ce qu'il a fait, dans la plupart de ſes Chanſons mêmes, des libertés qu'on ne paſſeroit pas aujourd'hui.

Gallet & *Vadé*, le premier inſtruit, aſſez lettré même pour un homme de ſa profeſſion & de ſon humeur, l'autre ſans culture, mais tous deux fort gais & bons Coupleteurs, avoient aſſez de génie pour tous les genres de Chanſons. La Guerre terminée en 1748 ayant réveillé le goût des Vaudevilles, les meilleurs qui ayent été faits ſont de ces deux Poëtes.

Le même goût pour les Chanſons ſubſiſte toujours, & preſqu'auſſi vif, parmi nous ; mais il paroît avoir bien changé d'objet. On voit peu de Chanſons ſatyriques, & la derniere Guerre n'a peut-être pas produit en tout trois Vaudevilles. On ne fait preſque plus de

Chanſons à boire; on ne chante que des Ariettes. Or la Muſique de ces Ariettes n'a communément guéres d'expreſſion, parce qu'il n'y-a rien à exprimer dans la plupart des paroles. Nous en exceptons celles de M. *Favart*, de M. *Sedaine* & de quelques-autres: mais nous nous abſtiendrons d'entrer ſur cela dans aucun détail, attendu que nous nous ſommes impoſé la loi de ne point parler ici des Auteurs vivans.

FIN.

INTERPRÉTATION DES VIEUX MOTS.

Accointa, aborda.		*Pag.* 6.
Affolage, folie.		2.
Amer, aimer.		5.
Cy, ici.		19.
D'avant, ci-devant.		6.
Deuil, chagrin.		17.
Guerdonne, fait don.		15.
Heur, bonheur.		29.
L'Archerot, l'Amour.		21.
Ores que, à préſent que.		15.
Oy, oüi, entendu.		5.
Pieça (de), depuis long-tems.		5.
Servage, eſclavage.		2.
Tiegne, s'abſtienne.		5.
Tollir, ravir.		3.
Veſprée, ſoirée.		25.



H. Gravelot inv. N. le Mire Sculp.

Thibaut fut Roi, galant, et valeureux
Ses haut ſaits et ſon Rang n'ont rien fait pour ſa gloire;
Mais il fut Chanſonnier et ſes Couplets heureux
Nous ont conſervé ſa mémoire.



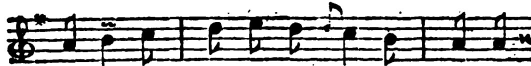
CHANSONS CHOISIES.

I.

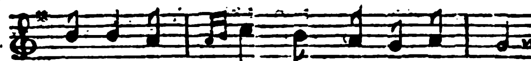
DE THIBAULT, COMTE DE CHAMPAGNE, *Roi de Navarre.* (1)



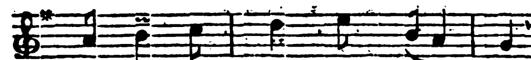
LAS! si j'a - vois pouvoir d'oubli - er



Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
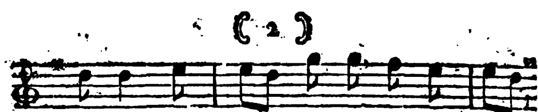


Et son très-doux, très-doux regarder,

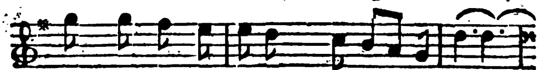


Fi - ni - rois mon mar - ty - re;

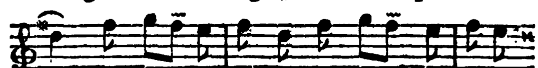
(1) Sur cet illustre Chansonnier, & sur tous ceux dont les Couplets n'ont point de Notes particulieres, il faut consulter la Préface.



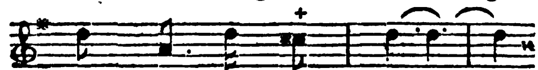
Mais, las! mon cœur je n'en puis ô - ter,



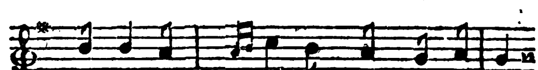
Et grand affo - lage, M'eſt d'eſperer:



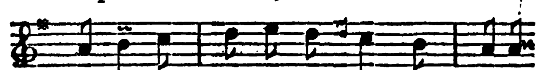
Mais tel ſervage Donne courage



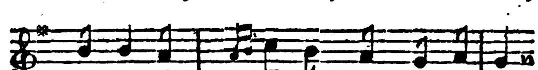
A tout en - du - rer.



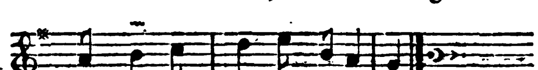
Et puis comment, comment oubli-er



Sa beauté, ſa beauté, ſon bien dire,



Et ſon très doux, très doux regarder?

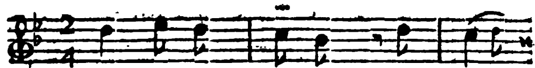


Mieux aime mon marty - re.

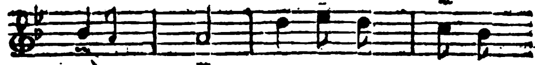


II.

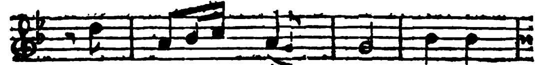
De Raoul, Comte de Soissons.



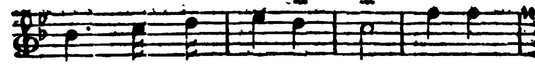
Ha ! belle Blonde, Au corps
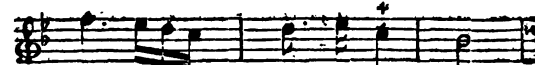


ſi gent, Perle du monde,



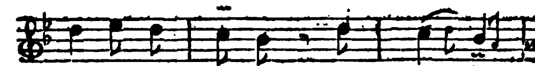
Que j'ai - me tant ! D'une



choſe ai bien grand de - ſir ; C'eſt un



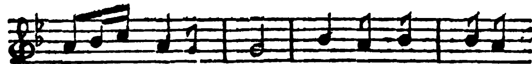
Doux bai - ſer vous tol - lir.



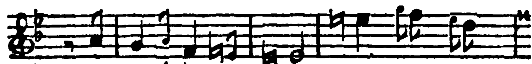
Oui, belle Blonde, Au corps ſi



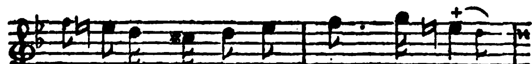
gent, Per-le du monde, Que



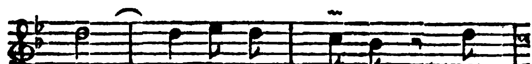
j'ai - me tant, Si par for - tu-ne,



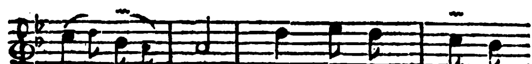
Cou - rou-ce - riez, Cent fois pour



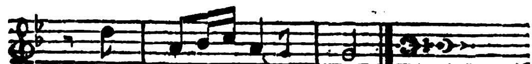
une, Le vous ren-drois vou-lon-



tiers: Bel-le Blonde, Au



corps ſi gent, Per-le du monde,



Que j'ai - me tant.





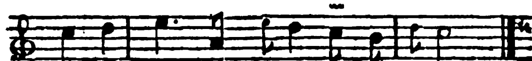
III.

De Charles Duc d'Orleans,

Pere de Louis XII.
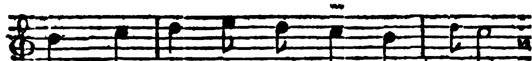


Tiengne ſoi d'a - mer qui pourra,



Plus ne m'en pourroy - e te - nir:



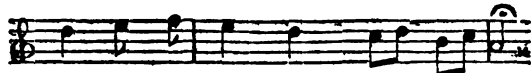
A - moureux me fault de - ve - nir.



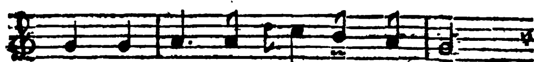
Je ne ſçay qui m'en a - ven - dra,
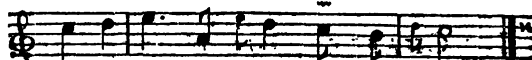


Combien que j'ai oy de pie - ça,



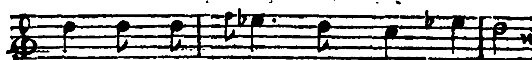
Qu'en amours fault maints maux ſouffrir.



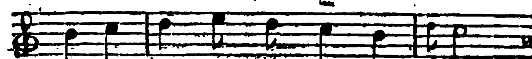
Tien-gne ſoy d'a-mer qui pour-ra,



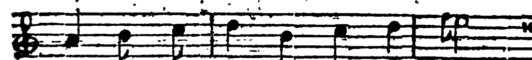
Plus ne m'en pour-roy-e te-nir.



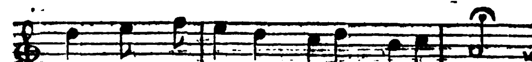
Mon cueur de-vant hier ac-coin-ta



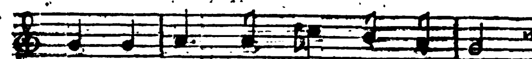
Beauté qui tant la ſcet che-rir,



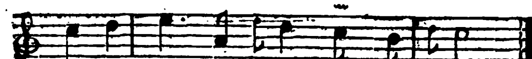
Que d'el-le ne veut de-par-tir:



C'eſt fait, il eſt ſien & ſe-ra.



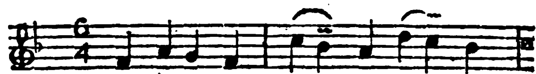
Tien-gne ſoy d'a-mer qui pour-ra,



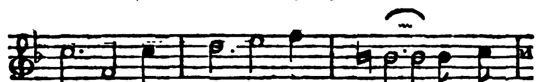
Plus ne m'en pour-roy-e te-nir.

IV.

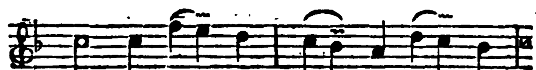
DE FRANÇOIS VILLON.



SUI-VEZ Beau-tez, courez aux



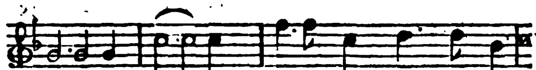
fê-tes, Ai-mez, aimez tant que vou-



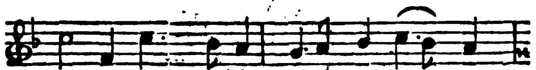
drez; Et si n'y perdrez que vos



tê-tes, En la fin ja mieux n'en vau-



drez. Amours, folles amours font les gens



bêtes; Salmon[1] en i - do - la - tri-

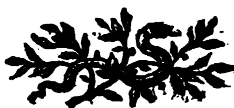
(1) Salomon.

a ; Sam - ſon en per-dit ſes lu-

net-tes : Bienheureux eſt qui

rien n'y a. (2)

(2) *Villon* né à Paris l'an 1431, & mort vers la fin du XVᵉ. ſiécle, ou au commencement du XVIᵉ. C'étoit un homme de génie, qui, *pour la langue*, dit *Patru*, (on peut ajouter pour la verſification & le ſel poétique) *eut le gout auſſi fin qu'on pouvoit l'avoir en ce ſiécle.* La Fontaine avoit bien profité de ce Poëte qu'on lit encore avec plaiſir. La meilleure édition de ſes Œuvres, eſt celle de la Haye 1742, *in*-8°.



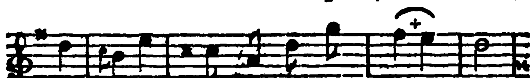


V.

De Clément Marot.



Plus ne ſuis ce que j'ai é - té,



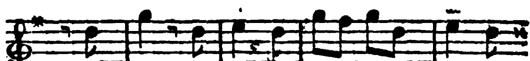
Et plus ne ſçaurois jamais l'ê - tre:
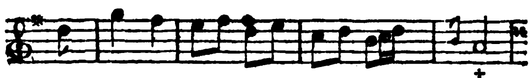


Mon beau printems & mon é - té



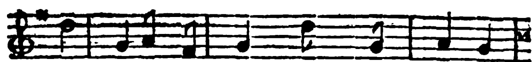
Ont fait le ſaut par la fe - nê - tre.



A-mour, tu as é - té mon maître,



Je t'ai ſer-vi ſur tous les Dieux:



Ah ! si je pouvois deux fois naî-tre,



Combien je te ser - vi - rois mieux !



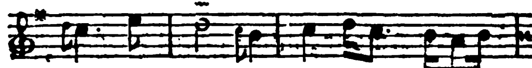


V I.

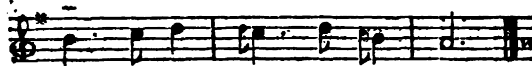
du même.



PUISQUE de vous je n'ai au-



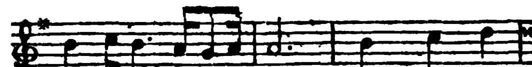
-tre vi - ſa - ge, Je m'en vais



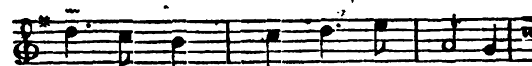
rendre Hermite en un dé - ſert.



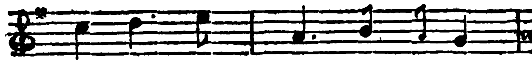
Pour pri - er Dieu, ſi un
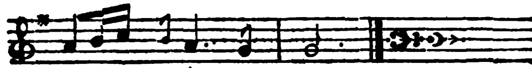


au - tre vous ſert, Qu'au - tant que



moi en votre hon - neur ſoit ſa - ge,







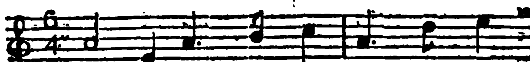
ADIEU Amour, adieu gentil corsage,
Adieu ce rire, adieu ces si beaux yeux,
Dont un regard sembloit m'ouvrir les cieulx :
Je n'ai pas eu de vous grand avantage.
Un moins aimant, aura peut être mieux.
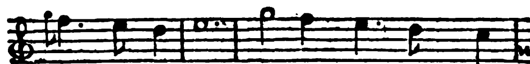




VII.

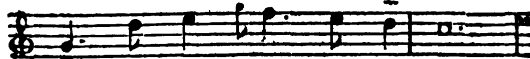
De François Premier, Roi de France.



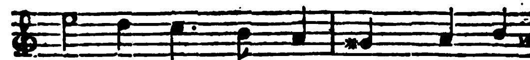
Si ung œu - vre par - fait doit cha-



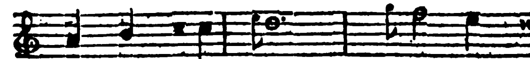
cun contenter, Il ne fault qu'un ſeul



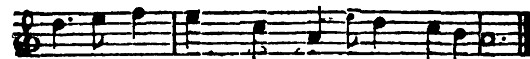
jour voir ma Mi - e, l'hanter.



Car qui la ver-roit moins, perdroit



un trop grand bien; Et qui



la verroit plus, mourroit pour eſtre ſien.

DONC comme vivre puis voulant tous-
jours la veoir,
Mon cueur où gist la vie a tel mal sçust
pourveoir;
Car delaissant mon corps en tel lieu faict
demeure,
Que le gardant pour lui gardera qu'il ne
meurre.



AUSSI mourant a moi & à aultruy vivant
Mon cueur est mieux logé qu'en moi n'es-
toit d'avant;
Car pour vivre en tel lieu plus doulx est
le mourrir,
Que de pouvoir sans elle & vie & soi
nourrir. (1)

(1) Cette Chanson, tirée d'un Manuscrit de la Bibliothéque du Roi, est un peu trop entortillée & tient des *Conceptos* Espagnols. La suivante a plus de naïveté.

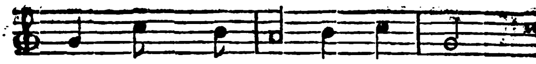


VIII. (1)

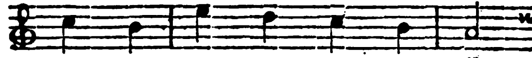
du même Prince.

O-RES que l'ai ſous ma loy,
Plus je regne aymant, que Roy.
C'eſt for - tu - ne qui guerdon - ne
De ſceptre, empire, ou co - ron-ne:
Mais le cueur d'elle eſt le trô - ne,
Où veult s'aſ - ſeoir mon a - mour.

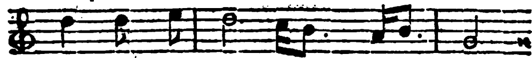
(1) Cette Chanſon eſt tirée d'un Manuſcrit qu'on aſſure avoir appartenu au fameux Duc de *Buckingham*.



A - dieu vi - ſa - ges de cour:



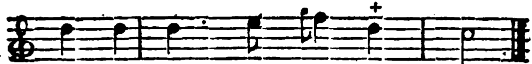
Pour cueurs faux ſont les faux biens,



En el - le ſont tous les miens.



O - res que l'ay ſous ma loy,

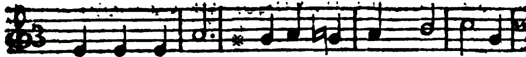


Plus je regne aymant, que Roy.

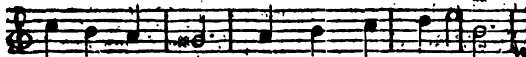


IX.

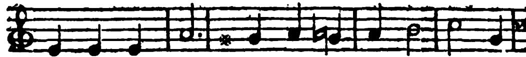
De Mellin de Saint Gelais.



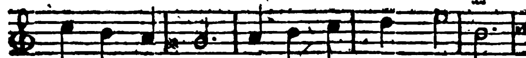
Soupirs ardens, parcelles de mon ame,



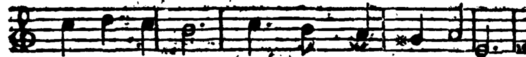
Qui de mon deuil, ſeuls la cauſe entendez;



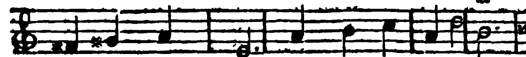
Si vous voyez ma fin plaire à ma Dame,



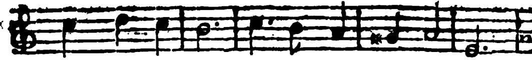
Vo-lez au ciel, & là haut m'attendez:



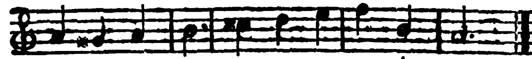
Mais ſi ſon œil, comme vous prétendez,



De quelque eſpoir nous daigne ſecourir,



Tournez à moi, & l'esprit me rendez,



Je n'aurai plus vo-lon-té de mourir. (1)

---

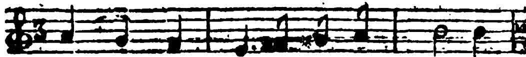
(1) Mellin de Saint Gelais, qui fut Aumonier & Bibliothécaire d'Henri II, mort en 1558. Ce Poëte qu'on lit encore, ainsi que Marot, étoit caustique & railleur. Ronsard craignoit sur-tout la *tenaille* ou la *pince* de Saint Gelais.



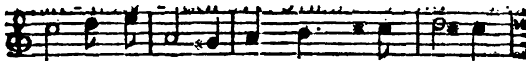


X. (1)

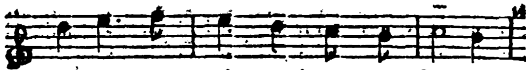
De Marie Stuart, Reine d'Écosse.



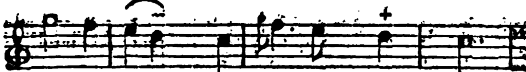
Adieu, plaiſant pa-ys de France,



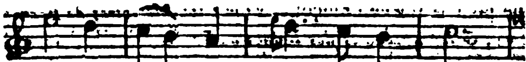
O ma pa-tri-e, La plus ché-ri-e,



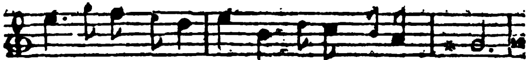
Qui as nour-ri ma jeune en-fan-ce!



Adieu, France, adieu mes beaux jours.



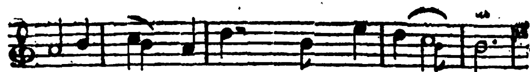
La Nef qui dé-joint nos a-mours,

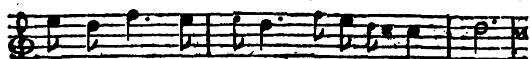


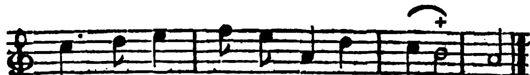
N'a cy de moi que la moi-tié:



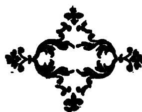
(1) Cette Chanſon, tirée encore du Manuſcrit de







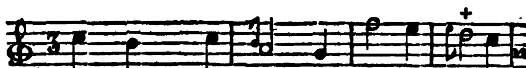
Buckingham, fut faite, ſuivant une Note qui s'y trouve, à la vue des Côtes de France que la Princeſſe abandonnoit avec des regrets infinis. Elle avoit épouſé François II. & fut pendant dix-huit mois Reine de France. Après la mort de ſon Epoux, elle fut renvoyée en Ecoſſe, & l'on ſçait tous les malheurs qui l'y accueillirent. A l'intelligence de pluſieurs langues & à beaucoup d'autres connoiſſances, elle joignoit un goût vif & un talent diſtingué pour la Poëſie Françoiſe. Voyez les *Mémoires de Brantôme, & les Anecdotes des Reines de France.* T. III. Part. 2. pag. 381.





X I. (1)

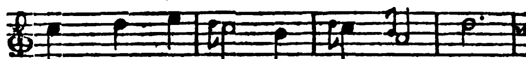
De Charles IX. Roi de France.



Toucher, Ai-mer : c'eſt la De-vi-ſe



De cel-le - là que plus je pri - ſe.



Rien qu'un regard d'elle à mon cœur



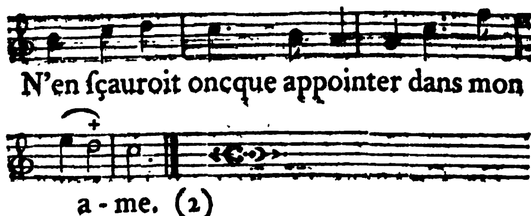
Darde plus de traits & de flam-me,



Que de tous l'Arche - rot vainqueur

---

(1) Tiré du Manuſcrit de Buckingham.



(2) Cette Chanson paroît avoir été faite pour *Marie Touchet*. Les deux premiers mots qui sont l'anagramme de son nom, au second T près, qui est remplacé par un R, font assez sentir l'allusion. » Marie Touchet, suivant son Portrait au crayon fait de son temps & vû par l'Auteur des *Anecdotes des Reines de France*, » avoit le visage » rond, les yeux vifs & bien coupés, le front petit, » le nez bien fait ainsi que la bouche, & le bas du visage » admirable ». Elle étoit fille d'un Apothicaire. La véritable Anagramme de son nom, étoit : *Je charme tout.*





XII.

De Belleau. (1)

A-vril, l'hon - neur & des mois, Et des bois, A - vril, la douce ef-pé-ran - ce, Des fruits qui, fous le co-ton Du bou-ton, Nour - rif - fent leur jeune en-fan - ce.

(1) Remy Belleau, l'un des fept Poëtes de la Pleyade Françoife formée par Ronfard, qui l'appelloit *Le Peintre de la Nature*, mort en 1577.

AVRIL, c'eſt ta douce main,
Qui du ſein
De la Nature deſſerre
Une moiſſon de ſenteurs,
Et de fleurs,
Embaumant l'air & la terre.



C'EST toi courtois & gentil,
Qui d'exil
Retire ces paſſageres,
Ces Arondelles qui vont
Et qui ſont
Du Printems les meſſageres.

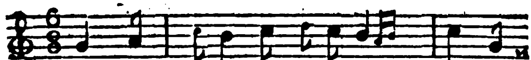


C'EST à ton heureux retour,
Que l'Amour
Souffle, à doucettes haleines,
Un feu diſcret & couvert
Que l'hiver
Receloit dedans nos veines.

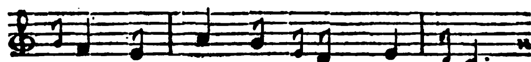


XIII.

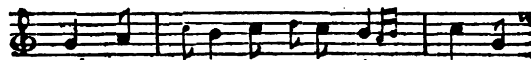
De Bussy d'Amboise. (1)



Oh ! qu'heureuſe eſt ma for - tu - ne !



Oh ! com-bien eſt grand mon heur,

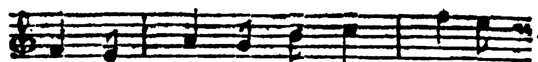


D'ê-tre ſeul re - te - nu d'une,

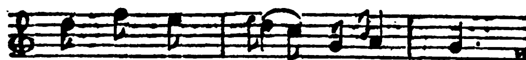


Pour fi - de - le ſer - vi - teur !

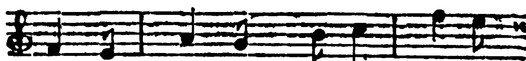
(1) C'eſt le célébre Buſſy d'Amboiſe dont Marguerite de Valois, premiere femme de Henry IV, fait cet éloge dans ſes Mémoires. » Il étoit né, dit-elle, pour » être la terreur de ſes ennemis, la gloire de ſon maître » (le Duc d'Alençon auquel il étoit attaché), & l'eſ- » pérance de ſes amis, ». C'étoit l'homme le plus galant de la Cour ; mais il affectoit de porter des habits fort ſimples qu'il paroît par ſa bonne mine, & il n'étaloit ſa magnificence que ſur les habillemens de ſes domeſtiques. Sa mort eſt marquée en 1579.



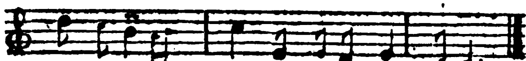
Par ſus tou - tes elle eſt vü-e



Plei - ne de grace & beau - té,



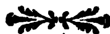
Et ſuis ſûr qu'elle eſt pour - vü e



Beaucoup plus de loy - au - té.



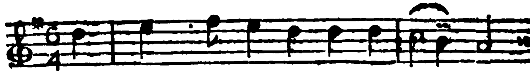
O vous qui ne l'avez vue,
Voyez-là pour votre bien;
Puis jugez, l'ayant connue,
L'heur que ce m'eſt d'être ſien.
Mais la voyant ſi parfaite,
Gardez-vous bien un chacun;
Car pour bleſſer elle eſt faite,
Et de tous n'en guérir qu'un.
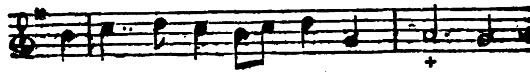




XIV.

De Ronsard.



Mignonne, allons voir si la Ro - se,



Qui ce ma-tin a - voit dé - clo - se



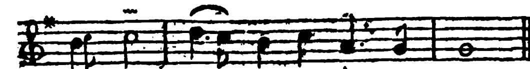
Sa ro-be de pourpre au so - leil,



N'a point per-du cet-te vê - prée,



Les plis de sa ro-be pour - pré-e,



Et son tein au votre pa - reil.

LAS ! voyez comme en peu d'eſpace,
Mignonne, elle a deſſus la place
Ses douces beautés laiſſé choir.
O vraiment marâtre Nature,
Puiſqu'une telle fleur ne dure
Que du matin juſques au ſoir ! (1)



DONC, ſi vous m'en croyez, Mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En ſa plus verte nouveauté,
Ceüillez, ceüillez votre Jeuneſſe:
Comme cette fleur, la Vieilleſſe
Fera ternir votre beauté.

---

(1) Fontenelle fait parler deux Roſes, qui fâchées de vivre ſi peu admirent la durée de la vie humaine : *De mémoire de Roſes*, dit l'une, *on n'a point vu mourir de Jardinier.*



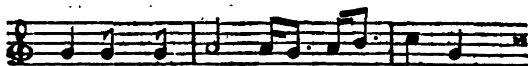


XV.

De Desportes.



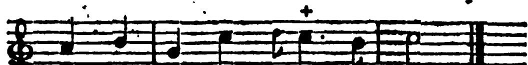
Que vous m'allez tour - men - tant,



De m'eſ-ti - mer in - fi - de - le!



Non, vous n'ê-tes point plus bel - le



Que je ſuis ferme & conſtant.



Pour bien voir quelle eſt ma foi,
Regardez-moi dans votre ame :
C'eſt comme je fais, Madame,
Dans la mienne je vous voi.

Si vous penſez me changer,
Ce miroir me le rapporte ;
Voyez donc de même ſorte
En vous ſi je ſuis leger.



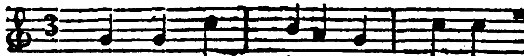
Pour vous ſans plus je fus né,
Mon cœur n'en peut aimer d'autre.
Las ! ſi je ne ſuis plus vôtre,
A qui m'avez-vous donné ?



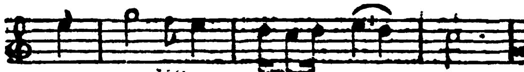
XVI.

Chanſon attribuée

A HENRY IV. ROI DE FRANCE.



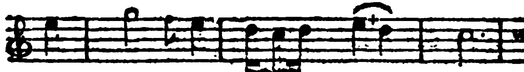
CHARMANTE Ga-bri-el-le!
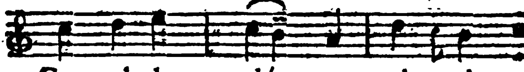


Per-cé de mil-le dards,



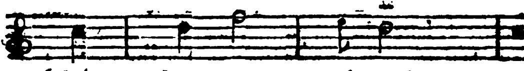
Quand la Gloi-re m'a-pelle



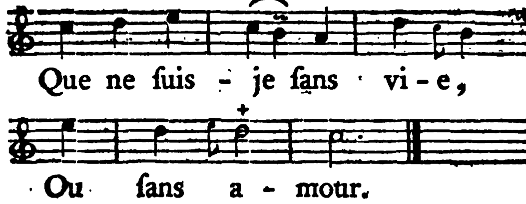
A la ſui-te de Mars:



Cru-el-le dé-par-ti-e!



Mal-heu-reux jour!





PARTAGEZ ma couronne
Le prix de ma valeur.
Je la tiens de Bellone,
Tenez-là de mon cœur.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
C'eſt trop peu d'une vie
Pour tant d'amour. (1)

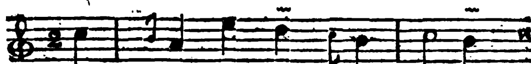
---

(1) *Gabrielle d'Etrées*, telle qu'elle eſt peinte dans la *Proſopographie d'Antoine du Verdier*, qui l'avoit vue, avoit le viſage long & le regard dédaigneux, mais le teint & la peau d'une beauté ſurprenante. Elle étoit d'une blancheur à éblouir, mêlée d'un vermillon naturel. Son viſage étoit liſſe & tranſparent comme une perle; il ſembloit en avoir la fineſſe & l'eau, ou *la fraicheur d'un œuf qui vient d'être pondu*. Les Ambaſſadeurs de Veniſe la prierent de leur permettre de faire faire ſon portrait pour l'emporter avec eux; elle leur répondit avec dédain, qu'il y avoit aſſez de ſes portraits chez les Peintres.

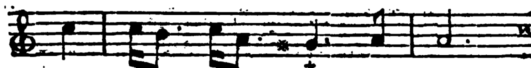


XVII.

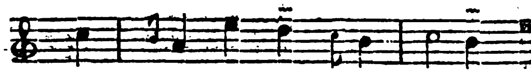
De Jean Bertaut. (1)



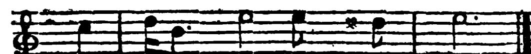
Au bord d'u - ne fon - tai - ne,



Tir - cis brû - lant d'a - mour,



Con - toit ain - ſi ſa pei - ne



Aux é - chos d'a - len - tour:

(1) Jean Bertaut, mort Evêque de Sées en Normandie, en 1611 : Poëte un peu galant pour ſon état, mais plus ſage, comme plus châtié, que la plûpart de ceux de ſon tems.

FÉ - LI - CI - TÉ paſ - ſé - e,

Qui ne peux re - ve - nir,

Tourment de ma pen - ſé - e:

Fé - li - ci - té paſ - ſé - e,

Que n'ai-je, en te per - dant, per-

du le ſou - ve - nir! (2)

---

(2) Les quatre premiers Vers ne ſont point de Bertaut; on les a faits pour amener ceux-ci, faiſant partie des Stances qui commencent:

Les Cieux inexorables
Me ſont ſi rigoureux, &c.

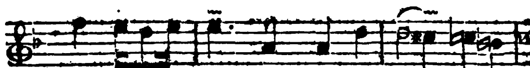


XVIII.

Du même.



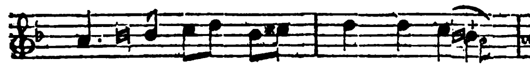
QUAND je re - vis ce que j'ai



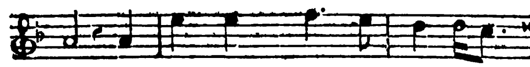
tant ai - mé, Peu s'en fal - lut que



mon feu ral - lu - mé, Ne fît l'A-



mour dans mon a - me re - naî-

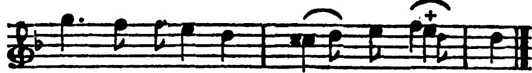


tre, Et que mon cœur, au - tre fois



ſon cap - tif, Ne reſ-ſem - blât l'eſ-







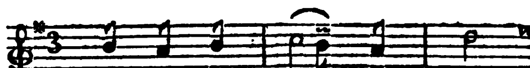
QUE de diſcours mon ame ſéduiſans,
Que de penſers l'un l'autre détruiſans,
Sentis-je alors agiter mon courage!
Que mon eſprit de ſes lacs échappé
Se repentit de s'être détrompé!
Qu'il me déplut d'être devenu ſage!
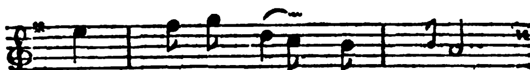




XIX.
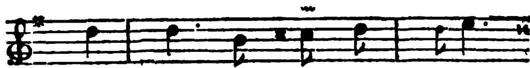
Du même.



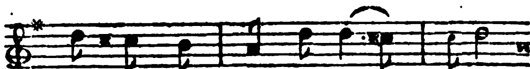
Tous les fou - cis hu - mains



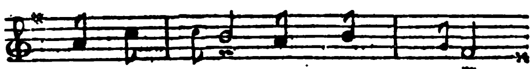
font pu-re va - ni - té;



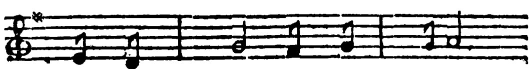
D'er - reurs, de vain fça - voir,



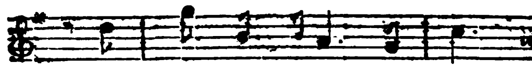
tou - te la terre a - bon - de:



Mais ai - mer conf - tam - ment



u - ne ra - re beau - té,







Non, non, n'écartons point un ſi plaiſant ſouci ;
Rien n'eſt doux, ſans amour, dans cette vie humaine :
Ceux qui ceſſent d'aimer, ceſſent de vivre auſſi,
Ou vivent ſans plaiſir, comme ils vivent ſans peine (1).

---

(1) Cette Chanſon, qui a été long-tems en vogue, a fait naître les quatre Vers ſuivans, attribués à la Comteſſe de Murat.

Pour le Prélat cette Chanſon m'allarme ;
Son art a bien pu le trahir :
De la plus douce erreur il peint ſi bien le charme...
Hélas ! quel moyen de la fuir !



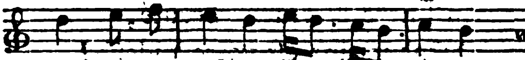
XX.

Du même, en Dialogue.

DAMON.

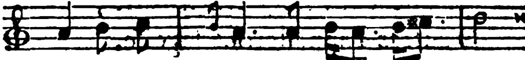


DE quoi vous sert tant de fier - té,

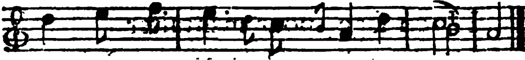


Belle & cru - el - le Pa - no - pé - e ?

PANOPÉE.



De conser - ver ma li - ber - té,



Et m'em-pêcher d'ê - tre trom - pé - e.

DAMON.

IL ne faut point avoir de peur ;
J'aime trop le nœud qui m'engage.

PANOPÉE.

Il ne fut jamais de trompeur
Qui ne tint le même langage.

DAMON.

Votre beauté vous garantit
Du ſort d'Ariane abuſée.

PANOPÉE.

Votre jeuneſſe m'avertit
De l'inconſtance de Théſée.

DAMON.

Ah ! fiere & cruelle beauté,
Qu'inhumaine eſt votre rudeſſe !

PANOPÉE.

Ce que vous nommez cruauté,
D'autres l'appelleront ſageſſe.

DAMON.

Eſt-on ſage, pour maltraiter
L'Amour d'un fidele courage ?

PANOPÉE.

Eſt-on cruel, pour éviter
Le péril de faire naufrage ?

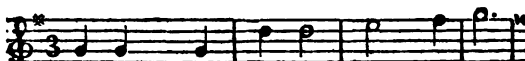




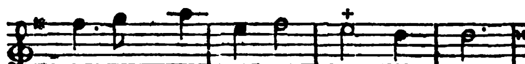
XXI.

De Sarasin. (1)

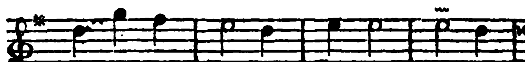
Air : *Du Prevôt des Marchands.*



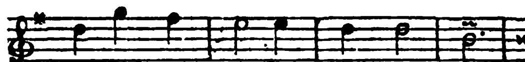
Je vous donne, avec grand plai-sir,



De trois pré-sens un à choi - sir :

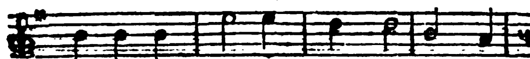


La Bel-le, c'est à vous de prendre

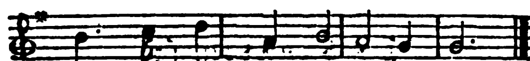


Ce-lui des trois qui plus vous duit.

(1) Jean-François Sarasin, écrivain agréable & poëte ingénieux, mort en 1654. Ses Ouvrages mêlés de prose & de vers sont lus encore avec plaisir.



Les voici, ſans vous faire at-ten-dre :



Bon jour, bon ſoir, & bon-ne nuit.





XXII.

De Blot.

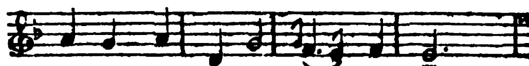
Air : *Petite fronde*, ou *De tous les Capucins du monde.*



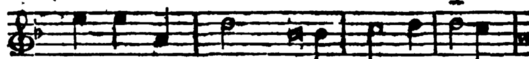
Malgré ma maudi - te Lu - et- te,



Qui rend ma Muſe un peu mu - et-te,



Puiſque l'a - do - ra - ble Ni - non (1)



Trouve bon qu'on chante en Ca-rême,

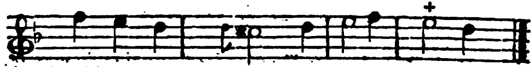
---

(1) Qui ne connoît pas la célébre *Ninon Lenclos*, ſi bien peinte dans ces quatre vers ?

> L'indulgente & ſage Nature
> A formé l'ame de Ninon
> De la volupté d'Epicure,
> Et de la vertu de Caton.



Je ne lui di-rai ja-mais non:



Plût à Dieu qu'elle en fît de même!

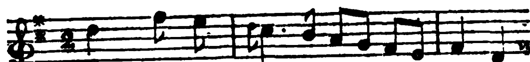




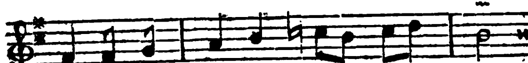
XXIII.

CHANSON A MANGER (1)

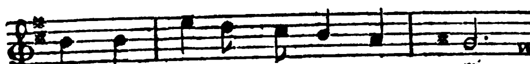
DE SCARRON.



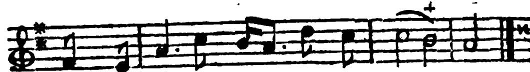
QUAND j'ai bien faim & que je mange,



Et que j'ai bien de quoi choi - ſir,



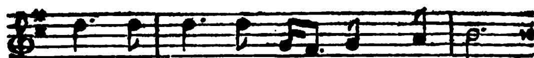
Je reſ-ſens au-tant de plai - ſir,



Qu'à grater ce qui me de - man - ge.

---

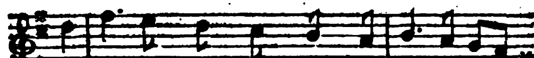
(1) On verra bien que cette Chanſon (unique en ſon genre, ſans être exquiſe) devoit, par ſa ſingularité ſeule, entrer dans une collection où l'on a voulu donner des Chanſons de tous caracteres. Paul Scarron, auteur du *Roman Comique*, & le coryphée du genre burleſque, mort en 1660.



Cher A - mi, tu m'y fais ſon - ger:



Chacun fait des Chanſons à boi-re,



Et moi, qui n'ai plus rien de bon que la



machoire, Je n'en veux faire qu'à manger.



QUAND on ſe gorge d'un Potage
Succulent comme un conſommé,
Si notre corps en eſt charmé,
Notre ame l'eſt bien davantage. (2)
Auſſi Satan, le faux glouton,
Pour tenter la femme premiere,
N'alla pas lui montrer du vin ou de la bierre,
Mais de quoy branler le menton.

---

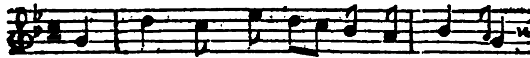
(2) Ici Scarron ſemble materialiſer un peu l'ame ; mais c'eſt une licence poétique qui ne tire point à conſéquence.

QUATRE fois l'homme de courage
En un jour peut manger ſon ſaoul;
Le trop boire peut faire un fou
De la perſonne la plus ſage.
A-t-on vuidé mille tonneaux?
On n'a bû que la même choſe;
Au lieu qu'en un repas on peut doubler la
dose
De mille différens morceaux.

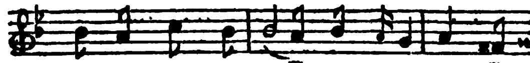


XXIV.

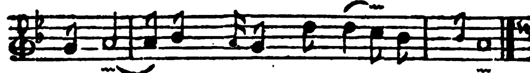
De Bois-robert. (1)
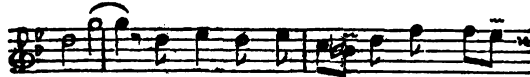


Eh ! quoi, dans un â-ge ſi ten-dre,



On ne peut dé - ja vous en-tendre,



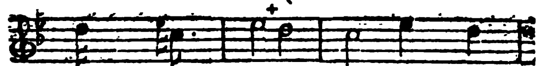
Ni voir vos beaux yeux, ſans mourir?



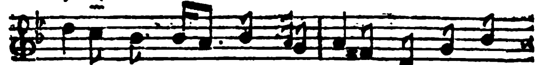
Ah! ah! ſoyez, jeune Iris, ou plus grande

---

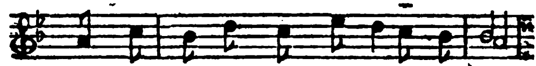
(1) François Metel de Bois-robert, Abbé de Châtillon-ſur-Seine, & de l'Académie Françoiſe. Il étoit fort plaiſant, & perſonne n'amuſoit plus le Card. de Richelieu. Auſſi toutes les fois que ce grand Miniſtre prenoit médecine, ſon Médecin, M. Citois, conſeilloit-il *d'y mêler un peu de Bois-robert.* Mort en 1662.



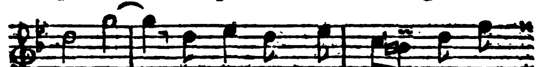
ou moins bel - le : At - ten-



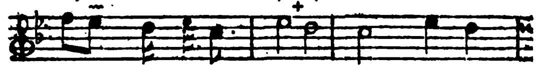
dez, pe - ti - te cru-elle, Attendez,



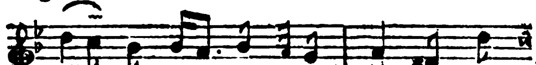
pour bleſſer, que vous ſachiez gué-rir.



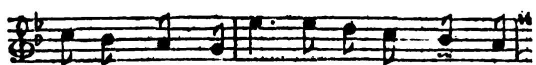
Ah ! ah ſoyez, jeune I - ris, ou plus



grande ou moins bel - le : At-ten-



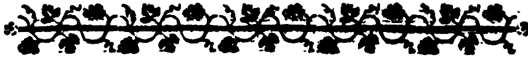
dez, pe - ti - te cru - el - le, At-



ten-dez, pour bleſſer, Attendez, pour bleſ-



ſer, que vous ſa-chiez gué - rir.



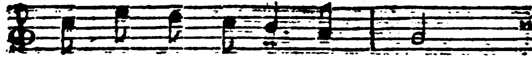
XXV.

De Mtre. Adam.

Air : *Ton himeur est Cathereine.*



Que Phæbus gî-te dans l'Onde,



Ou là haut fas-se son tour,

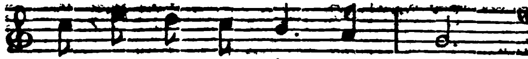


Je bois tou-jours à la ron-de,

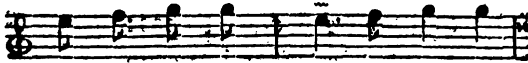
---

(1) Mtre. *Adam* surnommé *Billaut*, de Nevers, Menuisier de profession ; Poëte François sans lettres & sans étude, mort en 1662. On lit à la tête de ses Œuvres, parmi beaucoup d'éloges poetiques où l'on en trouve un du grand Corneille, ce Quatrain de *Saint Amand.*

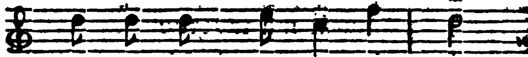
On dira par-tout l'Univers,
Voyant les beaux écrits que Maître Adam nous offre,
Qu'il est propre à faire des Vers,
Comme il est propre à faire un Coffre.



Le vin est tout mon a - mour.



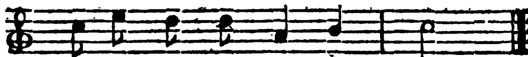
Soldat du fils de Se - me - le,



Tout le tour - ment qui me poinct,



C'est quand mon ventre gromel-le,



Fau-te de ne boi - re point.
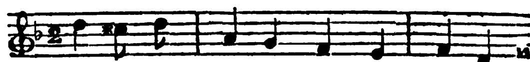


Aussi-tôt que la lumiere
Vient redorer nos coteaux,
Poussé du désir de boire
Je caresse les tonneaux.
Ravy de revoir l'Aurore,
Le verre en main je lui dis:
Voy-tu donc plus, chez le More,
Que sur mon nez, de rubis?

Si quelque jour, étant yvre,
La Parque arrête mes pas,
Je ne veux point, pour revivre,
Quitter un si doux trépas:
Je m'en irai dans l'Averne
Faire ennyvrer Aleƈton,
Et planterai ma taverne
Dans la chambre de Pluton.

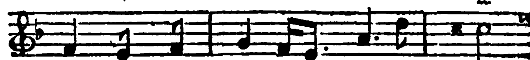


XXVI.

De Marigny.



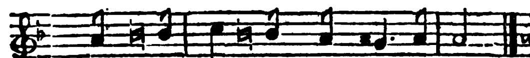
Si l'amour eſt un doux ſer - va - ge,



Si l'on ne peut trop eſ - ti - mer



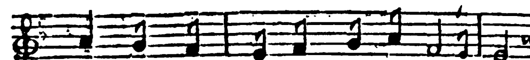
Les plaiſirs où l'a - mour en - ga - ge,



Qu'on eſt ſot de ne pas ai-mer!

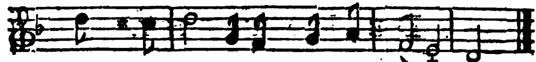


Mais ſi l'on ſe ſent en - flam - mer



D'un feu dont l'ardeur eſt ex - trê - me,







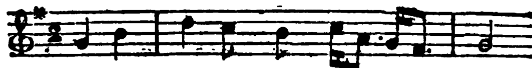
SI, dans la fleur de ſon bel âge,
Femme, bien faite pour charmer,
Vous donne ſon cœur en partage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
Mais s'il faut toujours s'allarmer,
Craindre, rougir, devenir blême,
Auſſi-tôt qu'on s'entend nommer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!



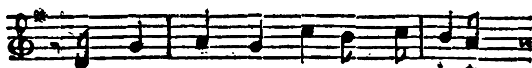
POUR complaire au plus beau viſage
Qu'Amour puiſſe jamais former,
S'il ne faut rien qu'un doux langage,
Qu'on eſt ſot de ne pas aimer!
Mais quand on ſe voit conſumer,
Si la belle eſt toujours de même,
Sans que rien la puiſſe animer,
Qu'on eſt ſot alors que l'on aime!

XXVII.

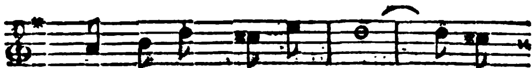
De Saint Pavin. (1)



Iris tremble qu'au premier jour



L'Hymen, plus puiſſant que l'Amour,
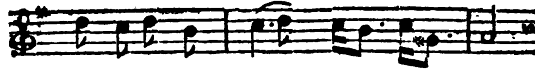


N'en-le-ve ſes tré-ſors, ſans



qu'elle o-ſe s'en plain-dre.

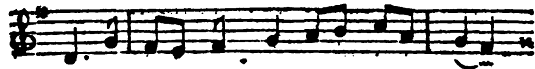
(1) Denis Sanguin de S. Pavin, fils d'un Préſident des Enquêtes, qui fut Prevôt des Marchands. Fait à peu près comme Scarron, il embraſſa l'état Eccléſiaſtique & poſſéda des bénéfices. Il avoit été diſciple du Poëte Théophile. C'étoit ûn homme de beaucoup d'eſprit, dont le grand Condé aimoit l'entretien, & qu'il alloit voir à Livry. Ses Poéſies ont de la naïveté, & ſouvent de la délicateſſe. Mort en 1670.



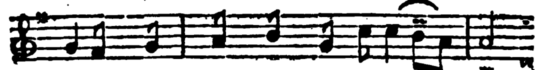
Elle a né-gli-gé mes a-vis,



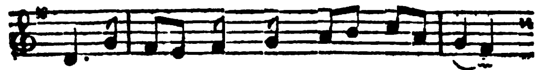
Elle a né-gli-gé mes a-vis:



Si la Bel-le les eut ſui-vis,



El-le n'au-roit plus rien à crain-dre:



Si la Bel-le les eut ſui-vis,

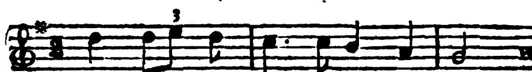


Elle n'auroit plus rien à crain-dre.

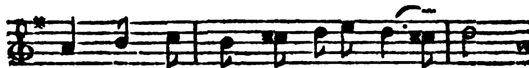


XXVIII.

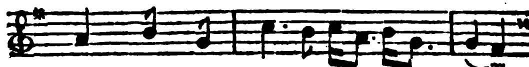
De l'Abbé Cassagne. (1)



Que chantez vous, petits Oiseaux?



Je vous regarde & vous écou - te:



C'eſt Dieu qui vous a fait ſi beaux,



Vous le chan - tés ſans dou - te.

(1) Jacques Caſſagne, de l'Académie Françoiſe, qui prêcha, fit des vers, & fut Garde de la Bibliothéque du Roi. C'eſt le même que Boileau a ſi maltraité, quoiqu'il ne manquât point de talent, comme on le voit par ce Cantique, & par pluſieurs autres Ouvrages en proſe & en vers de cet Ecrivain. Mort en 1679.

SON nom vous anime en ces bois,
Vous n'en célébrés jamais d'autre :
Faut-il que mon ingrate voix
N'imite pas la vôtre !

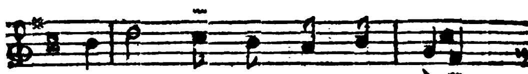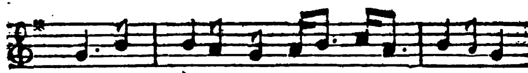


VOS Airs si tendres & si doux
Lui rendent tous les jours hommage :
Je le bénis bien moins que vous,
Et lui dois davantage.

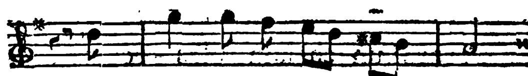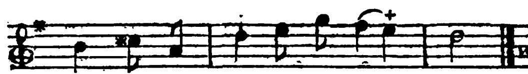


XXIX.

De la Sabliere (1)







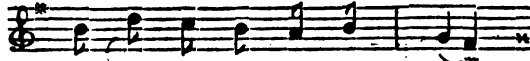


---

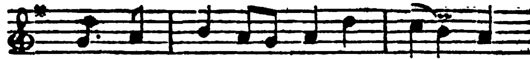
(1) Antoine de Rambouillet de la Sabliere, dont on a un petit volume de Madrigaux remplis de délicateſſe & d'eſprit. Mort en 1680.



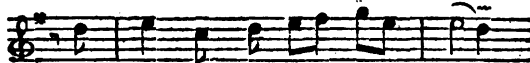
Ah ! pour vous dé - ter - mi - ner,



Faut - il tant e - xa - mi - ner



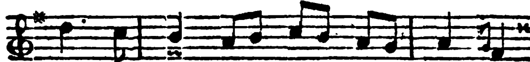
Le mé - rite & le ſer - vi - ce ?



Pre - nez un chemin plus court,



Prenez un chemin plus court,



Et ſa - chez que le ca - pri - ce



Eſt la rai - ſon de l'A - mour,



Eſt la rai - ſon de l'A-mour.
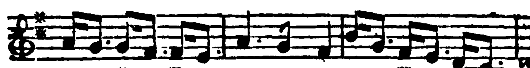


XXX.

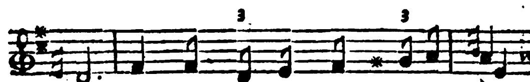
Du même.



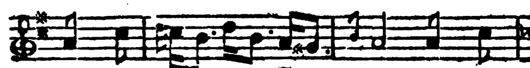
BELI-SE, pour l'a-mour vous ê-



tes ſans pi-tié, vous êtes ſans pi-



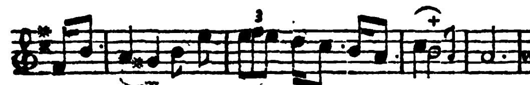
tié: Mais, ſous le beau nom d'ami-tié,



Vous ſouffrez près de vous que cha-



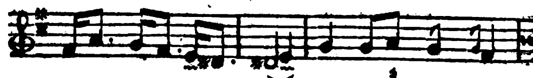
cun s'é - ta - bliſ-ſe, Vous ſouffrez près



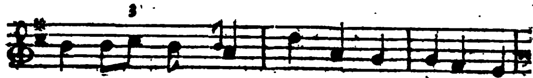
de vous que chacun s'é-ta - bliſ-ſe.



Con-noiſ - ſez mieux l'ef - fet de vos



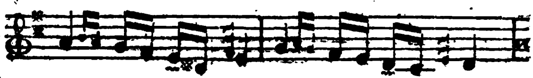
at - traits charmans, Et croyez-moi,



Et croy - ez-moi, je ſuis com-pli - ce,



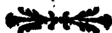
Tous vos A-mis ſont vos A-mans,



Tous vos A-mis ſont vos A - mans,

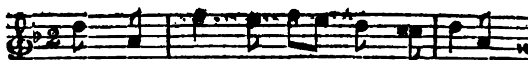


Tous vos Amis ſont vos A - mans.



XXXI.

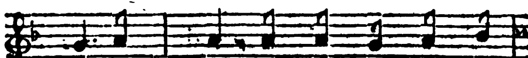
Du même.



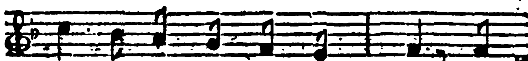
JEUNE I - ris, dans no - tre querelle,



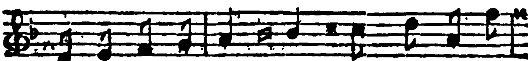
Je n'e-xa-mi-ne point qui de nous



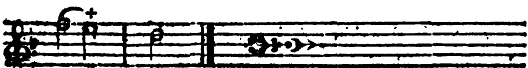
deux à tort : De tout ce qui vous



plaît je de-meu-re d'ac - cord, Et



vous a-vez raiſon, puiſ-que vous êtes

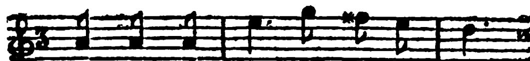


bel - le.

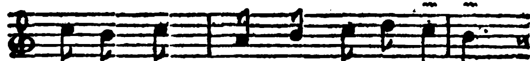
XXXII.

De Ranchin. (1)

Air : *Des Triolets.*



Le premier jour du mois de Mai



Fut le plus heureux de ma vi-e :



Je vous vis & je vous ai-mai ;

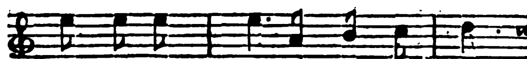


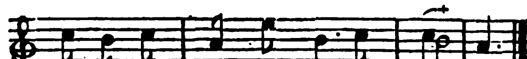
Le premier jour du mois de Mai.

(1) N. Ranchin, étoit un Conſeiller au Parlement, dont la famille deſcendoit d'Etienne Ranchin, habile Profeſſeur de Droit, en l'Univerſité de Montpellier, dans le 16e. ſiécle.


Le beau deſ-ſein que je for-mai !


Si ce deſ-ſein vous plût, Sil-vi - e,


Le premier jour du mois de Mai


Fut le plus heureux de ma vi - e.





XXXIII.

Même Air.

GARDER ſon cœur & ſon troupeau,
Ç'en eſt trop pour une Bergere:
Q'on a de peine, quand il faut
Garder ſon cœur & ſon troupeau!
Quand tous les Bergers du Hameau
Et tous les loups lui font la guerre,
Garder ſon cœur & ſon troupeau,
Ç'en eſt trop pour une Bergere.



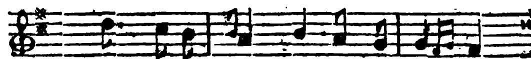


XXXIV.

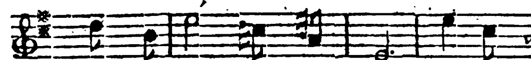
DE L'ABBÉ COTIN. (1)



IRIS s'eſt ren - due à ma foy:



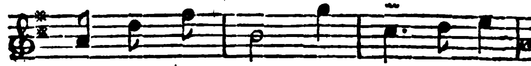
Qu'eut-elle fait pour ſa dé-fen-ſe ?
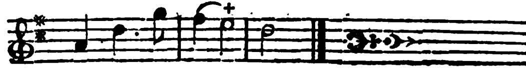


Nous n'étions que nous trois, El-le,

---

(1) Charles Cotin, ſi vilipendé par Boileau, n'étoit pas ſans mérite. Il ſçavoit beaucoup & ne manquoit pas d'eſprit ; mais livré au mauvais goût qui regnoit encore au milieu du 17e. ſiécle, il n'en avoit pas aſſez lui-même pour s'en préſerver. Ce couplet, qu'il ſembleroit avoir fait par hazard, eſt digne de Quinault ou d'Anacréon. Il étoit Aumonier du Roi, & de l'Académie Françoiſe. Mort en 1682.


l'Amour & moi : L'A-mour étoit


d'in-tel-li-gen-ce.



XXXV.

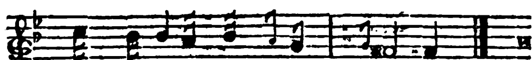
DE Mme. DE VILLEDIEU. (1)



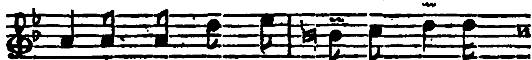
AMOUR, vous n'êtes pas en-co - re



mon vainqueur; Mais hélas! je vous crains,



doux ti-ran de nos a-mes ;

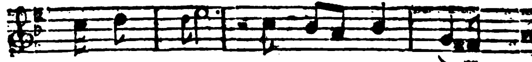


Et lorsque vous met-tez la crainte

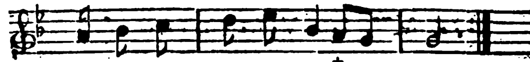
---

(1) Marie-Catherine Desjardins de Villedieu, auteur d'un grand nombre de Romans fort connus, morte en 1683. Sa galanterie n'étoit pas toute en spéculation, & si elle peignoit bien la tendresse, elle sçavoit aussi l'inspirer & la sentir. Ainsi nos goûts ou les objets dont nous occupons notre esprit coulent dans nos mœurs.

Sic abeunt studia in mores. Ovid.



dans un cœur, Il eſt bien près



de reſſen - tir vos flam - mes,



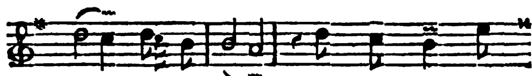


X X X V I.

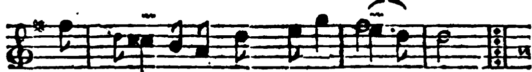
De la même.



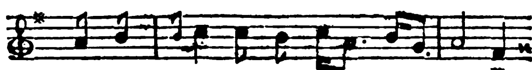
LA nuit fut de tout tems fa - vo-



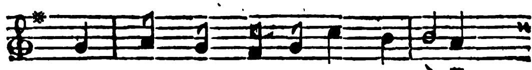
rable à l'amour : Que des jours les
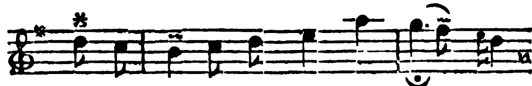


plus beaux elle ſoit triom-phan - te!



.Un mo-ment d'une nuit charmante,

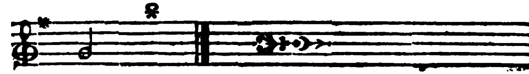


Vaut ſeul tous les plaiſirs du jour:



Un moment d'une nuit char - man - te


Vaut feul tous les plai-firs du
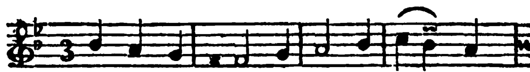

jour,
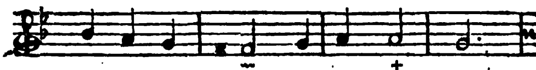


XXXVII.

De Quinault. (1)

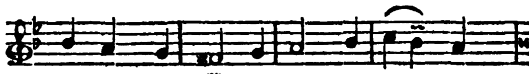
Air : *Le jeune Berger qui m'engage.*



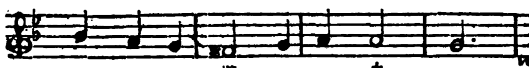
Enfin la charmante Li-set-te,



Sensible à mon cru-el tourment,
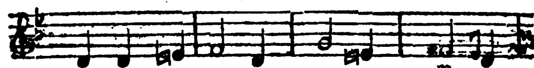


A bien vou-lu dessus l'her-bet-te



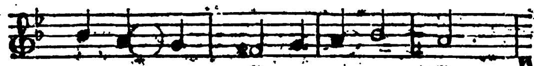
M'accorder un heureux mo-ment.

---

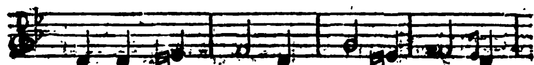
(1) Philippe Quinault, auteur des Operas d'*Armide*, de *Roland*, de *Thésée* d'*Atys*, (c'est en dire assez), mort en 1688.



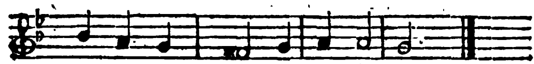
Pressé d'u-ne char-ge si bel-le,



Tendre ga - zon, re-le-vez-vous:



Il ne faut qu'une ba-ga-tel-le,



Pour al-lar - mer mille jaloux. (2)

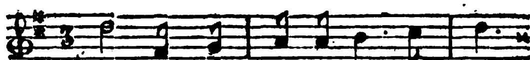
---

(2) Qu'auroit dit de mieux Anacréon ? Mais quel Chansonnier, Grec, Arabe, Italien, François, ancien ou moderne, s'est jamais exprimé plus heureusement, avec plus de grace & de goût, dans les choses de sentiment, que Quinault ? Quelles Chansons proprement dites, valent ses petits morceaux lyriques que tout le monde sçait & que l'on préfère à tout ce qui s'est fait depuis dans ce genre ?



XXXVIII.

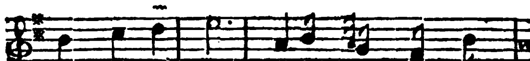
De Montreuil. (1)



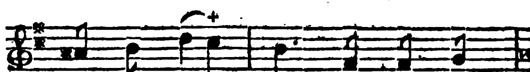
Quoi ! ſans vous ſou-ve-nir de moi



ni de ma pei-ne, Vous pouvez paſ-



ſer tout un jour ! Haïſ - ſez - moi plû-



tôt, Cli - me - ne : L'in-dif - fé-

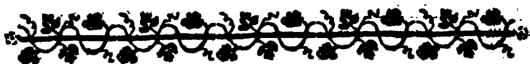
---

(1) Mathieu de Montreuil, homme d'un eſprit amuſant, dont on a une aſſez bonne Lettre, contenant le *Voyage de la Cour de France vers la Frontiere d'Eſpagne*, pour le Mariage de Louis XIV, mort en 1692.


rence eſt, en a - mour, Plus dange-

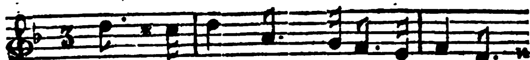

reu-ſe que la hai - ne.



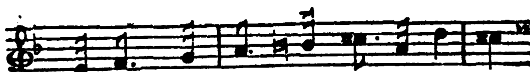


XXXIX.

De la Fond. (1)



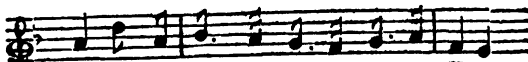
QUAND I-ris prend plaiſir à boire,



Bacchus croit que c'eſt pour ſa gloire;



Mais l'Amour en a tout l'honneur.



Car, en buvant, le vin la rend ſi belle,

(1) N. De la Fond, mort vers l'année 1692, étoit, ſelon M. Titon du Tillet, un agréable débauché qui avoit le talent de parodier les Airs les plus en vogue. Il y a pluſieurs Parodies de ce Chanſonnier dans les Recueils du tems, & ſur-tout dans les *Tendreſſes Bacchiques*, publiées par Ballard le Pere.


Que le plus al - té - ré bu - veur

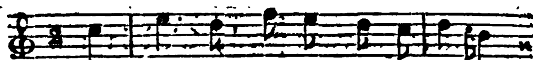

S'en - y - vre moins de ſa li - queur,


Que de l'amour qu'il prend pour el-le.
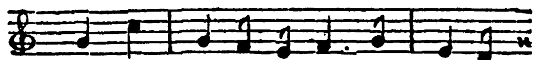


XL.

De Bussi Rabutin. (1)



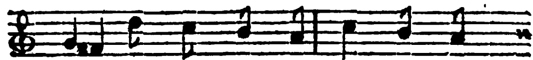
Beau Sexe, où tant de grace abonde,



Vous charmez la moitié du monde:



Aimez, aimez, mais d'un amour cou-



vert, qui ne ſoit jamais ſans miſ-

(1) Roger de Rabutin, Comte de Buſſi, dont on a des Lettres & quelques morceaux d'Hiſtoire bien écrits, faiſoit des vers en grand Seigneur, & a très-peu fait de Chanſons. Celle qui commence par ce Couplet ſi connu,

Que Deodatus eſt heureux
De baiſer ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va! Alleluia.

lui coûta cher, & contribua peut-être autant à ſa diſgrace, que ſon *Hiſtoire amoureuſe des Gaules*. Mort en 1693.

te - re. Ce n'eſt pas l'a-

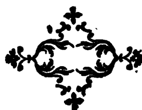
mour qui vous perd, C'eſt la ma-

nie-re de le fai - re:

Ce n'eſt pas l'a - mour qui vous

perd, C'eſt la ma - nie - re de le

fai - re.



XLI.

De Patin. (1)

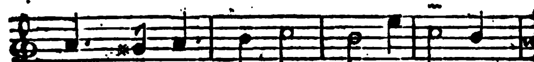
Air : Les Plaisirs de notre Village.



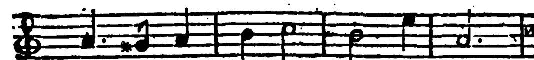
Je ſens pour la jeune Li-ſet-te



Tout ce que jamais dans un cœur,

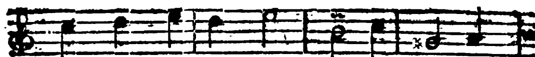


L'Amour & la beau-té par-fai-te

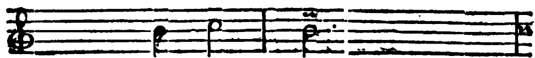


Ont pu fai-re naî-tre d'ardeur:

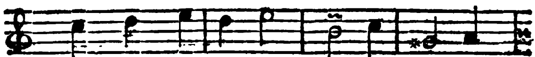
(1) Nous ignorons qui eſt ce Patin. Seroit-ce Charles Patin l'Antiquaire, fils du fameux Guy Patin, & qu'on prétendoit reſſembler à Ciceron ? Son Portrait gravé par Nanteuil a l'air plus antique que galant.



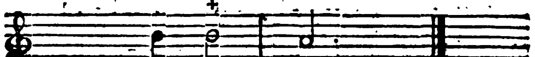
Je n'ai qu'une vaine eſ-pé - ran-ce



D'être heu - reux ;



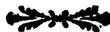
Mais rien n'alte-re la conſtan - ce



De mes feux.



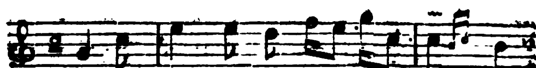
Des charmes qui brillent en elle
La Nature a fait tous les frais :
Peut-être on la peindroit moins belle,
De Vénus lui prêtant les traits.
Mais l'ingrate ternit ſans ceſſe
Tant d'appas,
Par un défaut que la Déeſſe
N'avoit pas.



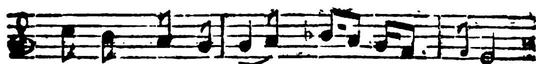


XLII.

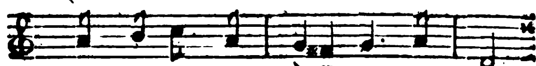
DE Mme. DESHOULIERES. (1)



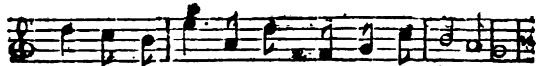
ALCIDON contre sa Ber - ge - re



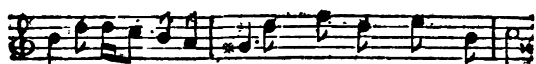
Gagea trois baisers, que son chien



Trouveroit plu - tôt que le sien,



Un flageolet ca-ché sous la fou-ge-re.



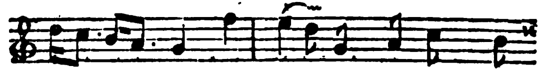
La Bergere perdit; & pour ne point payer,



(1) Antoinette du Ligier de la Garde, Dame Deshoulieres, disciple, pour la Poésie, d'Henaut, auteur du fameux Sonnet de l'*Avorton*, morte en 1694. L'Idille est le genre dans lequel elle a excellé.
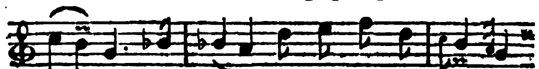


Elle vou - lut tout em - ploy-er ; Mais



contre un tendre amant c'eſt en vain qu'on



s'obſtine. Si des baiſers gagés par Alci-



don, Le pre - mier fut pure ra - pi-ne,



Les deux au - tres fu - rent un don.



Si des baiſers gagés par Al - ci - don,



Le pre-mier fut pu-re ra - pi - ne,



Les deux au - tres fu - rent un don.

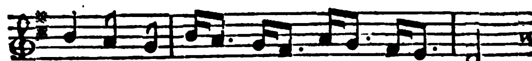
XLIII.

attribuée

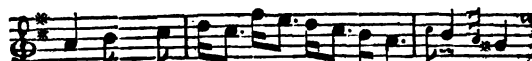
A Mlle. De Scudery. (1)



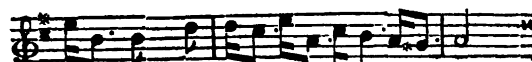
L'Eau qui ca-reſ-ſe ce ri - vage,



La ro-ſe qui s'ouvre au Zé-phir,



Le vent qui rit ſous ce feuil - la - ge,



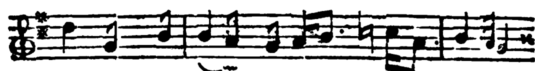
Tout dit, qu'aimer eſt un plai - ſir:

---

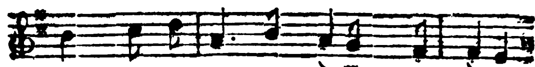
(1) Madelaine de Scudery, de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, ſurnommée la Sapho de ſon ſiécle, auteur des fameux Romans de *Cyrus* & de *Clelie*, où il y a tant de bonnes choſes, mais qu'on ne lit plus, morte en 1701, fort âgée.



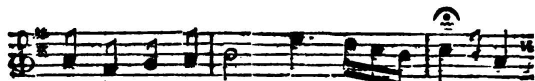
Tout dit qu'aimer eſt un plai - ſir.



De deux A-mans l'é-ga - le flâme



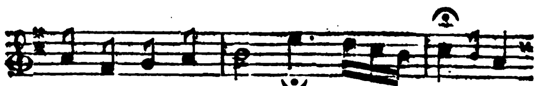
Sçait doublement les rendre heu-reux;



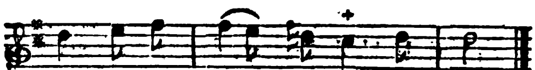
Les in-dif-fé-rens n'ont qu'une a-me;



Lorſque l'on ai-me on en a deux;



Les in-dif-fé-rens n'ont qu'une a-me;



Lorſque l'on aime on en a deux.

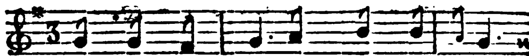




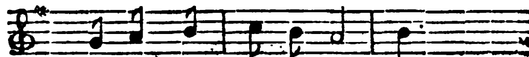
X L I V.

De la même.

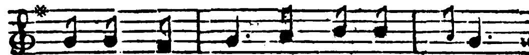
Air : *De Joconde.*



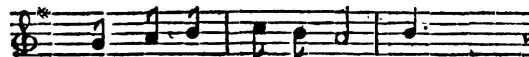
TIRCIS vous apprend des Chanſons,



Ou le cœur s'in-té - reſ - ſe ;



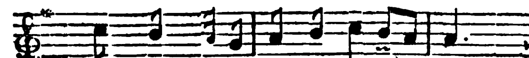
On dit qu'il y joint des le - çons



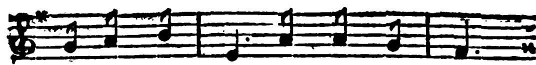
Qui parlent de tendreſ - ſe :

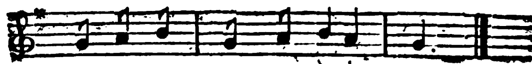


Fuy-ez ce charme ſé - duc - teur ;



C'eſt un plai - ſir fu - neſ - te.


L'oreille eſt le che-min du cœur,

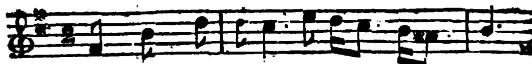

Et le cœur l'eſt du reſ - te.



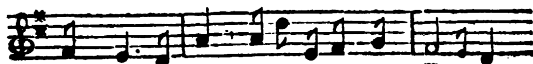


X L V.

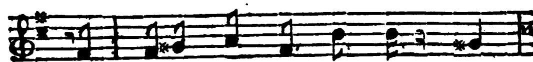
De Saint Evremond. (1)



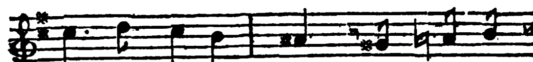
Qu'avez-vous fait de mon a - mour ?



Bonheur fa-tal, funeste jouis - sance !



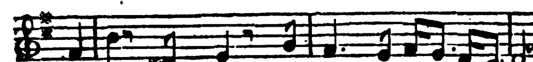
E-toit - ce pour le per-dre, o



trop malheureux jour ! Que je vous

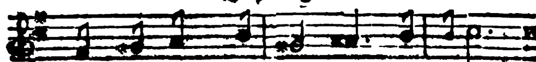


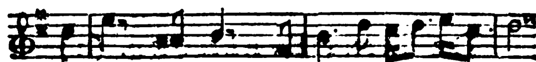
at-tendois a-vec im - pa - ti - en - ce ?



Rendez, trompeur, rendez moi mes desirs,

(1) Mort en 1703.







XLVI.

DE PAVILLON. (1)

Air : *Des Triolets*, noté pag. 64.

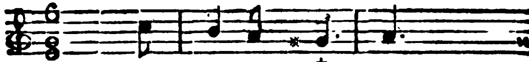
L'HONNEUR de paſſer pour conſtant,
Ne vaut pas la peine de l'être.
Doit-on briguer ſincérement
L'honneur de paſſer pour conſtant?
Près de l'objet le plus charmant,
C'eſt bien aſſez de le paroître.
L'honneur de paſſer pour conſtant,
Ne vaut pas la peine de l'être.

(1) Etienne Pavillon, de l'Académie françoiſe & de celle des Inſcriptions, écrivain délicat & Poëte agréable, mort en 1705.

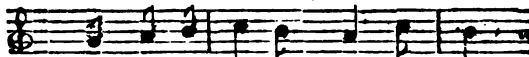
XLVII.

De Regnard. (1)

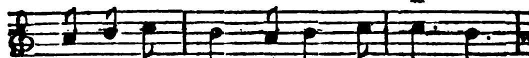
Air : *Je vous le donne.*



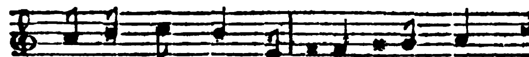
Pour la Do-gui-ne,



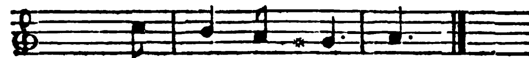
Qu'un autre se laisse en-flam-mer,



Si je n'a-vois pas vu Ton-ti-ne,



Je pourrois me lais-ser char-mer



Par la Do-gui-ne.

---

(1) Jean-François Regnard, Parisien, le meilleur Comique François après Moliere, mort en 1709. Ces cou-

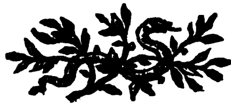
SUR ſon viſage,
Mille petits trous pleins d'appas,
Des Amours ſont le tendre ouvrage;
Sans compter ceux qu'on ne voit pas
Sur ſon viſage.



SA gorge ronde
Eſt de marbre, à ce que je crois:
Car mortel encor dans le monde
N'a vû que des yeux de la foi
Sa gorge ronde.

---

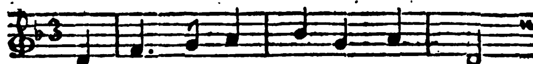
plets furent faits pour une des Demoiſelles Loyſon, qui étoient deux ſœurs, filles d'un Garde du Roi, célebres par leur beauté. On les nommoit dans leur ſociété, l'une *Tontine*, & l'autre *Doguine*. La premiere, dont Renard étoit amoureux, a été Madame de Beaumont, morte très-âgée.





XLVIII.

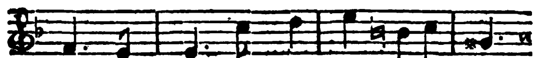
De Lainez (1)



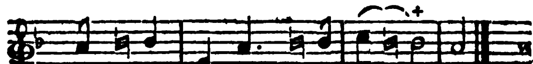
La Fable, entre mil-le plai - sirs,



Et mille flots ba-dins conduits par



des Zé-phirs, Fit naître u-ne Vé-nus



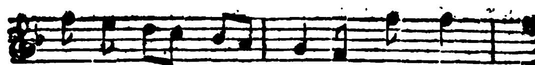
de l'é-cu-me de l'On-de.



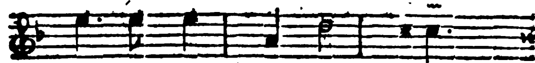
Que la Gre-ce mur - mu-re, ou

---

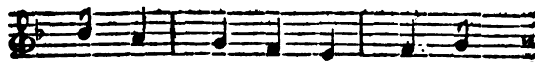
(1) Alexandre Lainez, de Chimay en Hainaut, avoit beaucoup d'érudition & de talent pour la Poësie. C'étoit encore un agréable convive, plein de gayeté, d'esprit, de saillies. Mort en 1710.



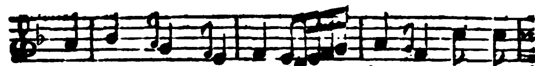
que la Fa - ble gronde, La Cham-



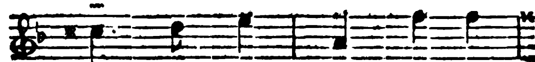
pagne le verre en main,



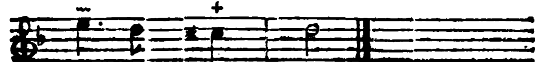
A l'aſ - pect des Preſ - ſoirs que



ſa liqueur i-non - de, L'a fait



naître au - jour - d'hui de la

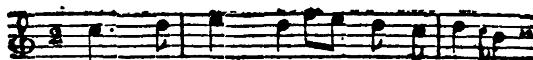


mouſſe du vin.

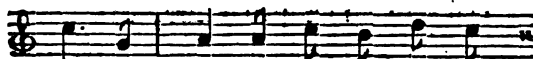


X L I X.

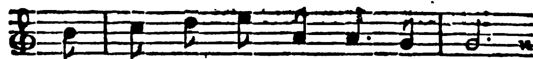
Du même.



QUOI ! toujours, Raiſon trop ſeve-re,



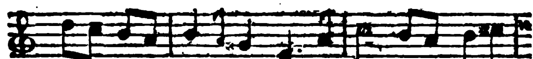
Tu t'op - po-ſes à mes de-ſirs,



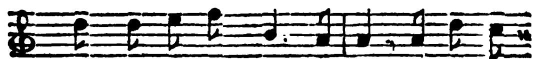
Et viens troubler tous mes plaiſirs !



Voi-tu cet-te Bou - gie ? I - mite

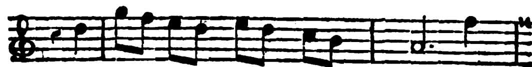


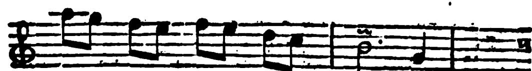
ſa lu - miere : Elle a-ni - me nos

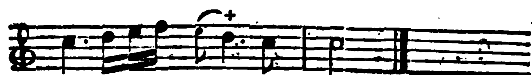


jeux & ce charmant repas. E-clai-re


mes plai - ſirs , & ne les trou-ble pas ;


E - claı - re mes plai - ſirs , E-

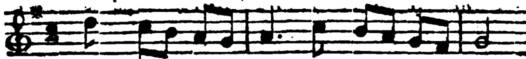

clai - re mes plai - ſirs, &


ne les trou-ble pas.

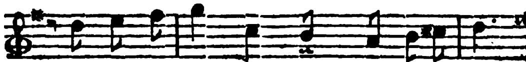


L.

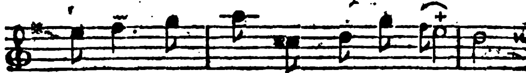
Du même.



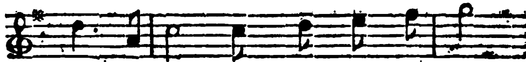
L'AURORE à peine ouvroit les cieux,



Qu'à la faveur d'un ſonge officieux,



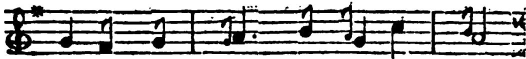
Je vous croyois moins in-hu-mai-ne.



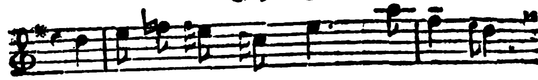
Quels plaiſirs, quels ardens tranſports!



Que je ſerois heureux, Cli - me - ne,



Si je veil - lois comme je dors!



Que je ferois heureux, Clime - ne,



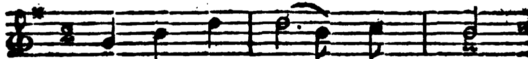
Si je veil - lois comme je dors.



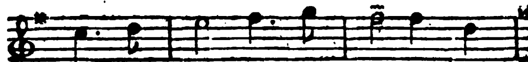


L I.

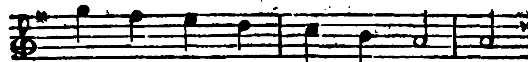
De Boileau Despreaux.



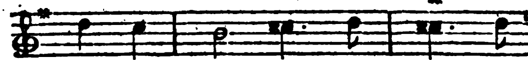
Voici les lieux char - mans
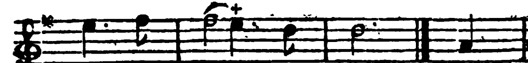


où mon a - me ra - vie Paſ-



ſoit à con-tem-pler Sil - vi - e,



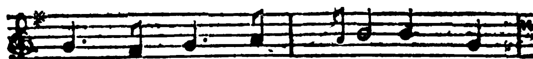
De tran - qui - les mo - mens, ſi
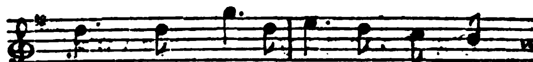


dou - ce - ment per - dus! Que



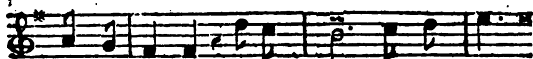
je l'ai - mois a - lors, que



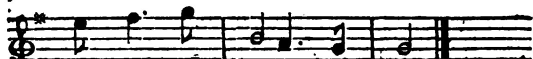
je la trou-vois bel-le ! Mon



cœur, vous ſou-pi-rez au nom de



l'in-fi-del-le ! Avez vous ou-bli-é



que vous ne l'ai-mez plus ?



C'eſt ici que ſouvent, errant dans les Prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faiſoit des preſens ſi tendrement reçus.
Que je l'aimois alors ! &c. (1)

(1) Un cœur qui ſoupire encore au ſeul nom d'une Infidelle, ſans ſonger qu'il ne l'aime plus, eſt un vrai galimathias. Cela rappelle l'idée de ce Paladin qui, tué dans un combat, oublioit qu'il étoit mort & combattoit toujours. Mais c'eſt un ouvrage de la jeuneſſe du Poëte.



LII.

Du Marquis de La Fare. (1)

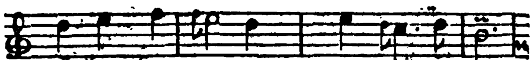
Air : *Un Inconnu pour vos charmes soupire.*



Envain je bois pour calmer mes allarmes,



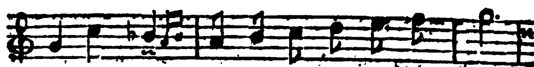
Et pour chasser l'Amour qui m'a surpris :

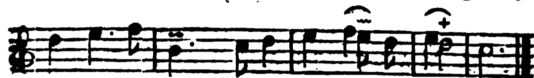


Ce sont des armes Pour mon I-ris.

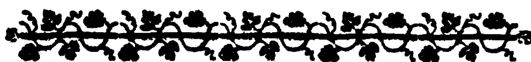
---

(1) Charles-Auguste Marquis de la Fare, Capitaine des Gardes de Monsieur, frere de Louis XIV. & ensuite de M. le Duc d'Orléans Régent du Royaume, homme aimable par son esprit & son enjouement, mort en 1712. On prétend que sa veine poétique ne s'ouvrit qu'à 60 ans : c'est un peu plus tard que celle de M. Francaleu de la Métromanie. Cependant toutes ses Poésies respirent la facilité.


Le vin me fait oubli - er ses mé - pris,

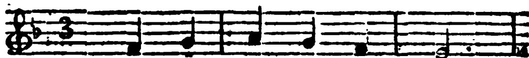

Et m'entretient seulement de ses charmes.





LIII.

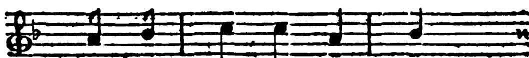
De Mlle. de Louvencourt. (1)



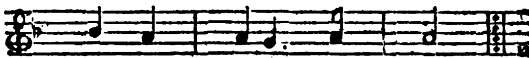
Quand le Dieu des A - mans



Vous promet d'heureux mo - mens,



Im - plo - rez les fa - veurs



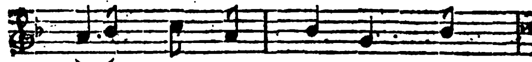
Du Dieu des Bu - veurs.



Dès le ma - tin, Of - frez-

---

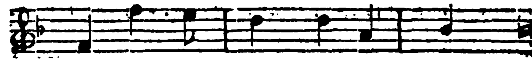
(1) Cette Demoiselle étoit née, dit M. Titon du Tillet dans son Parnasse François, avec les graces du corps & de l'esprit. Elle faisoit très-bien des vers : on trouve de ses Poësies dans les *Entretiens de Morale* de Mlle de Scudery, dont elle étoit amie. Morte en 1712.



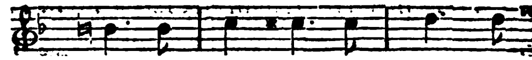
lui votre hom - ma - ge ; Pre-



nez du cou - rage, En pre - nant du



vin ; Et bu - vant tour à tour,



Em-prun - tez à Bac - chus de



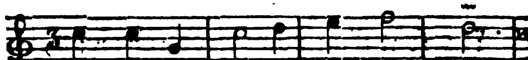
quoi pay - er l'A - mour,



LIV.

De Regnier des Marais. (1)

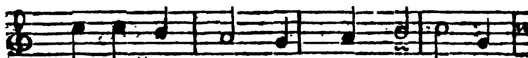
Air : *Laire la, laire lan laire.*
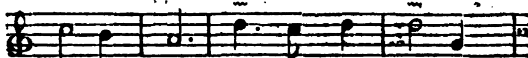


Il faut toujours aux grands Seigneurs



Rendre toute sor - te d'honneurs ;



Les aimer, c'est une autre affai-re.



Laire la, lai - re lan - lai - re



Laire la, laire lan - la.

(1) François-Seraphin Regnier des Marais, Parisien, de l'Académie de la Crusca de Florence & de l'Académie Françoise, dont on a des Poésies Françoises, Latines, Italiennes & Espagnoles, mort en 1713.

QUI ne les connoît qu'à demi,
S'honore d'être leur Ami ;
Qui les connoît bien, ne l'eſt guere.
Laire la, &c.



ILS ſont d'un commerce très-doux,
Tant qu'ils ont affaire de vous ;
Hors de-là, c'eſt tout le contraire.
Laire la, &c.



COMME ſi tout leur étoit dû,
Chez eux, d'un ſervice rendu
L'ingratitude eſt le ſalaire.
Laire la, &c.



APPROCHER d'eux comme du feu,
Les bien connoître & les voir peu,
C'eſt le mieux que vous puiſſiez faire.
Laire la, &c.





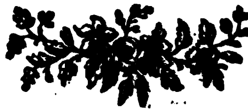
LV.

De M. de Fenelon. (1)

Air : *De Joconde*, noté pag. 87.

Iris, vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites ;
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les Coquettes.
Cherchez à vous faire estimer,
Plus qu'à vous rendre aimable ;
Le faux honneur de tout charmer,
Détruit le véritable.

(1) Cette Chanson morale de l'Auteur du beau Roman de Télémaque, est apparament une de ces fleurs qu'il trouvoit sous ses pas dans sa jeunesse.





LVI.

DE COULANGES. (1)

Même Air.

D'ADAM nous sommes tous enfans,
La preuve en est connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue.
Mais las de cultiver enfin
Sa terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dinée.
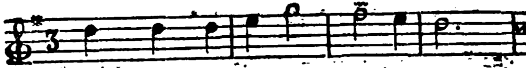
(1) Philippe-Emmanuel de Coulanges, Parisien, Conseiller au Parlement, puis Maître des Requêtes, homme de plaisir qui faisoit très-facilement des Chansons, mort en 1716.
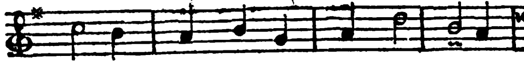


LVII.

Du même.

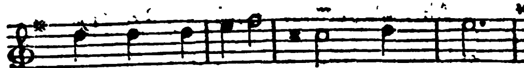
Air : *Que je regrette mon Amant.*
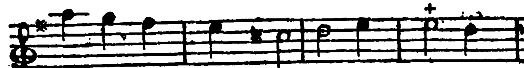


POUR bien é-le-ver vos en-fans,



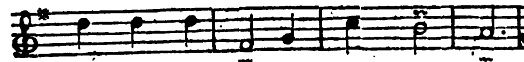
N'épar-gnez Précep-teur ni Mie ;



Mais jusques à ce qu'ils soient grands,



Faites-les taire en compa - gnie :



Car rien ne donne tant d'en-nui,



Que d'écou-ter l'enfant d'au - trui.

PERES, charmés de vos enfans,
Recevez cet avis ſincere :
Etant ſeuls, prenez votre tems,
Pour jouir des plaiſirs de pere ;
Mais en Public, en vérité,
Suſpendez la paternité.

L V I I I.

Du même.

Air : *De Joconde*, noté pag. 87. (1)

SUR votre bouche de travers
Tout le monde raiſonne ;
Tous les ſentimens ſont divers,
Cette aventure étonne.
Pour moi, je ne m'étonne pas
D'aventure pareille :
Votre bouche a voulu tout bas
Vous parler à l'oreille.

---

(1) Ce Couplet eſt adreſſé à un homme, dont une fluxion avoit tourné la bouche.

LIX.

Du même. (1)

JE vou-drois à mon â-ge,

(Il en se-roit temps)

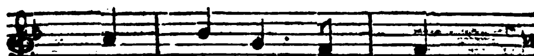
E-tre moins vo-la-ge

Que les jeu-nes gens,

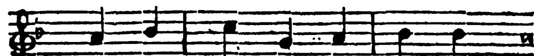
Et mettre en u-sa-ge

D'un vieil-lard bien sa-ge

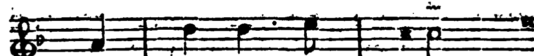
(1) Cette Chanson, faite par Coulanges à plus de 80 ans, s'adressoit à 3 ou 4 fameux Prédicateurs d'alors, qu'il voyoit souvent, & qui vouloient l'engager à mener une vie plus retirée. Elle n'est point imprimée parmi ses Œuvres.



Tous les ſen - ti - mens.



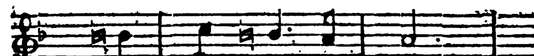
Je vou - drois du vieil homme



E - tre ſé - pa - ré:



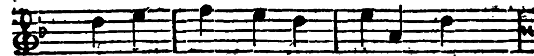
Le morceau de pomme.



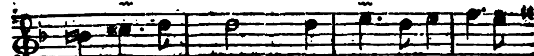
N'eſt pas di - gé - ré.



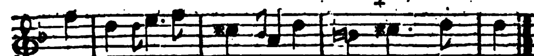
Gens de bien, gens d'honneur,



A vo - tre ſçavoir faire Je



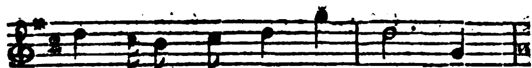
livre mon cœur; Mais laiſſez entiere,



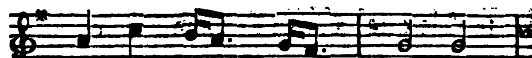
Et libre car-rie-re A ma belle humeur.

L X.

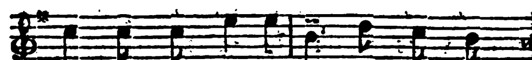
DE Mme. DE SAINTONGE. (1)



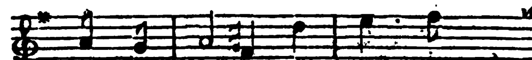
LORSQUE vous me chan-gez pour



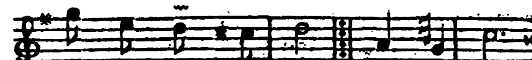
une au - tre Ber - ge - re,



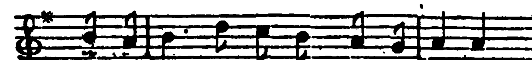
Je voudrois me vanger de votre hu-



meur le - gere, Et sui - vre

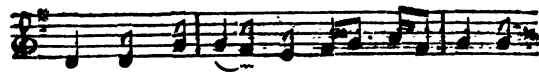


mes transports jà - loux : Mais, helas !

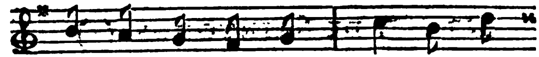


mon amour dé-sar-me ma co-le-re,

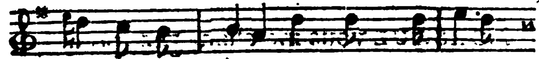
(1) Louise Géneviéve Gillot de Saintonge, de Paris, morte en 1718. Voyez son caractere dans la Préface.



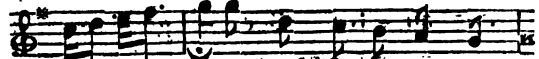
Et quand je ces - se de vous plaire,



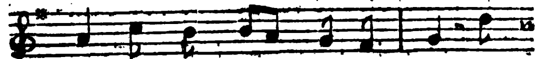
Je me trou - ve cent fois plus cou-



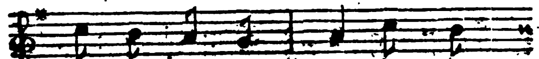
pa-ble que vous: Et quand je cesse



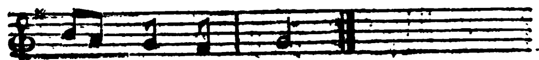
de vous plaire, Je me trouve cent



fois plus cou - pa - ble que vous, Je



me trou - ve cent fois plus cou-



pa - ble que vous.
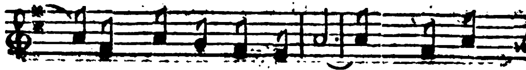


LXI.

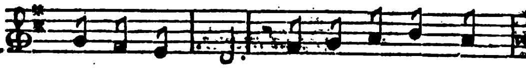
De la même.



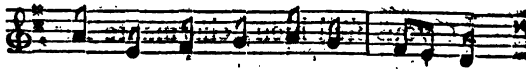
AH ! j'ai bien mé - ri - té



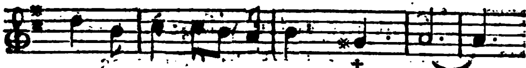
mon fu-nef-te mal-heur, mon fu-



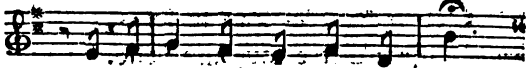
neſte mal-heur ! Falloit - il me flat-



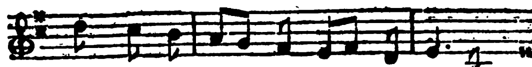
ter de la vaine eſ-pé - ran - ce

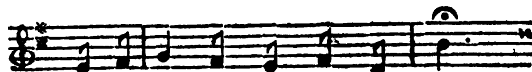


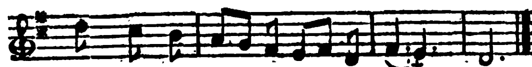
D'arrê-ter un Amant trompeur ?



Fal-loit - il compter ſur un cœur









LXII.

De la même.

Air : *De Joconde*, noté pag. 87.

IL vous ſied bien, charmante Iris,
De calculer votre âge,
Lorſque les Graces & les Ris
Sont ſur votre viſage?
Votre tein vif eſt du Printems
Une image fidelle:
C'eſt ſçavoir arrêter le tems,
Que d'être toujours belle.



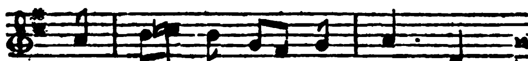


LXIII.

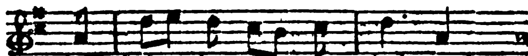
De Ferrand (1)



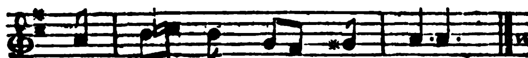
I - ris eſt plus charman - te



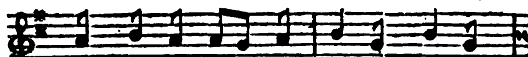
Que l'Au - ro - re naiſ - ſan - te ;



La Jeu - neſ - ſe bril - lan - te

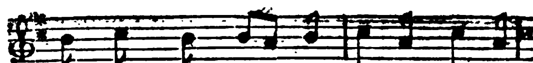


N'eut ja - mais tant d'ap - pas.

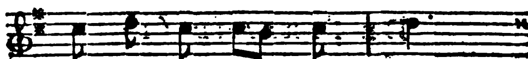


Tout le mon - de l'a - do - re ; Flore

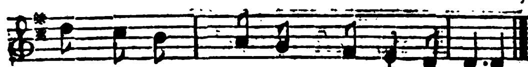
(1) Antoine Ferrand, Pariſien, Conſeiller de la Cour des Aydes, dont on a des Poéſies ingénieuſes & légeres, diſperſées dans différens Recueils, mort en 1719.



Est moins fraîche & moins belle, Qu'elle :



Ve-nus mê-me n'a pas



Tant d'Amours qui marchent sur ses pas.

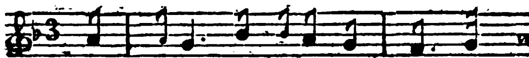


QUE vos yeux sont à craindre !
Iris, j'ai beau m'en plaindre,
Rien ne peut vous contraindre
D'aimer à votre tour.
Si je pouvois vous rendre
Tendre,
Quel plaisir de vous faire
Faire
Ce que, jusqu'à ce jour,
Vainement vous demande l'Amour !

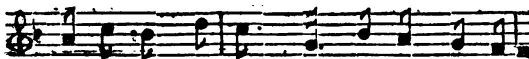


LXIV.

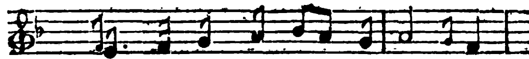
Du même.



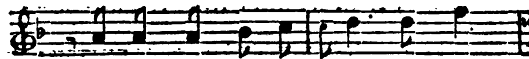
OISEAUX, si tous les ans vous



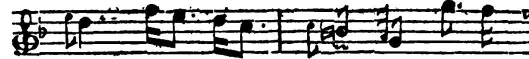
quittez nos climats, Dès que le triste hy-



ver dépouille nos bo-ca-ges,



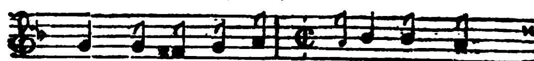
Ce n'est pas seu-le-ment pour chan-



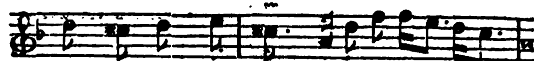
ger de feuil - la-ges, Et pour
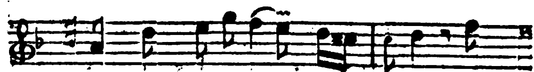


é - vi - ter nos fri - mats.



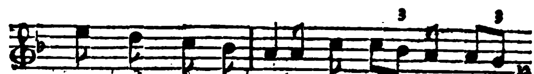
Mais votre deſ-ti - né-e Ne
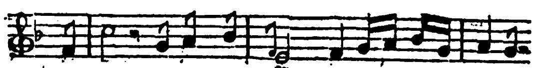


vous permet d'aimer qu'à la ſaiſon des



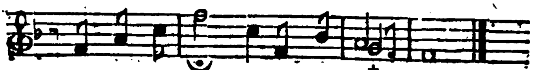
fleurs, qu'à la ſaiſon des fleurs; Et



quand elle eſt paſſée, Vous la cherchez



ailleurs, Afin d'aimer tou-te l'an-né-e,



A-fin d'aimer toute l'an-né-e.



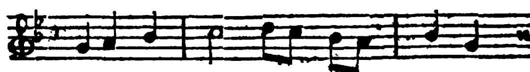


L X V.

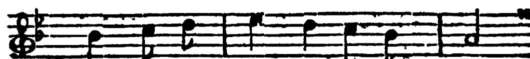
Du même.
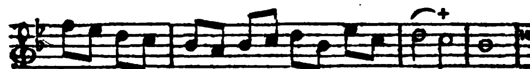


LE jeune Co - lin l'autre jour
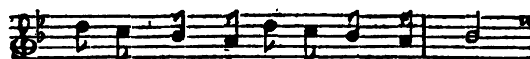


Aſſis au - près de Li - ſet-te,
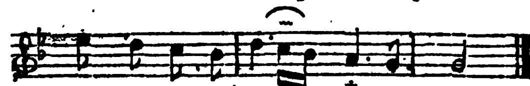


L'en-tre-te - noit de ſon a - mour,



Au doux ſon de ſa Mu - ſet - te:



Et l'Amour malin qui les voy - oit



De leur inno - cen - ce ri - oit.

LE Berger ſentoit des plaiſirs
Dont il ignoroit l'uſage ;
Liſette formoit des deſirs,
N'en ſachant pas davantage :
Et l'Amour malin qui les voyoit
De leur innocence rioit.



QUELQUEFOIS un rouge ingénu
Couvroit le tein de la Belle ;
Saiſi d'un tranſport inconnu,
Colin rougiſſoit comme elle :
Et l'Amour malin qui les voyoit
De ce trouble innocent rioit.



L'AMANT, plus hardi, ſur ſon ſein,
Porta ſa main téméraire ;
Liſette prévit ſon deſſein,
Sourit, & le laiſſa faire :
Et l'Amour malin qui les voyoit
De ce badinage rioit.



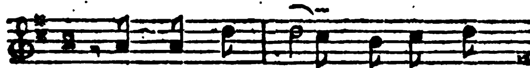
Bientôt de ses transports secrets
Colin connut le mystère,
Et déja ses yeux indiscrets
En parloient à sa bergere:
Et l'Amour malin qui les voyoit
De leurs prochains plaisirs rioit.



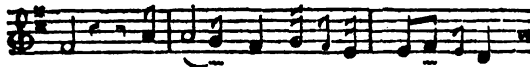


LXVI.

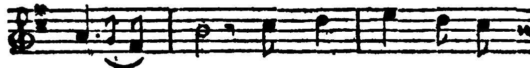
De l'Abbé de Chaulieu. (1)
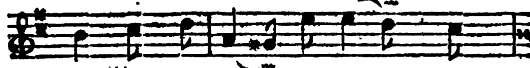


Vous ê-tes fil- - le de l'A- -



mour, Cru-el-le Ja-lou-fie-e:



Mais, hé - las! vos foupçons font lan-



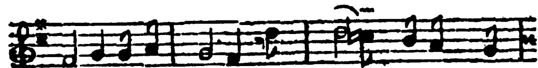
guir nuit & jour, Si - tôt que

---

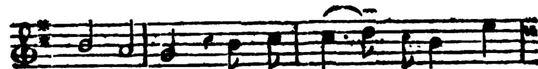
(1) Guillaume Amfrye de Chaulieu, Abbé d'Aumale, Poëte agréable, ingénieux & facile, qui fut difciple de Chapelle, & l'ami du Marquis de la Fare, mort en 1720.



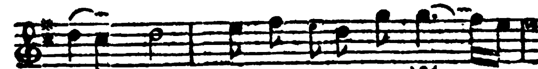
l'ame en eſt ſai - ſi - e. Sans vos



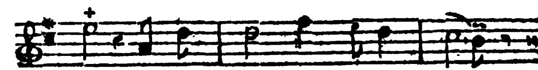
ſoins ennuyeux, L'a - mour ſeroit tran-



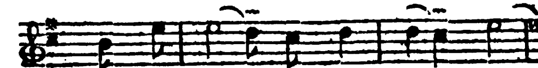
quil - le: Vo-tre pere eſt ſans



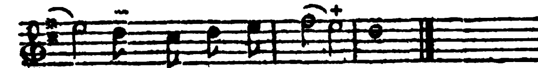
yeux, Et vous en a-vez mil -



le; Vo-tre pere eſt ſans yeux,



vo - tre pere eſt ſans yeux, Et



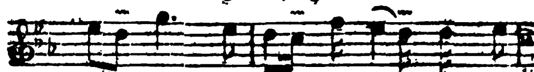
vous en a - vez mil-le. (2)

---

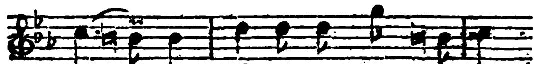
(2) Paſſerat diſoit *que la Jalouſie venoit de l'Amour, comme le Vinaigre provient du Vin.*

LXVII.

Du même.



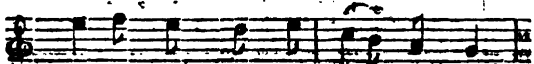
yeux ; Mais, hé-las ! je sens que l'ab-



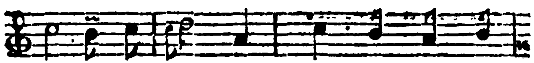
sen - ce Me gué-rit trop du mal



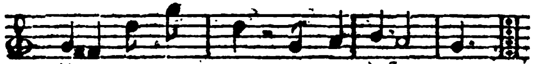
que m'avoient fait vos yeux.



Je ne puis plus souf-frir ce tran -
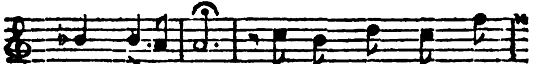


quile sé-jour : Mon cœur n'y connoît



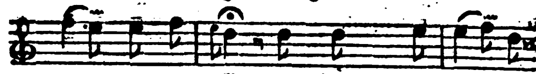
plus ni de - sirs, ni ten-dres - se.



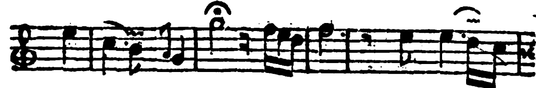
J'y trouve une au-tre Maî-tres-se ;



Mais, hé-las ! je n'y puis re-trou-



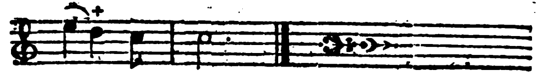
ver mon amour : J'y trouve une autre



Maî-treſſe, Mais, hé-las, mais, hé-



las! je n'y puis retrou-ver



mon a-mour.



LXVIII.

Du même.

J'ATTENDS a-vec tranſport cet

objet gra - ci - eux, A qui mon

ame eſt aſ - ſer - vi - e : Sa beau-

té fit tou-jours le plai-ſir de mes

yeux, Son amour fit tou - jours

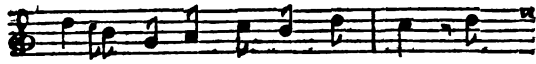
le bonheur de ma vi - e, Son a -
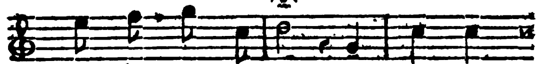


mour fit tou-jours le bonheur de ma



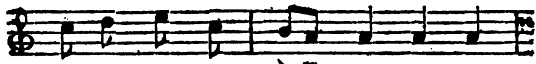
vi - e. Que mon ſort eſt digne d'en -



vi-e ! Il doit rendre ja - loux les



plus heureux amans : Le char-me



de la jou - iſ - ſan - ce, Dans ſes



plus fortu - nés mo - mens, Ne vaut



pas mon im-pa - ti-en - ce, Ne vaut
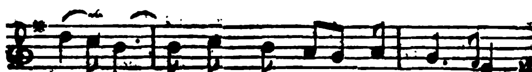


pas mon im-pa - ti - en - ce.

L X I X.

Du même.



MON I-ris m'eſt tou-jours fi-



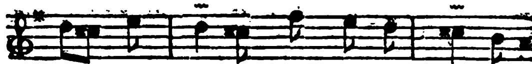
del-le, m'eſt toujours fi-del-le,



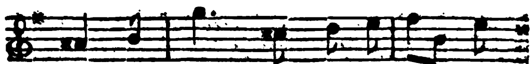
Nous ſommes l'un de l'autre é-ga-



lement con-tens; Je n'ai lieu de me



plaindre d'elle, Que de l'ai-mer de-



puis ſix ans, Que de l'ai-mer de-

puis ſix ans : Ce - pen - dant,

ce - la ſeul fait tou-tes nos que -

rel - les. Hé - las ! hé - las, hélas, hé -

las ! faut - il donc voir ainſi S'échap -

per, malgré nous, nos ardeurs mu - tu -
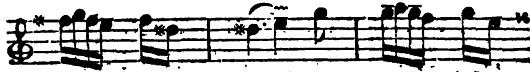
el - les, S'échapper, mal - gré nous,

nos ardeurs mu-tu - el - les !
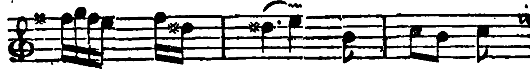
N'é-toit - ce point aſ - ſez que le



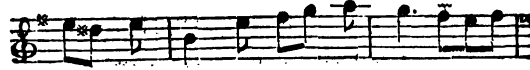
Temps eût des aî - les ? Pourquoi, vo-



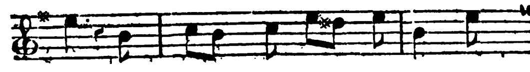
lage A - mour, én a - vez



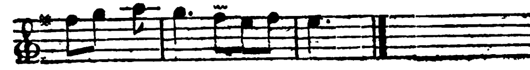
vous auſ - ſi ? Pour-quoi, vo -



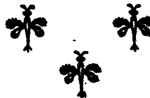
lage Amour, en a - vez vous auſ -



ſi ? Pour-quoi, vo-lage Amour, en



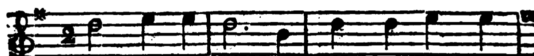
a-vez-vous auſ - ſi ?



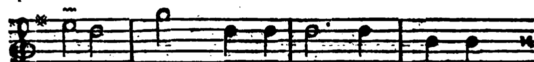
L X X.

DU COMTE HAMILTON. (1)

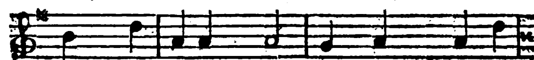
Air : *Mais, ou Quand il est dans la riviere.*



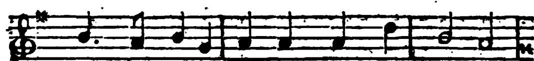
C'EST cet Objet, pour qui Phébus m'inſ-



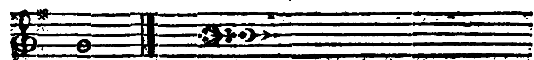
pire ; C'eſt elle enfin, pour qui mon



cœur ſou-pire : Mais, Amour, c'eſt à



vous à dire Le reſ-te de mes ſe-



crets,

(1) Antoine Hamilton, auteur des Mémoires du fameux Comte de Grammont, ſon beau-frere, & de pluſieurs Contes en proſe très-agréables, mort en 1720.

CHANTEZ, Oiſeaux, dès la naiſſante Aurore,
Chantez ſon nom toute la nuit encore:
Mais
Dites lui que je l'adore,
Ou bien ne chantez jamais.



DOUX Roſſignols, hôtes de ce bocage,
Dans vos concerts rendez-lui votre hommage
Mais
Mêlez, à votre ramage,
Mêlez, ces nouveaux couplets.



LXXI.

Du même. (1)

Air : *De Joconde*, noté pag. 87.

POURQUOI vous offrir à nos yeux
Si brillante & si belle ?
L'éclat qui vous suit en tous lieux
N'est pas d'une mortelle :
L'Amour emprunte vos attraits,
Pour faire des conquêtes,
Et laisse reposer ses traits
Dans les lieux où vous êtes.

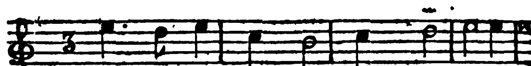
(1) Couplet adressé à *Mademoiselle de Melfort.*



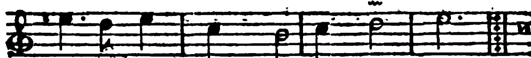


LXXII.
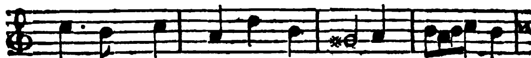
DE VERGIER. (1)



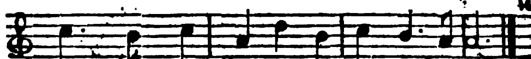
J'AIME à voir une eau claire & pure,



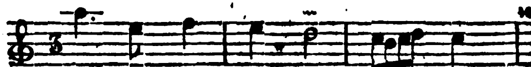
Entre de verds gazons cou-rir:



Je ſuis charmé de ſon doux murmu-re,
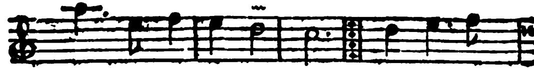


Mais dans mon vin je ne puis la ſouffrir.

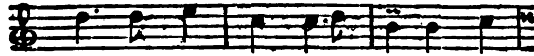


Voi ce vin qui pé - til - le,

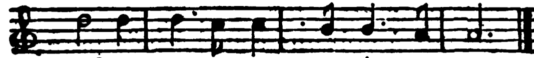
(1) Jacques Vergier, natif de Lyon, Commiſſaire Ordonnateur de la Marine, Chanſonnier correct, élégant, & ſur-tout très-bon Parodiſte, mort en 1720.



Que ſon é-clat eſt beau ! C'eſt à ce

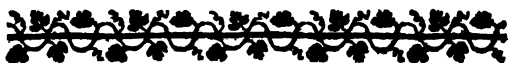


feu, qui dans mon verre brille, Que



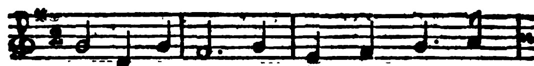
mon amour al-lu - me ſon flambeau.
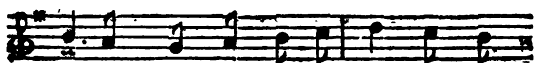




LXXIII.

Du même.



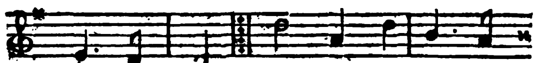
Si le Destin Te condamne à l'ab -



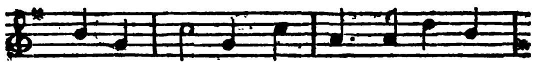
sence, Prend de ce bon vin, Il a



la puis - san-ce De dis-si-per le plus



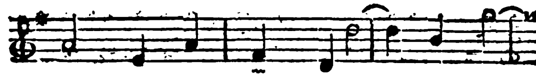
noir cha - grin. Quel prix dois-tu pré -



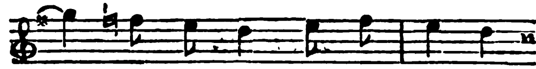
tendre ? Et que te sert d'être si



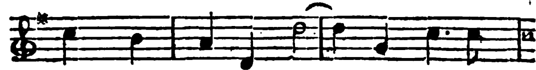
tendre, Loin de la beauté que tu ché-



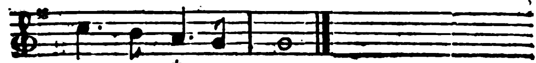
ris ? Malheu - reux , tes cris , tes cris



Ne ſauroient de ſi loin ſe



faire en - tendre : Bois , ta Bel - le



fait peut ê-tre pis.



LXXIV.

De Palaprat. (1)

Air : *noté pag.* 111.

Climat doux & fertile,
Prés verds & fleuris,
Campagne où Virgile
Chantoit Alexis,
Que n'est-tu tranquille,
Que n'est-tu l'asyle
Des Jeux & des Ris !
Je voudrois dans ces plaines,
Par quelque Chanson,
Célébrer de Gênes
Le bel Agathon.

(1) Jean Palaprat, Toulousain, dont on a plusieurs Pieces de Théâtre faites en société avec l'Abbé de Brueys, mort en 1721. Il fit cette Chanson à l'armée du Duc de Vendôme, dans le Mantouan, pour le jeune Prince Doria, de Gênes.

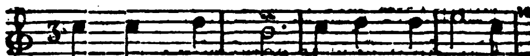
Le divin Echanſon,
Que tout l'Olympe admire,
Fut moins beau Garçon.
Mais trop haut j'aſpire :
Il faudroit la Lyre
Du grand Campiſtron.



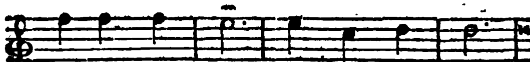
LXXV.

De Du Fresny. (1)

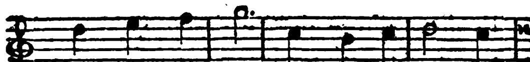
Air : *Reveillez-vous belle endormie.*
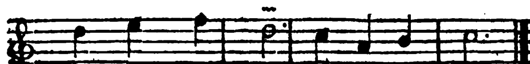


Reveillez-vous, Belle Dormeuse,



Si ce bai - ser vous fait plai - sir ;



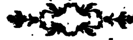
Mais si vous ê - tes scrupu-leu-se,



Dormez, ou feignez de dor-mir.

(1) Charles Riviere Dufresny, ancien Valet-de-Chambre du Roi & Contrôleur de ses Jardins, bon Poëte Comique, mort en 1724. On a de lui beaucoup de Chansons d'un goût singulier, dont il faisoit l'air & les paroles.

Craignez que je ne vous éveille,
Favoriſez ma trahiſon :
Vous ſoupirez, votre cœur veille,
Laiſſez dormir votre raiſon.



Pendant que la raiſon ſommeille,
On aime ſans y conſentir ;
Pourvu qu'Amour ne la reveille,
Qu'autant qu'il faut pour le ſentir.



Si je vous apparois en ſonge,
Profitez d'une douce erreur ;
Goutez le plaiſir du menſonge,
Si la vérité vous fait peur.



L X X V I.

Du même.

Même Air.

PHILIS, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Silvandre
Trente moutons pour un baiser.



LE lendemain, nouvelle affaire :
Pour le Berger le troc fut bon ;
Car il obtint de la Bergere
Trente baisers pour un mouton.



LE lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au Berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.



LE lendemain, Philis peu sage
Auroit donné moutons & chien,
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnoit pour rien.

LXXVII.

Du même.

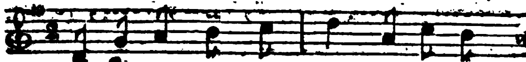
Air : *De tous les Capucins du monde*, noté pag. 45.

PAR devant le Dieu de Cythère,
Qui vaut beaucoup mieux qu'un Notaire,
Iris, voulez-vous contracter
Une promesse respective ?
Moi de vivre, pour vous aimer :
Vous de m'aimer, pour que je vive.

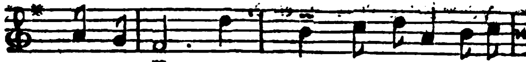


LXXVIII.

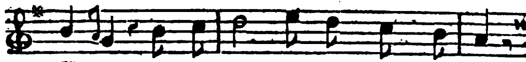
Du même.



A mille foins ja - loux Tircis a -



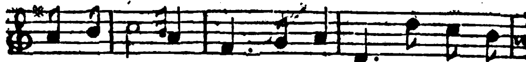
bandonné, Rend - moi, difoit-il, à Li -



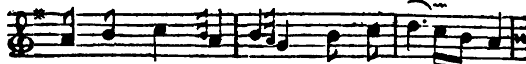
fette, Le ruban que je t'ai donné;
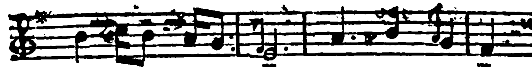


Rend - moi mon chien & ma houlet - te.
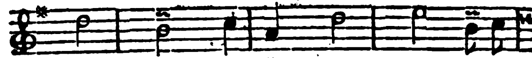


La Bergere, pour l'appaifer: Tu m'as auf-



fi don-né, dit - elle, d'un air ten-dre,



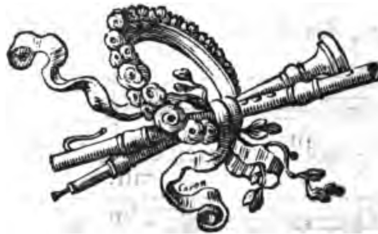
Sur ce ga - zon, plus d'un baiser ;

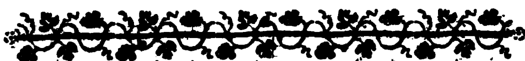


Vien, vien Berger, vien, vien, je te



vais tout ren - dre.





LXXIX.

DE MALEZIEU. (1)

Air : *De tous les Capucins du monde*, noté pag. 43.

TREVE aux Chanſons, ne vous déplaiſe :
Je ne ſçaurois boire à mon aiſe,
Quand il faut arranger des mots.
Gardons, ſuivant l'antique uſage,
Parmi les verres & les pots,
La liberté, juſqu'au langage.



EVITONS toute ſervitude,
Et fuyons la pénible étude
De rimailler hors de ſaiſon.
C'eſt une plaiſante maxime,
Quand il faut perdre la raiſon,
De vouloir conſerver la rime.

---

(1) Nicolas de Malezieu, Chef des Conſeils de M. le Duc du Maine, Fils de Louis XIV. & Chancelier de Dombes, habile Mathématicien, de l'Académie des Sciences & de l'Académie Françoiſe. Il étoit l'ame des Divertiſſemens & des Fêtes que la feue Ducheſſe du Maine donnoit à Sceaux. Mort en 1727.



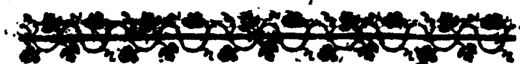
LXXX.

Du même.

Air : *De Joconde*, noté pag. 87.

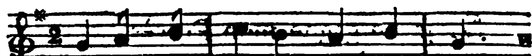
GRAND Prieur, vuidons tes Celliers ;
J'en veux donner l'exemple :
Buvons comme des Templiers,
Nous voici dans le Temple.
De ſes antiques fondateurs
Rappellons la mémoire ;
Non, par le déſordre des mœurs,
Mais à force de boire.



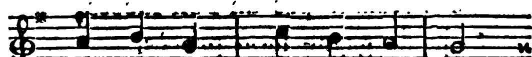


LXXXI.

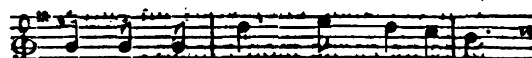
DU GRAND PRIEUR DE VENDÔME. (1)



IRIS por - te le Dieu du vin



Et l'en-fant de Cy - thè - re,



L'un dans ſes yeux, l'autre en ſa main,



Pour nous ſai - re la guer - re.



Et lon lan la, Je crains plus ce Dieu



là, Que celui qui tient le tonnerre.

---

(1) Philippe de Vendôme, Grand Prieur de France, mort en 1727.



LXXXII.

De la Monnoye. (1)

Air : *Des Triolets*, noté pag. 64.

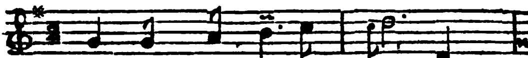
Si je ne gagne mon Procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre :
Vous n'aurez pas un bon succès,
Si je ne gagne mon procès.
Vous avez chez moi libre accès,
J'en demande chez vous un autre.
Si je ne gagne mon procès,
Vous ne gagnerez pas le vôtre.

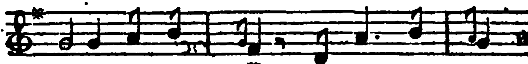
(1) Bernard de la Monnoye, auteur des Noëls Bourguignons, estimés par la naïveté & le sel dont ils sont remplis, mort en 1728.
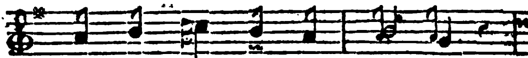


LXXXIII.

DE Mme. DREUILLET. (1)

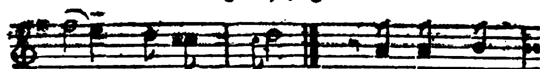




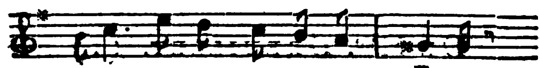




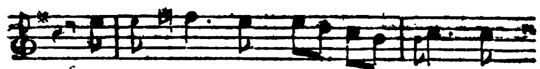
(1) Elizabeth Dreuillet, femme d'un Préſidenr au Enquêtes du Parlement de Toulouſe, où elle étoit née, morte en 1730. Elle étoit de la Cour de Mme la Ducheſſe du Maine, & par la vivacité de ſon eſprit, elle en faiſoit un des principaux agrémens. Cette Princeſſe avoit un Recueil de ſes Poéſies.



mens rigou - reux ! Tircis se



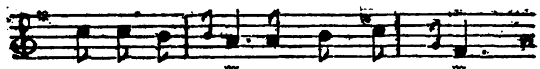
plaint de mon in-dif-fé - ren-ce :



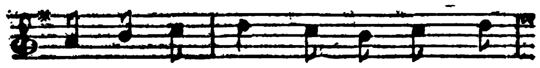
Hé - las ! que ce Ber-ger a
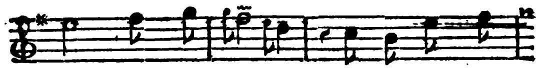


peu d'ex-pé-ri - en - ce !



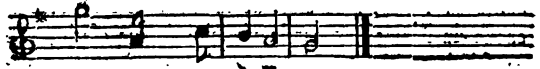
S'il sçavoit li-re dans mes yeux,



Il ver-roit bien qu'il est plus heu -



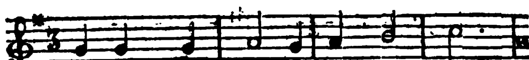
reux qu'il ne pense, qu'il est plus heu -



reux qu'il ne pen-se.

LXXXIV.

DE LA FAYE. (1)



ETES-vous de Pfyché l'A-mant,



Ou bien la Dé-ef-fe, fa Me-re?



Sous cet é-quivoque or-ne-ment

(1) Jean-François Lériget de la Faye, Dauphinois, de l'Académie Françoife, mort en 1731. M. de Voltaire, dans le *Temple du Goût*, en fait ce Portrait.
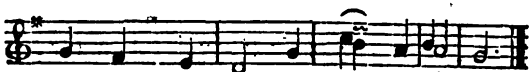
Il a réuni le mérite
Et d'Horace & de Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à fa fuite.
Il reçut deux préfens des Cieux;
Les plus charmans qu'ils puiffent faire:
L'un étoit le talent de plaire,
L'autre le fecret d'être heureux.



Vous rassemblez tout l'art de plaire,



Et je m'en-gage é - ga-le-ment



Ou pour Florence ou pour Cythè-re.

---

(2) Ce Couplet fut fait *impromptu* à un Bal, & adressé par l'Auteur à un joli Masque dont il ne pouvoit découvrir le sexe.

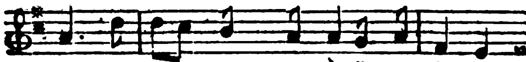


L X X X V.

Du même.
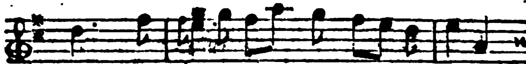


DE Fortune, ami, ſans eſcla-va-ge,
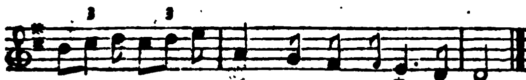


De ſes dons faire hon-nête u-ſa-ge,



Ai-mer les plai-ſirs per-mis :



C'eſt bien là le plus heureux partage,

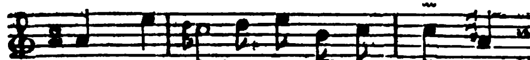


Si joignez encor d'aima-bles a-mis.

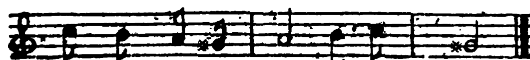


LXXXVI.

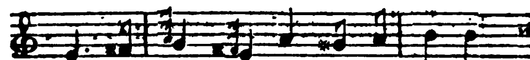
De la Mothe. (1)



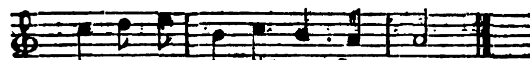
Dans un lieu so-litaire & som-bre,



Je me prome-nois l'autre jour:



Un en-fant y dormoit à l'ombre,



C'étoit le redoutable A-mour.



J'approche, sa beauté me flatte;
Mais j'aurois dû m'en défier.
J'y vis tous les traits d'une Ingrate,
Que j'avois juré d'oublier.

---

(1) Antoine Houdart de la Mothe, Parisien, mort en 1731.

Il avoit la bouche vermeille,
Le tein aussi beau que le sien.
Un soupir m'échappe, il s'éveille:
L'Amour se réveille de rien.



Aussi-tôt déployant ses aîles,
Et saisissant son Arc vengeur,
D'une de ses flêches cruelles,
En partant, il me blesse au cœur.

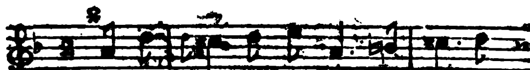


Va, dit-il, aux pieds de Silvie,
De nouveau languir & brûler:
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller.

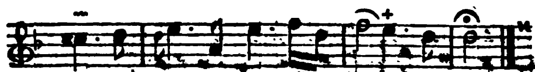


LXXXVII.
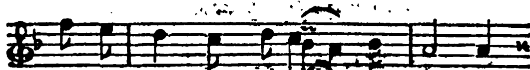
Du même
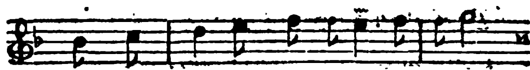


C'EST I - ris déſormais qui bor-ne



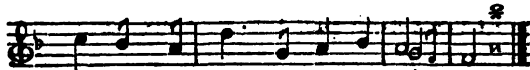
mes dé-ſirs, qui borne mes dé-ſirs :



Je ne puis, dans ſes dou-ces chaî-nes,



Etre heureux que par ſes plai-ſirs,

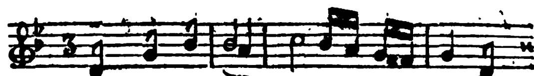


N'y malheureux que par ſes pei-nes.

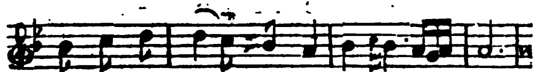


LXXXVIII.

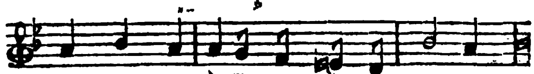
De Rochebrune. (1)



Vous n'avez pas, ſimple Fou-ge-re,



L'éclat des fleurs qui parent le printems;



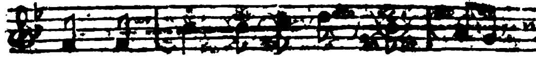
Mais leur beau-té ne du-re gue-re,



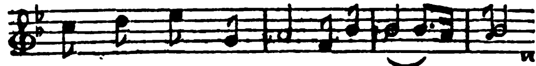
Et vous nous plai-ſez en tous tems.

---

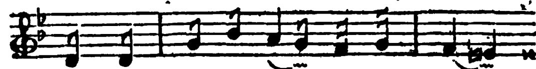
(1) Homme d'eſprit, qui étoit de la ſociété de la Mothe, & l'un de ſes plus zélés partiſans. Il eſt compris dans les Couplets attribués à Rouſſeau. Mort vers l'an 1732.



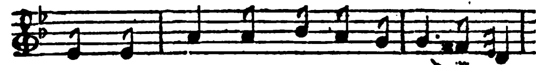
Vous of - frez des fecours char - mans



Aux plus doux plaifirs de la ter - re :



Vous fer - vez de lit aux A - mans ,



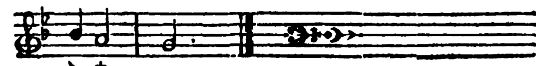
Aux Bu-veurs vous fervez de ver - re ;



Vous fer - vez de lit aux A-mans ,



Aux Bu - veurs vous fer - vez de



ver - re.
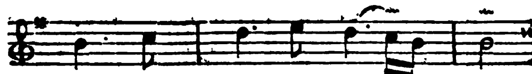




LXXXIX.

De Morfontaine. (1)



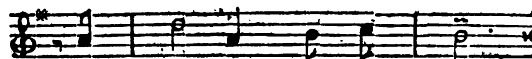
Je ne chan-ge-rois pas,



Pour la coupe des Rois,



Ce pe-tit ver-re que tu vois.



A - mi, c'eſt qu'il eſt fait

---

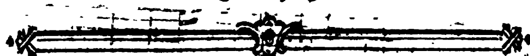
(1) Morfontaine, Gentilhomme de Brie, eſt auteur d'une grande partie des paroles miſes en Muſique par du Bouſſet, & inſérées dans ſes Recueils. Il avoit fait un Opera de *Pirame & Thisbé*, dont Marchand, le fameux Organiſte, avoit commencé la Muſique qui n'a point été achevée. On le croit mort vers l'an 1732.

de la mê - me fou - ge - re

Sur la quel - le cent fois

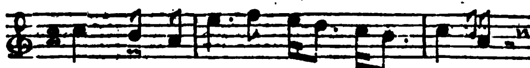
J'a - mu - sai ma Ber - ge - re.



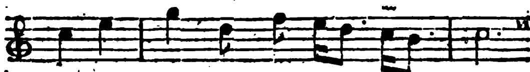


X C.
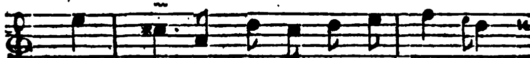
De l'Abbé d'Amfreville (1)



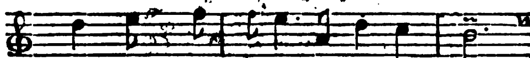
Pour é-carter l'in-dif - fé - ren-ce,



Il eſt tant de ſé-crets char-mans;



Faut - il que contre l'inconſtan-ce

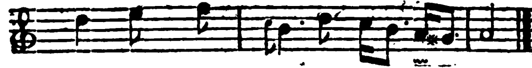


L'Amour n'ait point de Taliſ-mans!

---

(1) L'Abbé d'Amfreville, parent de Jacques Davi du Peron, Cardinal & grand Aumônier de France, ſi connu par ſes Poéſies, » avoit hérité de toute la ſenſibilité de ce » Prélat, pour les choſes d'eſprit qui tiennent au ſentiment. » Peu de gens ont eu un caractere auſſi liant, une conver- » ſation plus agréable, & plus de talent pour ce qu'on ap- » pelle conter. On peut dire encore qu'il écrivoit, on ne » peut pas mieux, dans le genre épiſtolaire, & que c'étoit





» le meilleur lecteur de ſon ſiécle, proſe & vers. Il avoit
» beaucoup contribué par ſes conſeils à perfectionner la cé-
» lébre Le Couvreur. Il a fait quelques Chanſons aimables;
» voici la ſeule que nous ayons pû retrouver. »

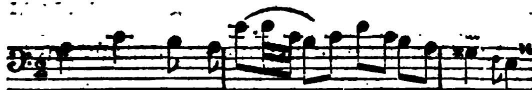
La Demoiſelle Le Couvreur, morte en 1730, fut, dit-on, enterrée, dans ſon jardin & il lui ſurvécut de pluſieurs années. Or comme nous n'avons pû découvrir l'époque juſte de ſa mort, nous le plaçons au terme moyen qui nous paroît le plus vraiſemblable.





XCI.

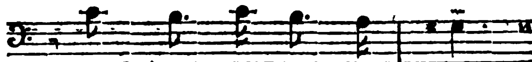
De Sanadon. (1)



Le Dieu qui ré-pand la lu-mie-re,



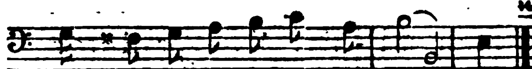
Va terminer sa course dans les flots,



Et quit-te le ma-tin



l'hu-mi-de sein des eaux,



Pour recommencer sa car-rie-re.

---

(1) Noel Etienne Sanadon J. mort en 1733, a aussi traduit heureusement en Latin quelques autres Chansons de table.



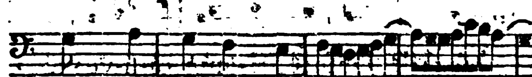
Mais, mal-gré l'or-dre du Deſtin,



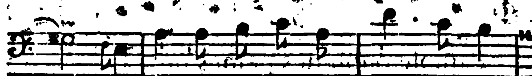
Qui lui fait é-clairer . . . . . le mon-de,



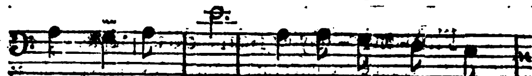
S'il cou-choit dans le vin,



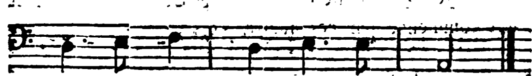
Comme il couche dans l'on - - - - -



- - - de, Il ne ſor-ti-roit pas de ſon

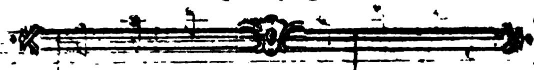


lit ſi ma - tin, Il ne ſor-ti-roit



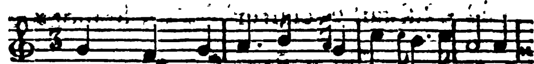
pas de ſon lit ſi ma - tin.

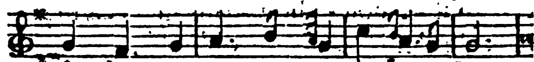


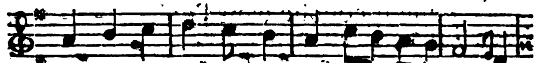


XCII.

DE Mme THYBERGEAU. (1)
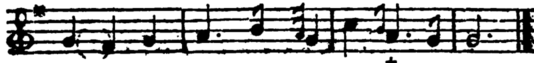






(1) Madame Thybergeau a vécu jusque dans un âge très-avancé, conservant toutes les graces de son esprit. Elle est morte avant 1735. Il y a dans les Œuvres mêlées du Comte Hamilton une Lettre de cette Dame qui commence par ces quatre Vers :

Les Muses & l'Amour veulent de la jeunesse :
Je rimois autrefois & rimois assez bien.
Aujourd'hui le Parnasse, & la douce tendresse,
Sont étrangers pour moi ; je n'y connois plus rien.



Combien plaisez à mon a-me ra-vie !



Je ne connois d'autre fé-li-ci-té.



On m'a bien dit : Tant douce rêverie,
Jeux de l'esprit, riante oisiveté,
Par trop souvent rendent l'ame attendrie.
C'étoit ainsi que vivoit Egerie
Avec Lisis, il en a profité.

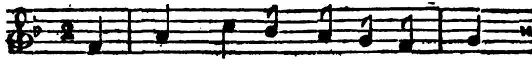


Moi je réponds : Flatteuse rêverie,
Jeux de l'esprit, doux emploi du loisir,
Font jusqu'ici le charme de ma vie.
Pour un Lisis devenir attendrie,
Peut-être encore est-ce un plus grand plaisir.

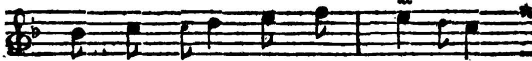


XCIII.

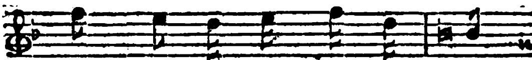
De Senecé. (1)
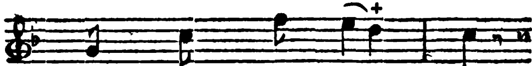


Amour, percé de mil-le traits



Un cœur tendre & fi - de - le:

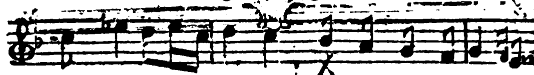


La blef-fû-re que tu fais

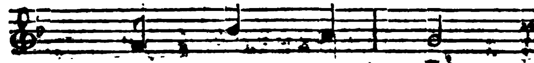


N'est point mor - tel - le.

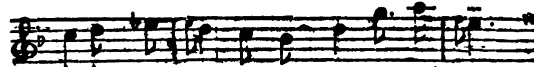
(1) Antoine Bauderon de Senecé, de Mâcon, mort en 1737, un peu négligé quelquefois dans sa versification, mais dont les Poésies ont de l'agrément.



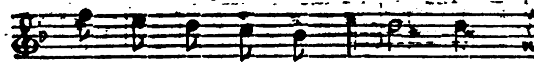
Les yeux d'I-ris m'ont appris à me plaire



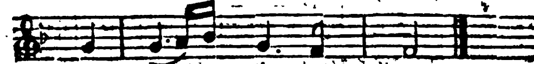
Dans ton tour - ment,



Et la douceur de les voir un moment,



Du mal que tu peux fai - re

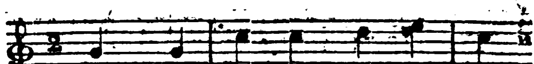


Con - sole ai - sé - ment.

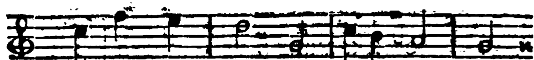


XCIV.

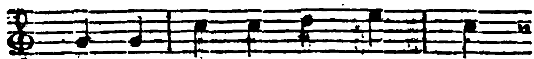
D'HAGUENIER. (1)



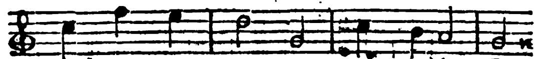
Nous au-tres bons Vil-la-geois



Que je me-nons joy-euse vi- e!



Aux plus gros monsieux Bour-geois

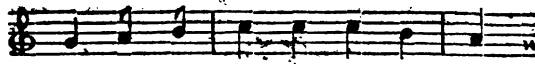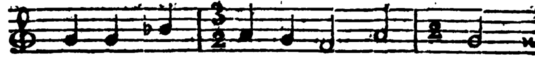


Je ne por-tons au-cune en-vi-e;

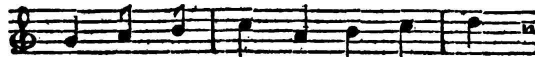
---

(1) Jean Haguenier, de Bourgogne, mort en 1738, a fait des Chansons à boire, & des Vaudevilles, qui ont eu une assez grande vogue. Les meilleurs sont ceux que l'on ne peut pas faire entrer dans cette Collection; ils sont un peu trop licencieux. De son tems on n'avoit pas les oreilles si délicates, quoique les mœurs fussent peut-être, dans le fond, moins relâchées qu'aujourd'hui.

M. de Voltaire, qui dans sa jeunesse avoit rencontré Haguenier dans le monde, a dit de lui qu'il ne composoit que des *Chansons à boire de l'eau*. Cependant il y en a d'assez bien faites, & quelques-unes même ont du génie.











LES ſoins, les ſoupçons jaloux
N'embaraſſont point notre tête;
Nos femmes toutes pour nous,
Ne nous font pas porter la crête;
Si j'voyons des Cocus par fois,
C'eſt tous les ans quelques Bourgeois,
Qui venont, comme en rendez-vous,
Paſſer les Vacances chez nous.



QUAND je revenons des champs,
Je trouvons une minagere,
Qui des plus biaux fruits du temps
Nous offre en riant chere entiere.
Après souper, sur nos genoux
Elle batifole avec nous,
Et pis, quand je sommes en train,
Alle se boute au lit soudain.

SI t'avois vu l'autre jour
Cette Madame Procureuse,
Dans nos bois faire l'amour,
Alle a bien l'air d'une amoureuse.
Ils étoient deux, & j'entendois
Qu'elle disoit : Rian que trois fois?
Chien d'Avocat, amant transi,
Que mon grand Clerc n'est-il ici!



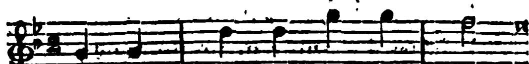
CE que je te dis tout bas,
Lucas, ne va pas le redire;
Car ces Meſſieux n'aimont pas
Que d'eux j'oſions ainſi médire.
Je ſis voiſin du Procureur,
Il eſt jaloux de ſon honneur:
Pour ſe venger, il poutroit bien
Achéter ma Vigne pour rien.



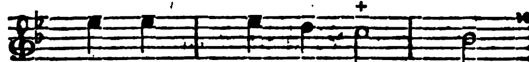


X C V.

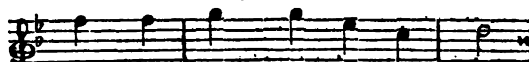
Du même.



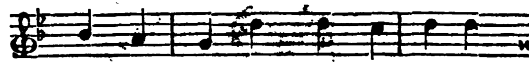
JE ſuis né pour le plai - ſir,



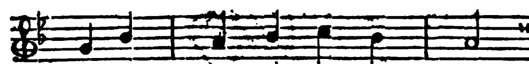
Bien fou qui s'en paſ - - ſe:



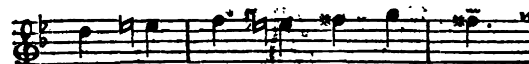
Mais je ne puis le choi - ſir;



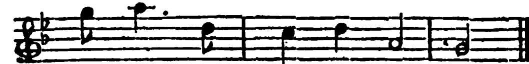
Sou - vent le choix m'emba - raſſe.



Aime - t - on, j'ai-me ſou - dain:



Boit-on, j'ai le verre en main.



Je tiens par tout ma pla - ce.

Dormir eſt un tems perdu,
Bien fou qui s'y livre.
Sommeil, prends ce qui t'eſt dû,
Mais attends que je ſois yvre:
Saiſis-moi dans ce moment,
Fais-moi dormir promptement,
Je ſuis preſſé de vivre.



Mais ſi quelqu'objet charmant,
Dans un ſonge aimable,
Vient du plaiſir ſéduiſant
M'offrir l'image agréable,
Sommeil, allons doucement,
L'erreur eſt, en ce moment,
Un plaiſir véritable.



X C V I.

Du même.

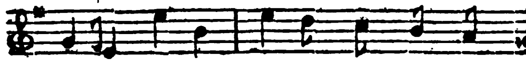
Air : *Marche des Calottins.*



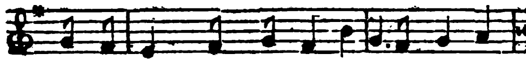
LOIN d'i - ci Le chagrin & le sou -



ci, C'est en racourci Ma Phi - lo-so -



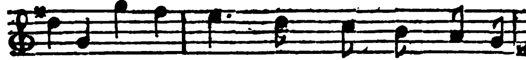
phie. Je ban - nis la trist - tesse &



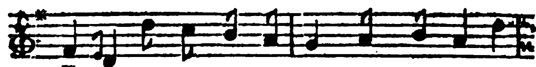
la raison ; C'est de notre vie Le poi -



son. Je me ris des préceptes du



Sage ; Sans procès, sans femme, sans mé-



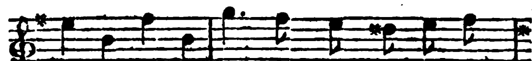
nage, J'ai la li-ber-té, La tranquili -



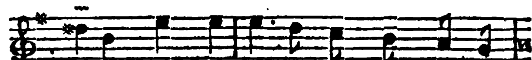
té, J'ai de la ſan - té, De la gaie -
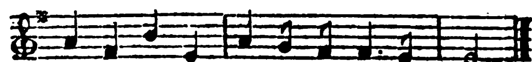


té. Dans mes ſens eſt ma bé-a-ti -



tu-de : Affranchi de toute in-qui-é -

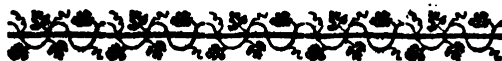


tude, Mon eſprit fit toujours ſon é -



tu-de Des attraits de la Vo-lup - té.





XCVII.

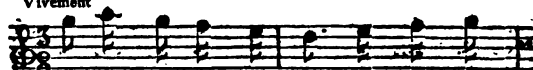
Du même.

Air : l'Ouverture de *Thétis & Pellée.*

Gravement

Nous vivons i-ci ſans ſoin , ſans ſou -
ci , Bacchus & l'Amour Nous comblent
tour à tour. Beaux yeux, gra-ci-eux, Et
vin dé - li - ci - eux: Si tu n'es pas joy -
eux , Va chercher mieux. Je me trou -
ve ſi bien, Que je compte pour
rien Tout au-tre bien.
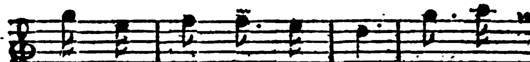
Vivement



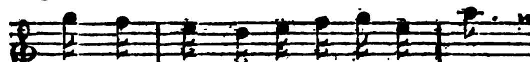
Peu touché des Lauriers Qu'à nos Guer-



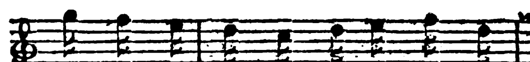
riers Donne Bel-lo-ne, Je n'irai point,



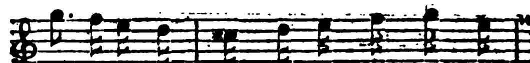
par un il-luſtre ef-fort, Faire in-
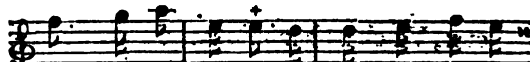


ſulte au ſort, Et courir à la mort.



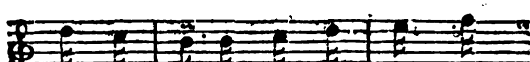
C'eſt aux Condés, Ces Héros dé-ci-



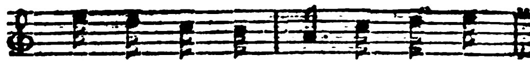
dés, A ſuivre Mars, Et marcher aux ha-



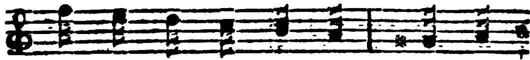
zards, Sur les pas des Céſars. Plein de reſ-



pect pour eux, Je fais des vœux Que



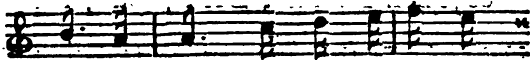
leurs faits glo - ri - eux E - ton-nent



juſ-qu'à nos der-niers ne - veux. Je



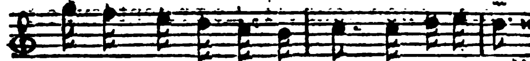
les vois dans les Cieux Aſ-ſis au



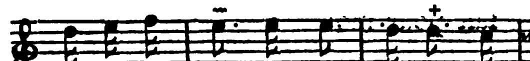
rang des Dieux; Mais ſi Ju - pi - ter



m'appel-lant à lui, Vouloit près

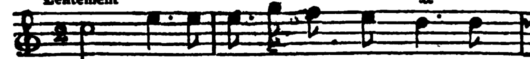


d'eux me placer aujourd'hui, Je lui dirois:

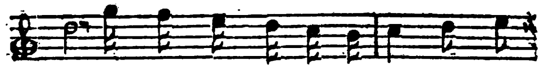


Maître des Rois, Attends, ſuſpends tes

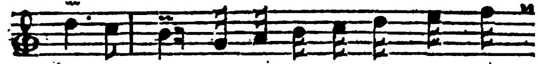
Lentement



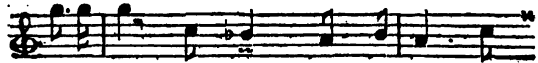
droits; Mon Iris A pour moi le cœur



pris. Je l'aime,& j'ai des Amis ; J'en con-



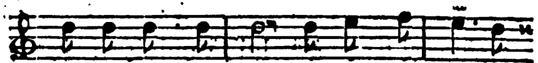
nois le prix ; Avec eux je ris, Je chante



& je boi. Dis moi, Dieu jaloux, Me



promets-tu des biens plus doux ? L'ave -



nir eſt bon pour toi, Le préſent ſeul eſt



fait pour moi.



XCVIII.

Du même.

Air : *Nous autres bons Villageois*, noté pag. 173.

Je n'ai pour toute maiſon
Qu'une pauvre & ſimple Chaumiere,
Que dans le pays Gaſcon
On nommeroit Gentilhommiere ;
Là, loin du bruit & du fracas,
Sans chagrin & ſans embarras,
Dans une heureuſe obſcurité,
Je joüis de la liberté.

J'ai dans le même canton
Une Vigne pour héritage ;
Je prends ſoin de la façon,
Les Dieux béniſſent mon ouvrage.
De ce bien j'uſe de mon mieux,
Je ne garde point de vin vieux ;
La fin de mon dernier tonneau
M'annonce toujours le nouveau.

QUE la Fortune à son gré
En impose à ceux qu'elle joue,
Assis au dernier degré
Je vois de loin tourner sa roue.
La Déesse, d'un vain éclat,
Souvent revêtit un pied-plat:
Je ris de toutes ses erreurs,
Et je renonce à ses faveurs.



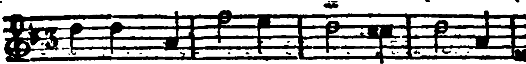
TROP penser est un abus,
Qui veut prévoir est misérable;
Le passé ne revient plus,
L'avenir est impénétrable.
Le present seul est le vrai bien
Songeons à l'employer si bien,
Que du plaisir qui va passant
Un autre renaisse à l'instant.



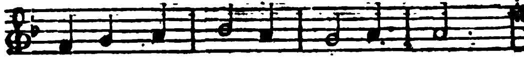


XCIX.

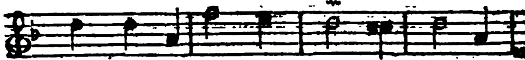
De Riboutet. (1)



Damon, calmez vo - tre co - le - re :



A quoi bon ces em - por - te - mens ?



Dès que je dépends de ma Mere,

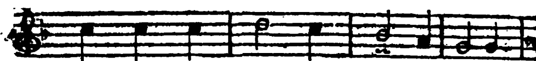


Suis - je maî - tres - se de mon tems ?

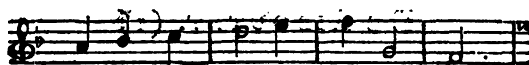
(1) Charles-Henri Riboutet, de Commercy en Lorraine, mort en 1740. a composé quelques jolis Vaudevilles & plusieurs Parodies assez bien faites. Celle qui commence :

Quelle sombre humeur, Ma Sœur, &c.

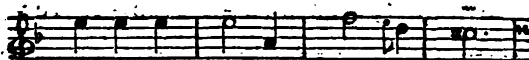
est son chef-d'œuvre en ce genre, & suffiroit pour le faire regarder comme un de nos bons Parodistes.



Pour vous d'amour mon cœur pé-til-le ;



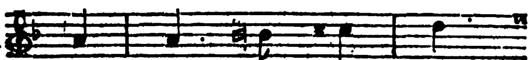
Hé-las ! je ne pen-ſe qu'à vous :



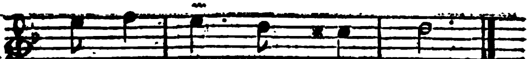
Et ſi je manque au rendez-vous,



Vous ſçavez que, quand on eſt fille,



On fait ce qu'on peut,



Et non pas ce qu'on veut.



PENÉTRÉ d'un aveu ſi tendre,
Damon de joye eſt tranſporté.
Sur eux l'Amour alloit répandre
Les charmes de la Volupté;
Quand, par une malice extrême,
Ce Dieu voulant tromper leurs vœux,
De Damon ſuſpendit les feux,
Et lui fit voir que, quoi qu'on aime,
On fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.



MAIS bientôt l'Amour le ranime,
Tout eſt force en lui, tout renaît;
Trois fois il répare le crime
Que ſon trop d'ardeur avoit fait.
Redouble, cher Amant, dit-elle,
Redouble, reſte entre mes bras.
J'y ſens, repond-il, mille appas:
Mais vous ſeriez cent fois plus belle,
Qu'on fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.



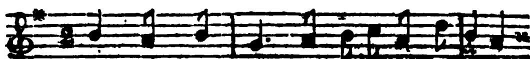
Hélas ! je vois bien, dit Aminte,
L'air attriſté, les yeux baiſſés,
Que votre amour n'étoit que feinte :
Votre tiédeur le prouve aſſez.
De Damon, ſurpris de l'entendre,
Ce reproche attiſe le feu.
Elle en tire encore un aveu ;
Mais cet aveu lui fit comprendre,
Qu'on fait ce qu'on peut,
Et non pas ce qu'on veut.



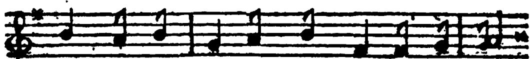


C.

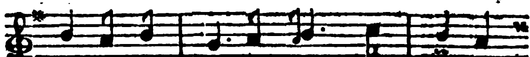
DU DUC DE LA TREMOUILLE. (1)



DANS ces Hameaux, il eſt une Bergere



Qui ſoumet tout au pouvoir de ſes loix,



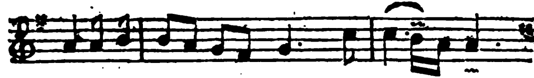
Ses graces or-neroient Cy - thè-re ;



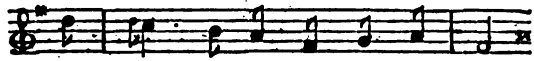
Le Roſſignol eſt jaloux de ſa voix.

---

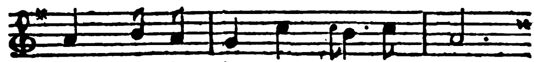
(1) Charles-Armand-René de la Tremouille, Duc & Pair de France, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, mort en 1741. Selon M. Titon, il étoit auteur des paroles & de la muſique d'un Opera intitulé, *Les quatre Parties du Monde*, qu'il fit exécuter dans la grande Salle du Temple à Paris, en 1740.



J'ignore ſi ſon cœur eſt ten-dre :



Heu - reux qui pourroit l'enflam-mer !



Mais, qui ne voudroit pas l'ai - mer,
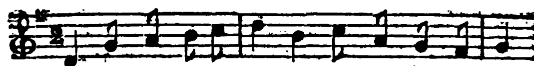


Ne doit ni la voir, ni l'en-ten-dre.



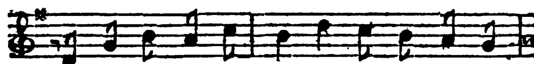


C I.

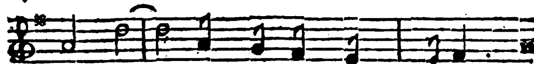
De Rousseau. (1)



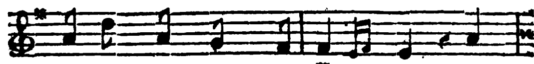
Par un baiser ra-vi sur les lévres d'Iris,



De ma fidelle ardeur j'ai dé-ro-bé le



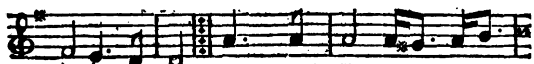
prix ; Mais ce plaisir char-mant



a paf-fé comme un fon-ge : Ain-

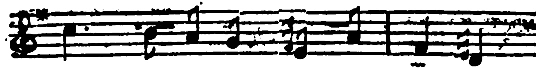


fi je doute en-cor de ma fé-
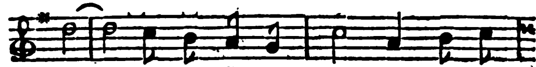


li-ci-té. Mon bonheur fut trop
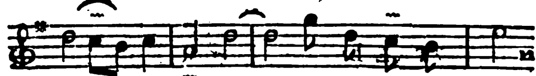
(1) Jean-Baptifte Rouffeau, de Paris, mort en 1741. Le nommer, c'eft affez le faire connoître.



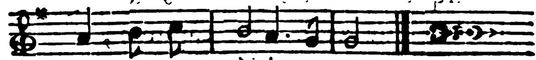
grand, pour n'être qu'un men-ſon-ge;



Mais il du-ra trop peu pour u-ne



vé-ri-té: Mais il du-ra trop peu



pour u-ne vé-ri-té.



CII.

Du même.

Air : ***De tous les Capucins du monde*, noté pag. 43.**

VOTRE beauté, grande Princesse,
Porte les traits dont elle blesse
Jusques aux plus sauvages lieux.
L'Afrique avec vous capitule,
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule. (1)

(1) Ce Couplet s'adressoit à la Princesse de Conti, fille de Madame de la Valliere. Il fut fait à l'occasion d'un bruit qui s'étoit répandu que le Roi de Maroc étoit devenu amoureux d'elle, sur son portrait.





CIII.

Du même.

Même Air.

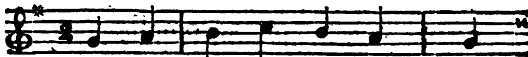
Je veux une femme accomplie
Qui, pour plaire, se multiplie
Avec tant d'art & d'agrément,
Qu'on puisse éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaisirs du changement,
Jusque dans la constance même.



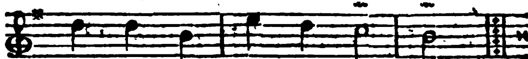
CIV.

Du Marquis de S. Aulaire. (1)

Air : *Jardinier ne vois-tu pas.*



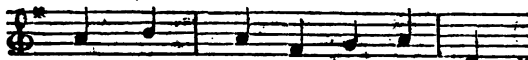
Bergere, dé - ta-chons - nous



De Newton, de Def-car - tes:



Ces deux ef - pe - ces de foux



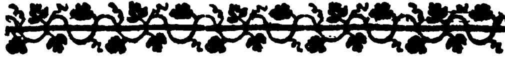
N'ont ja - mais vu le def - fous



Des cartes, des cartes, des car - tes.

---

(1) François-Jofeph de Beaupoil, Marquis de Saint Aulaire, du Limofin, mort en 1742. Il vêcut plus de



C V.

Du même. (1)

Air : *Du Prévôt des Marchands*, noté pag. 41.

TANDIS qu'on élit à Francfort
Ou le plus digne, ou le plus fort,
A cent ans je prétends élire,
Pour mieux achever mon destin,
A qui je donnerai l'Empire
De l'Amour, ou du Dieu du vin.

---

40 ans à la cour de la Duchesse Du Maine, qui l'appelloit son *Berger*. Une dispute entre Fontenelle & un autre Académicien, survenue sur ces deux Philosophes, en présence de la Princesse, fit naître cet heureux Couplet. Un soir que cette Princesse proposa un petit jeu de société, où l'on est obligé de dire son sécret à la Personne nommée, pour être la confidente du Cercle, quand ce fut le tour du Marquis, il lui adressa ces quatre vers :

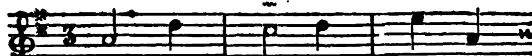
LA Divinité qui s'amuse
A me demander mon sécret,
Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma Muse :
Elle seroit Thétis, & le jour finiroit.

(1) Au sujet de l'Election de l'Empereur Charles VII. en 1740.

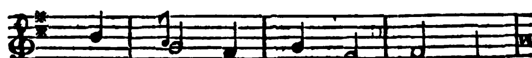
C V I.

Du même

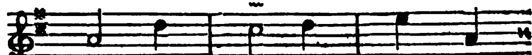
Air : *Margot sur la brune.*



Bacchus & Sil - vi - e



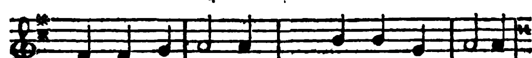
Ont par - ta - gé ma vi - e,



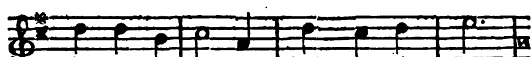
Bac - chus & Sil - vi - e
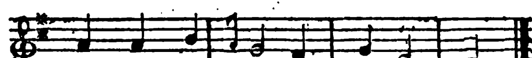


M'oc - cu-poient tour à tour.



Mais à mon â-ge, (1) On devient sage,



Et sans par-ta-ge Mon dernier jour



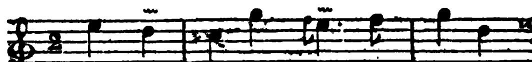
Doit se con - sa - crer à l'A-mour.

---

(1) Il avoit alors près de 90 ans.

CVII.

DU MARQUIS DE ROCHEMORE. (1)
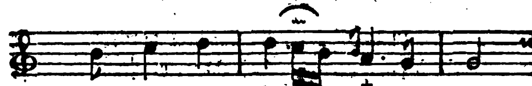


THÉMIRE est belle, & trop bel-le,



Douce & fiere en son main-tien;



Tant d'at-traits brillent en el - le



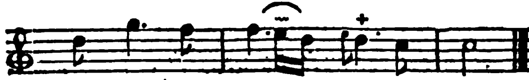
Qu'on ne sçait di - re com-bien.

---

(1) Jean-Baptiste-Louis Thimoléon, Marquis de Rochemore, de Sologne, mort en 1743. Cette Chanson fut faite pour Mlle. Journet, célèbre Actrice de l'Opera, morte en 1722, pour laquelle il étoit si passionné, qu'il porta jusqu'au tombeau le sentiment de sa perte.



Elle eſt ſenſible & cru - el - le,



Et rien n'at - ta - che ſi bien.



» Les vers que nous allons ajouter, & qu'il fit dans
» les premiers momens de ſon déſeſpoir, expriment avec
» autant de force que de naturel, tout ce qu'une ame ten-
» dre & une imagination vive ſont reſſentir. Il reſte de
» lui pluſieurs Piéces fugitives pleines de poéſie & de
» gaité.

Aux autels du Tyran des morts,
D'une tremblante main je conſacre ma lyre;
Je ne chantois que pour Thémire,
Thémire a vû les ſombres bords.
Tendres concerts, charmant délire;
Faites place à d'autres tranſports.
Une douleur muette & ſombre,
Des larmes qui partent du cœur,
Ne chercher, ne ſentir, ne voir que mon malheur:
Voilà le ſeul tribut que je dois à ſon ombre.
Soyez les garants de ma foi,
Lieux redoutés où repoſe ſa cendre:
Il n'eſt plus aujourd'hui d'autre plaiſir pour moi,
Que les pleurs qu'en ſécret je viens ici répandre.

JE lui peins mon cœur fidele
Si tendre & digne du ſien;
Je vous aime auſſi, dit-elle,
Et c'eſt ne promettre rien.
Elle eſt ſenſible & cruelle,
Rien ne tourmente ſi bien.



QUE par magie on reprenne
Un cœur qu'elle fait gémir,
Tout un ſiécle on le promene,
Sans rencontrer le plaiſir:
On retourne à l'inhumaine,
La voir, l'aimer & ſouffrir.
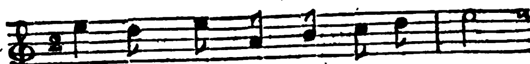


C'EST grand abus de prétendre
Fuir qui ſçait trop nous charmer;
Le cœur ne ſçait où ſe prendre,
Langueur le vient conſumer:
Mieux vaut mourir d'amour tendre,
Que de l'ennui de n'aimer.

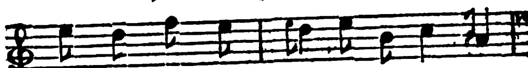


CVIII.

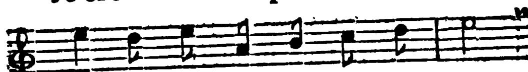
De l'Abbé de Grécourt. (1)



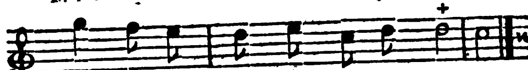
La nuit, dans les bras du re - pos,



Je crois être au - près de Cli-mè-ne;
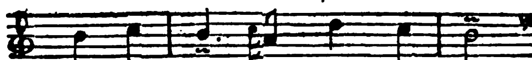


L'Amour at - ten - dri par mes maux

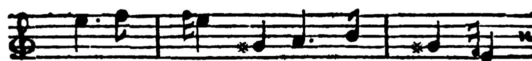


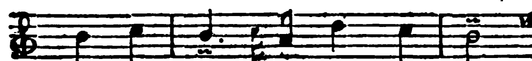
Nous ferre d'u - ne mê-me chaîne.

---

(1) Jean-Baptiste-Joseph Willart de Grécourt, originaire de Tours, & Chanoine de S. Martin, auteur du Poëme de *Philotanus*. On a de lui des Fables d'un genre singulier, des Contes, des Epîtres en vers, des Epigrammes & quelques jolies Chansons. Il a le tour assez naïf & l'expression ingénieuse; mais quelquefois il ne sçait point s'arrêter. Son Horoscope de *Perrette*, ou la Chanson de la petite fille, qu'il conduit du Berceau jusqu'à un âge avancé, a 57 couplets. Mort en 1743.











MILLE baiſers délicieux
Cueillis ſur ſes lévres charmantes,
Dans ces inſtans faits pour les Dieux,
Confondent nos ames errantes.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Rend mes chaînes moins péſantes:
C'eſt ainſi, &c.



TANDIS qu'avec empreſſement
Ma bouche à la ſienne ſe colle,
Nous entremêlons tendrement
Les organes de la parole.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
De mes peines me conſole:
C'eſt ainſi, &c.



D'AUTRES appas enſevelis
A parcourir je me diſpoſe,
Et déja ſur deux tas de lys
J'apperçois deux boutons de roſe.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Trompe un Amant qui repoſe:
C'eſt ainſi, &c.



JE me ſaiſis de ſes deux bras,
Je touche à mon bonheur ſuprême,
Et l'air dont elle ne veut pas
Eſt plus touchant que le don même.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Pouſſe l'erreur à l'extrême:
C'eſt ainſi, &c.

ENFIN vint un raviſſement. . .
J'ignore la fin de l'hiſtoire.
Un ſurcroît d'aſſoupiſſement
M'en a fait perdre la mémoire.
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
M'ennyvre d'une fauſſe gloire :
C'eſt ainſi qu'un Dieu flatteur
Sçait me déguiſer ſa rigueur.

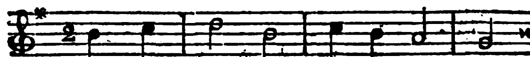




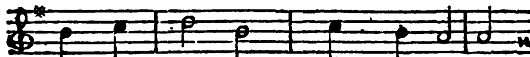
CIX.

Du même.
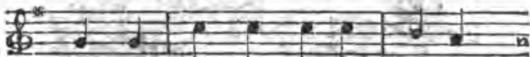
Air : *Fille qui voyage en France.*



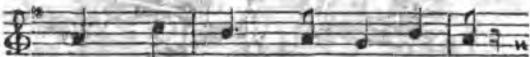
BELLE I - ris, l'Amour lui - mê - me



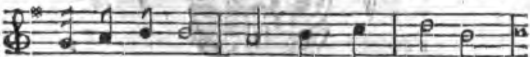
A for - mé no - tre li - en:



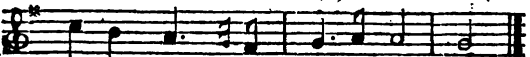
Pour te prouver que je t'ai-me,



Prends mon cœur, c'eſt tout mon bien;



Je te le don - ne, Et j'eſ - ti - me



plus le tien Qu'u - ne couron - ne.

C X.

Du même.

Même Air.
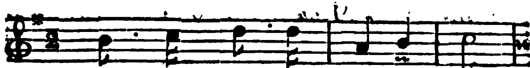
DANS un amoureux mistère,
Un Fiacre est d'un grand secours.
Du voyage de Cythère
Il précipite le cours :
Chaque secousse
Fait avancer les Amours,
Sans qu'on les pousse.

PRÈS d'un Bal, un Fiacre habile
S'alla placer à propos.
L'Amour trouvant cet asyle
Propre à cacher ses travaux,
Ouvrit sa bourse,
Et lui paya son repos
Plus que sa course.

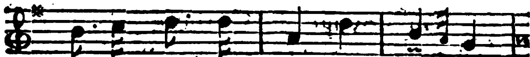


CXI.

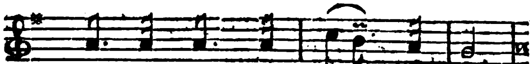
Du même.



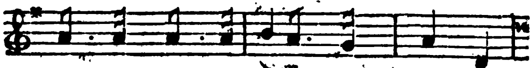
CHARLOTTE, a - vec ſes a - mis,



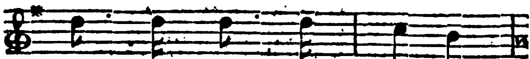
On ne doit point a - voir hon-te :



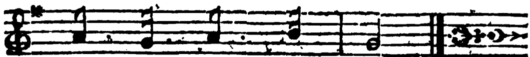
Cette Automne, ah ! j'en fré-mis !



Il faut que je te le con-te...



Aye, aye, aye, Jean - net - te,



Jeannette, aye, aye, aye.

CETTE Automne un beau Berger
Me dit : Jeanneton, ma mie,
Tu peux venir sans danger,
Avec moi dans la prairie.
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.



JE le suivis bonnement
Du vallon dans un bois sombre.
Auprès d'un Ruisseau charmant,
Nous nous assîmes à l'ombre.
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.



IL me tenoit des discours
D'un air si vif & si tendre,
Qu'en vérité des plus sourds
Il se feroit fait entendre.
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.



ENVAIN aurois-je tâché
De m'enfuir, chere Charlotte,
Le drôle avoit attaché
Son Juſt'aucorps à ma cotte.
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.



J'EUS beau tenir ſes deux mains,
Je crois que le bon Apôtre,
Pour parvenir à ſes fins,
En avoit encore une autre.
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.

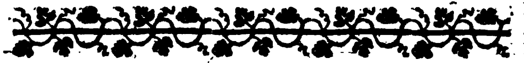


JE ne fus pas deux inſtans
Sans raiſon & ſans courage;
Et quand j'eus repris mes ſens,
Je le trouvai bien plus ſage.
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.



PARDON il me demanda,
Ainsi finit la querelle ;
Mais je puis me vanter, dà,
De l'avoir échappé belle.
Aye, aye, aye, Jeannette,
Jeannette, aye, aye, aye.





CXII.

De Le Brun. (1)

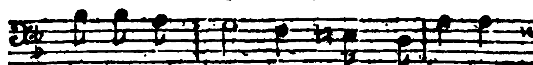
Quel ef-froy-a-ble bruit !

quels feux é-tin-ce-lans !

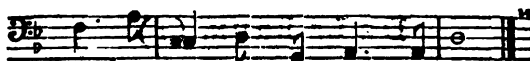
Ju-pi-ter aux mortels dé-cla-re-t-il la

guer - - - - - - - - - - - - - - - - re ?

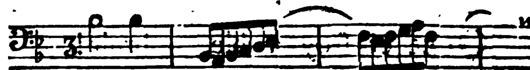
(1) Antoine-Louis le Brun, Parisien, mort en 1743, Poéte facile qui étoit estimé de Boileau. On a de lui des Tragédies, des Odes, des Fables, beaucoup d'Epigrammes, & une Traduction en vers françois de celles d'Owen.



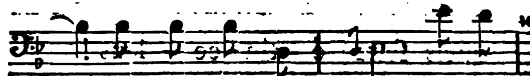
Veut-il en - cor par son Tonnerre



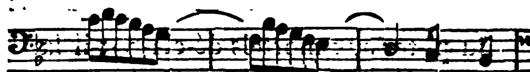
Foudroy-er de nouveaux Titans?



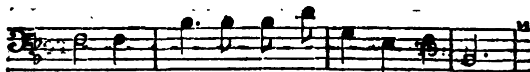
Gronde, gron - - - - - - - - - - - - - -



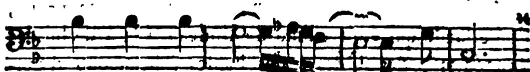
- - - de tonnerre af - freux, Et ra -



va - - - - - - - - - - - - - - ge le



monde Par tes re-dou-tables fureurs.



Fais tout trembler - - - d'effroi.

Fais tout trembler - - - - - - - d'ef-

froi, sur la terre & sur l'on - - - - - -

- de;
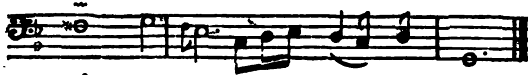
Fais tout trembler - - - - - - d'effroi

sur la terre & sur l'on - - - - - -

- - - - - - - - - - - - - - - - - - - de;

Mais res - pec-te du moins la


vigne & les buveurs. Mais respecte du

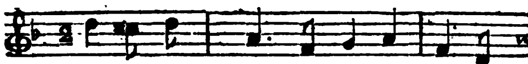

moins la vigne & les bu-veurs.



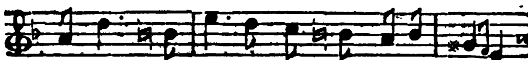


CXIII.

D'AUTREAU. (1)



BAISE-moi donc, me disoit Blai-se:



Nannin, nannin, je ne suis pas si niaise,



Ma Me-re me le dé-fend bien.

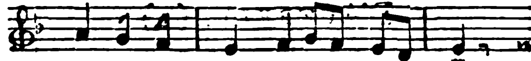
---

(1) Jacques-Autreau, Parisien, Peintre par nécessité & Poëte par choix, mort en 1745. Son caractère est assez celui de la naïveté.

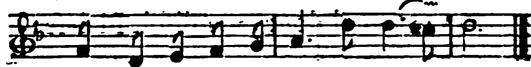
» Autreau, dit un bon Connoisseur, avoit plus de gé-
» nie que d'esprit, & presque point de goût. Il y
» avoit toujours d'excellentes choses dans ses composi-
» tions, mais il falloit l'en avertir pour l'empêcher de
» préférer ce qui étoit inférieur ou mauvais. C'est par de
» tels secours que *la Magie de l'Amour*, de défectueuse
» qu'elle étoit à plusieurs égards, est devenue une des
» plus aimables Piéces de ce genre Autreau doit ce
» succès aux conseils d'une illustre Actrice (Mlle. Qui-
» nault), actuellement aussi accueillie & recherchée dans
» le monde, qu'elle a été applaudie au Théâtre.



Mais, voyez ce grand Nico - dême !

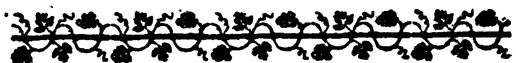


La sienne ne lui dé - fend rien,



Que ne me bai-se-t-il lui - mê - me ?



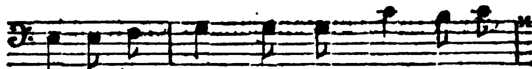


C X I V.

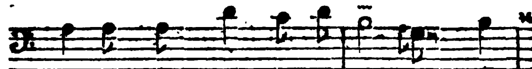
Du même.



D'ou vient, disoit Lu - cas, qu'on voit



entre ces Rois, Toujours maille à par -
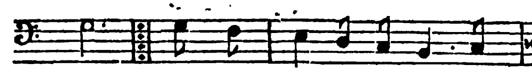


tir, toujours quelqu'a-ni-croche ? Mor -



guene, entre nous,sans re - pro-che, Je



vivons mieux d'accord,nous autres Villa-



geois. En voi - ci la raison, me

ſemble, Lui ré- pondit Gré - goire, en

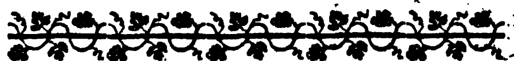
eſprit fort: Le moyen qu'ils ſoyont d'ac -

cord? Ils ne buvont jamais en-ſemble;

Le moy - en qu'ils ſoyont d'ac-cord?

Ils ne bu- vont ja - mais en-ſem-ble.

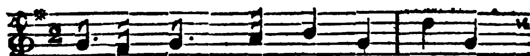




CXV.

Du même.

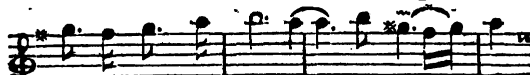
Air : *De la Mariée.*



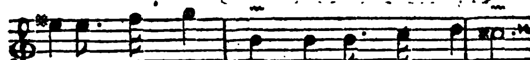
CABINETS, lits de ver-du-re,



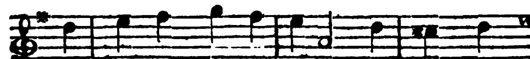
Or-nements de la Na-tu-re pu-re,



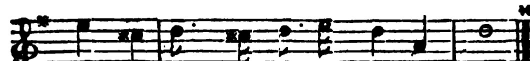
Par-ter-res gais, Al-lée obſ-cu-re,
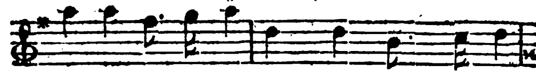


Sallon bien frais, Dont les murs ſont diſcrets,



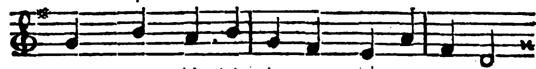
Peu chargez de do-ru-re, Mais la Cui-
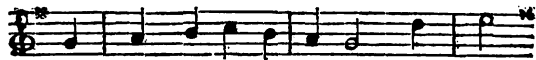


ſine auprès : Voi-là no-tre Pa-lais.
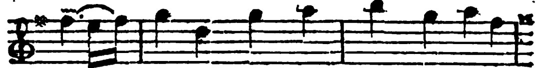


Nous vivons en Dieux, Dans ces beaux li-



eux, Tout flat-te no-tre fan-tai-si - e,



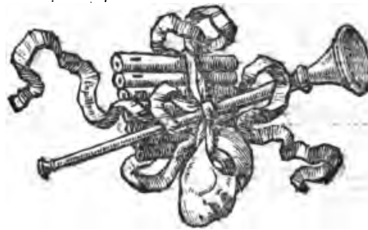
Tout nous eft ambroi-si - e, Point de



fou - ci: Puiſſions-nous tous mourir i -

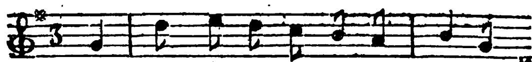


ci, Reſ-ſuſ-ci-ter aus - si.

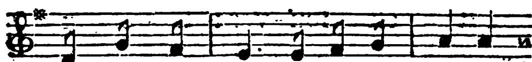


CXVI.

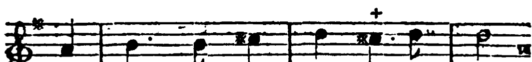
DE LE SAGE. (1)



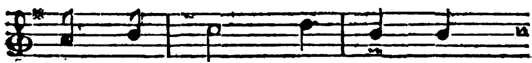
L'EXCÈS de la dé-li-ca - tef-fe
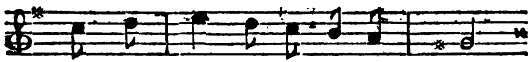


Eſt le poi - ſon de la ten - dreſſe;



Il faut de la cré-du-li - té.



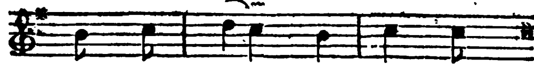
Un a - mant nous ju - re
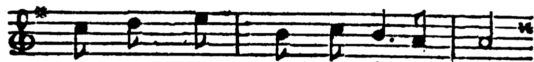


Que de nous il eſt enchan - té:

---

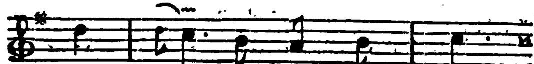
(1) Alain-René le Sage, de Brétagne, auteur du Roman de *Gilblas*, de *Turcaret*, Comédie reſtée au Théatre François, & l'un des principaux fondateurs de l'Opera-Comique, mort en 1747.



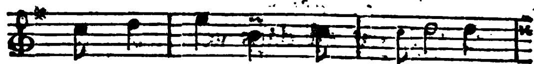
Fut-ce une im - pos - tu - re,



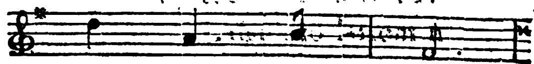
Croyons qu'il dit la vé-ri-té.



Il est sou-vent fâ - cheux



De s'y trop bien con - noî - tre:



Se croire heu - reux,



N'est-ce pas l'ê - tre?





CXVII.

DE LA MARRE. (1)

Air : *De Joconde*, noté pag. 87.

QUOI ! j'aurois pu vous amuſer,
Adorable Princeſſe ?
Que ne puis-je me déguiſer,
Pour vous parler ſans ceſſe !
Tout mon eſprit eſt dans vos yeux :
Le déſir de vous plaire
A mis deux fois au rang des Dieux
Un mortel ordinaire.



CETTE prompte nuit va finir
Ma brillante aventure ;

(1) L'Abbé de la Marre, Breton, auteur de l'Opera de *Zaide*, & de celui de *Titon & l'Aurore*, mort en 1747. Une lueur de bonne fortune, mais bornée à quelques moments d'entretien, qu'il eut au Bal de l'Opera, lui inſpira cette Chanſon.

De mon bonheur le ſouvenir
Deviendra ma torture.
Je vous verrai, fille des Dieux,
Au ſéjour du Tonnerre :
Vous allez rentrer dans les Cieux,
Je reſte ſur la terre.



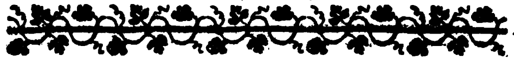
CXVIII.

De Danchet. (1)

Air : *noté pag.* 111.

Le plaisir de la vie
Consiste à trouver
Une tendre amie,
Qui sache approuver
Toute la folie,
Où l'ame ravie
Cherche à se livrer.
J'aime à voir ma Maîtresse,
Le verre à la main,
M'animer sans cesse
A boire du vin ;
Et pour tout dire enfin,
Je veux que sa tendresse
Ne refuse rien ;
Que plus je la presse,
Plus elle s'empresse
D'y mettre du sien.

(1) Antoine Danchet, de Riom en Auvergne, de l'Académie des Sciences & de l'Académie Françoise,



CXIX.

Du même. *Même* Air.

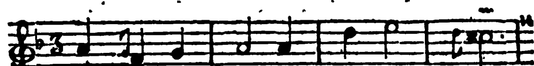
D'UN repas déléctable
Apprenez les loix:
D'une troupe aimable
Il faut faire choix.
Que tout soit sortable;
Jamais neuf à table,
Toujours plus de trois.
Si le vin nous inspire,
Que des indiscrets
N'aillent point redire
Nos propos secrets.
Que Bacchus, que l'Amour,
Tous deux d'accord ensemble
Regnent tour à tour.
Enfin, qu'il ressemble
A ce que rassemble
Cet heureux séjour.
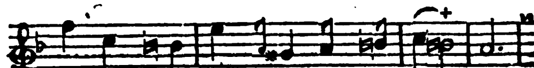
---

mort en 1748. Ce Poëte est, après Quinault & la Mothe, celui qui a le mieux réussi dans le genre Lyrique: cependant nous n'avons guere que ses Operas de *Tancréde* & d'*Hésione* qui soyent restés au Théâtre.

CXX.

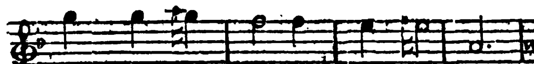
DU CHEVALIER D'ORLÉANS, GRAND PRIEUR. (1)



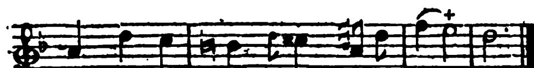
QUI connoît bien le sort des Grands,



Du tout ne leur por - te d'en - vi - e :



Leur faut trop de biens dif - fé - rens,



Pour passer un jour de la vi - e.

---

(1) Jean-Philippe, dit le Chevalier d'Orléans, grand Prieur de France, après le Chevalier de Vendôme, mort en 1748. » LE grand Prieur, au milieu de cette variété de » goûts qui l'entraînoient quelquefois tous ensemble, & qui » contribuoient, avec ses distractions & les graces de son

J'HABITE un champêtre séjour;
Et j'ai pris ma Mie au Village;
Je la vois comme au premier jour
Qu'Amour forma notre ménage.



LE faste a bien un grand attrait,
Mais attrait qu'emporte l'usage;
La simplicité qui nous plaît,
Nous plaira toujours davantage.

» esprit, à le rendre fort aimable, avoit quelquefois le goût » de la retraite. Dans un de ces momens, il avoit loué une » petite Maison, sur les bords de la Marne; son projet » étoit d'y étudier l'histoire naturelle, & il avoit commencé » par le régne animal. Il s'étoit formé une basse-cour rem- » plie de Quadrupédes & d'Oiseaux domestiques, comme » Chévres, Dindons &c, tous de la plus grande beauté. » Il les nourrissoit de sa main, & cette basse-cour il l'ap- » pelloit *sa Mie*. Voilà le sujet de cette Chanson qui est » simple comme son objet, & assez jolie. »

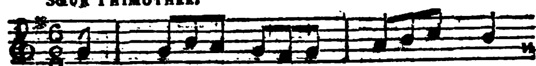


CXXI.

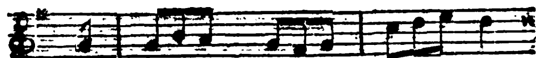
Du Vicomte de Chabot (1)

Dialogue.

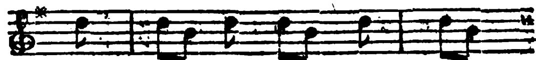
Sœur Thimothée.



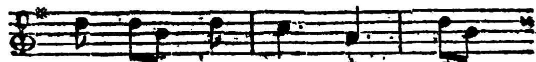
Ma chere Ur - su - le,



J'ai du scru - pu - le :



Ne vois - tu pas sou - vent



Ro - der près du Dor - toir,

---

(1) M. Vicomte de Chabot, mort en 1749, a fait plusieurs ouvrages de société, qui n'ont pas été imprimés. Nous n'avons pû recueillir que cette Parodie qu'il fit en 1748, sur l'Ariette *Col sul Praticello*, d'un Intermède Italien, apporté alors en France par les Bouffons.

Sous les murs du Cou - vent,

SœUR URSULE.

Un Moi - ne noir? Le Di - rec -

S. TH. S. UR.

teur? Non. Le Sous - Pri - eur?

S. TH.
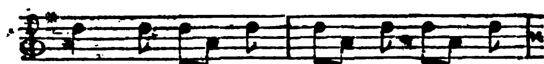
Oui: celui-là dont les yeux Amoureux

Ex-priment tant d'ardeur, Tant de lan -

gueur. Ah! ma sœur! Il a trou -

vé le chemin de mon cœur. Mais

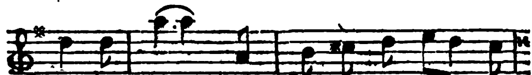
c'est un piége, hélas! De l'esprit tenta -



teur, Qui marche ſur les pas De



ce Moine en-chanteur. Ah ! ma ſœur!



Ah ! ma ſœur ! Quand j'y penſe, que j'ai



peur ! Ah ! que j'ai peur, Ah ! que j'ai peur !



A pei - ne l'au - tre jour, Il



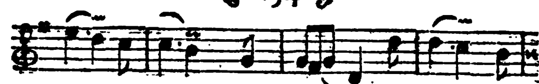
en - troit dans la cour, Dès que



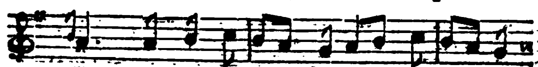
je le vis pa - roî - tre, Je ſçus bien-



tôt le re - con-noî-tre. Je montai



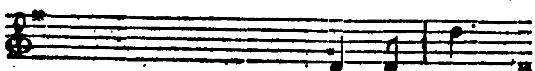
vîte au Tour : Lui, plus beau que l'A-



mour, Vint ſe gliſſer ſous la fe-nê-tre.



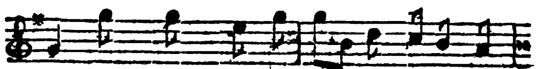
Auſ-ſi-tôt j'en-ten-dis le traître,



Qui me diſoit : Mon p'tit cœur,



Mon p'tit cœur. Ce mot me ſai-ſit, ma

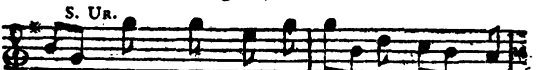


ſœur; Mon Dieu, quand j'y penſe, Je meurs de



peur. Je ſens que j'offen-ſe Le Sei-

S. Ur.



gneur. Mais, c'eſt une enfan-ce : Quoi ! ma

ſœur, *Parce qu'il t'a dit :* Mon p'tit cœur,

Mon p'tit cœur? N'ya pas d'mal à ça, ma

ſœur, N'ya pas d'mal à ça ma ſœur.
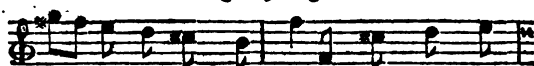
Ban - nis ton in-qui-é - tu - de:

Des Moi - nes c'eſt l'ha-bi - tu - de.
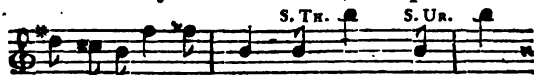
Pour s'em - pa-rer de nos cœurs,

Tou-jours nos Confeſ - ſeurs Nous

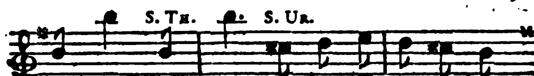
di-ſent des dou - ceurs. Ah!
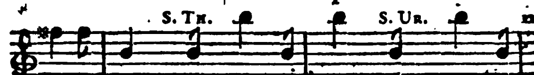


ſi tu voyois Pere Alain, De quelle ar-



deur il baiſe ma main ? Ta main ? Ma main,



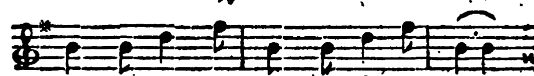
Mon ſein. Ton ſein ? Du fripon c'eſt le moin-



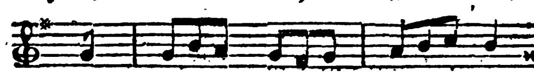
dre larcin. Quoi tout de bon ? Oui, tout de



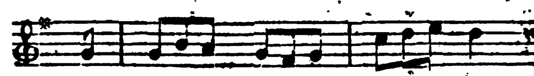
bon. Ah ! ah ! je re-tiendrai ta le-



çon ; L'Avis eſt bon, l'Avis eſt bon.



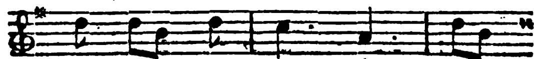
Ma chere Ur - ſu - le,



Plus de ſcru - pu - le,



Ah ! qu'il vien - ne ſou - vent



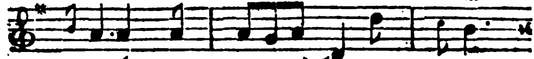
Ro - der près du Dor - toir,



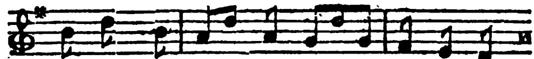
Sous les murs du Cou-vent, Ce



Moine noir. Soit Di - rec-



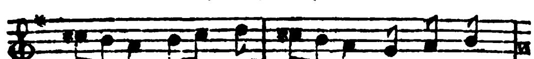
teur, Soit Sous - Pri - eur,



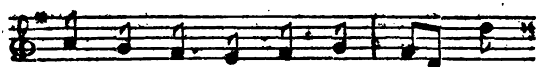
Pourvû que dans ſes yeux Amoureux



Je li - ſe ſon ar-deur, Sa lan-



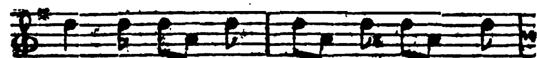
gueur, Ah ! ma ſœur, Il trouve-



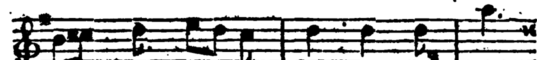
ra le chemin de mon cœur. Je



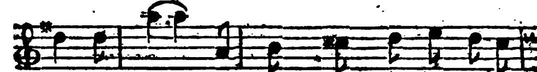
veux bien déformais Que l'esprit ten-ta-



teur Se ca-che fous les traits De



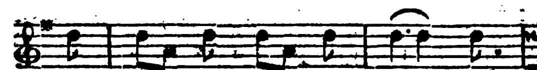
ce Moine en-chan-teur. Ah ! ma fœur !



Ah ! ma fœur ! Tu m'as fçu guérir de ma



peur. Non, plus de peur; Non, plus de peur.



Soit de nuit ou de jour, Qu'il



en - tre dans la cour, Quand je

le ver-rai pa-roî-tre, Je ſçaurai

bien le re-con-noî-tre; J'i-rai l'at-

tendre au Tour, Pour lui par-ler d'a-

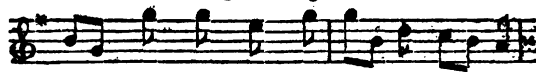
mour; En quelque tems que ce puiſſe ê-tre,

Il peut ve-nir ſous la fe-nê-tre,

Et là, me dire, tant qu'il voudra : Mon p'tit cœur,

Mon p'tit cœur. Il ſera content, ma

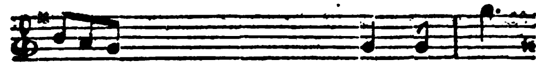
ſœur. Mon Dieu, quand j'y penſe, Quelle er-



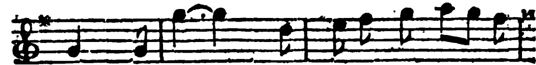
reur ! C'eſt bien une en-fan-ce, Que ma



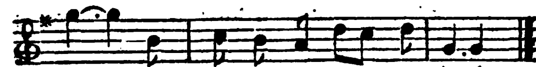
peur. Croire qu'on of-fen-ſe Le Sei-



gneur, *Parce qu'on s'entend dire :* Mon p'tit cœur,



Mon p'tit cœur? Grace à tes a-vis, ma



ſœur, Je ſuis quit-te de ma peur.



CXXII.

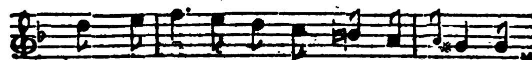
De Fuselier. (1)



J'ai dé-sar-mé l'A-mour, &



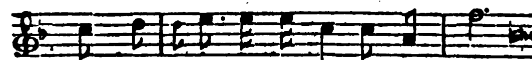
de tout son ba-ga-ge J'ai pris ce



qui pouvoit servir à mon mé-na-ge.

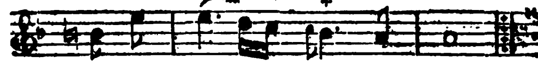


En gui-se de so-rets, Pour percer

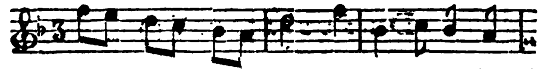


mes tonneaux, je me sers de ses traits,

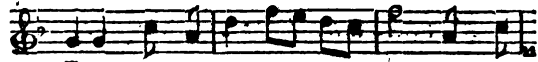
(1) Louis Fuselier, Parisien, mort en 1752. Il a travaillé pour tous les Théâtres, depuis ceux de la Foire jusqu'à l'Opera. Il a fait aussi plusieurs Poésies fugitives, dont cet échantillon, par son badinage, sa singularité & sa correction, pourra donner une idée.



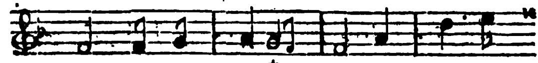
Je me sers de ses traits:



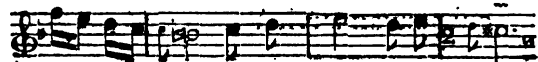
De son bandeau, J'ai fait une ser-



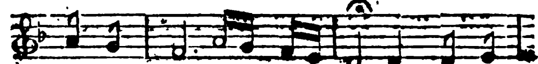
viette ; J'ai fondu son carquois, pour me



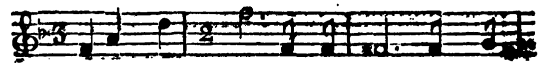
faire une af - siet - te. Et lorsque,



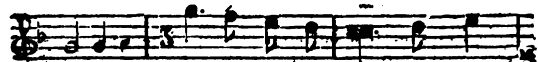
pour goûter mon vin vieux & nouveau,



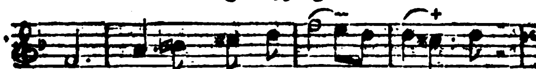
Je de - scends à ma cave, Ce su-

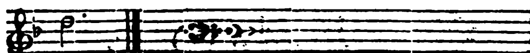


perbe Vainqueur, à pré-sent mon es-



clave, Por-te devant moi son flam-





CXXIII.

Du même.

Air : *Nous autres bons Villageois*, noté pag. 173.

DEMAIN est un jour qui fuit
Lorsque vous croyez qu'il s'avance ;
Au milieu de chaque nuit
Il perd son nom dans sa naissance.
Lorsqu'on croit se saisir de lui,
On trouve que c'est aujourd'hui.
Jusqu'à ce jour aucun humain
N'a pu voir arriver demain.

(1) Ce Couplet a l'air philosophique, & n'est dans le fond qu'un sophisme ingénieux qui surprend d'abord. *Demain* est la simple indication du jour qui doit suivre immédiatement celui où je parle, mais n'est ni ce jour là, ni un autre.

CXXIV.

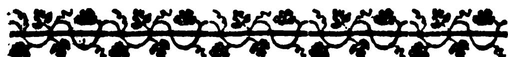
Du même. (1)

Air : *De Joconde*, noté pag. 87.

Vous n'arrivez pas à l'honneur
Par des routes vulgaires ;
Vous voilà Sacrificateur,
En ſortant des Galeres :
Plus grand honneur vous ſeroit dû,
Vous l'obtiendrez peut être ;
Quand vous aurez été pendu,
L'on vous fera Grand-Prêtre.

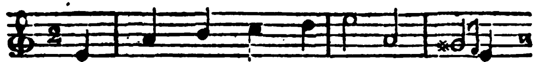
---

(1) Ce couplet, tiré d'un Opera-Comique intitulé, *l'Antre de Laverne*, n'a point été imprimé. Il eſt d'une extravagance que ſon extrême gaïeté & le perſonnage qui le chantoit peuvent ſeuls faire paſſer. Arlequin vient implorer le ſecours de la Déeſſe des Voleurs ; il reconnoît Scaramouche devenu ſon grand Sacrificateur, pour avoir fait un vol de diſtinction, qui l'avoit conduit aux Galeres. Voilà ce qui amene ce Couplet.

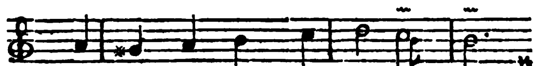


CXXV.

De Bainville. (1)



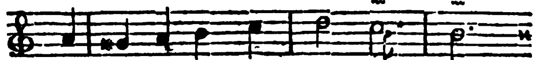
L'AUTRE jour l'enfant de Cy - thère



Sous u - ne treille, à de - mi - gris,



Di - soit, en parlant à sa Me-re :

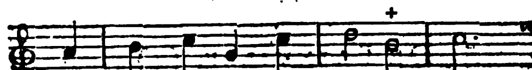


Je bois à toi, ma chere I.- ris.

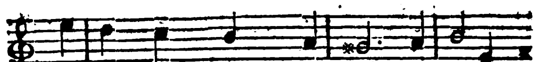
(1) Charles Bainville, né en Provence, Parent du célébre Despréaux, étoit Peintre par état & Poëte par goût : il reste de lui plusieurs Piéces fugitives, & un Opera qui n'a pas été mis en Musique. Mort vers 1754.



Ve - nus le regarde, en co - le - re;



Maman, calmez vo - tre courroux.



Si je vous prends pour ma Ber-gere,

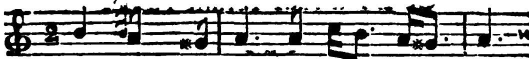


J'ai pris cent fois I - ris pour vous.

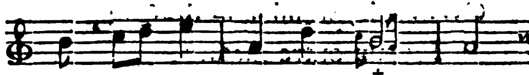


CXXVI.

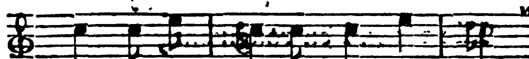
Du même.



L'AMOUR caché dans un buif - fon



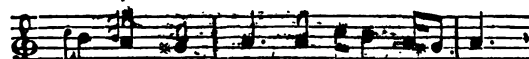
Vit Co - lin & Nan - net - te :



Tout auffi - tôt ce Dieu fri - pon



Joua de l'ar - ba - lê - te ;



Et de la Fille & du Gar - çon



Ne fit qu'un fur l'her - bet - te.

FIER de ce coup, il s'approcha
    Du couple qui se pâme;
Mais ce spectacle le toucha,
    Et par un trait de flâme,
Qu'avec roideur il décocha,
    Ce Dieu leur rendit l'ame.
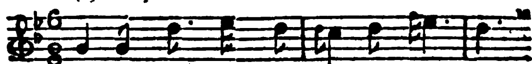


COLIN le premier se dressant,
    Joyeux outre mesure,
Dit à Nanette, en l'embrassant,
    Comment va ta blessure?
Elle répond en rougissant,
    Ta santé me rassure.

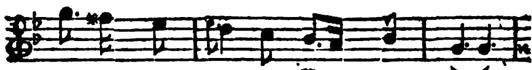


CXXVII.

De La Bruere. (1)



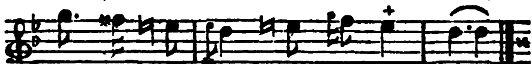
Je l'aimois d'un amour si ten-dre



Celle qui cau-se mes tour-mens!

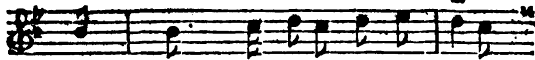


Elle a condamné, sans l'en-ten-dre,



Le plus fi-de-le des A-mans.

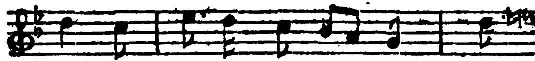
(1) Charles-Antoine le Clerc de la Bruere, de Crepy-en-Vallois, auteur de l'Opera de *Dardanus*, mort à Rome en 1754. Cette Chanson est une Romance.



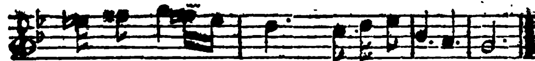
Grands Dieux! que je la trouvois belle,



Quand ſes regards m'ouvroient les cieux!



Qui l'eut cru que de ſi beaux yeux



De-viendroient ceux d'une cruel - le!



LOIN de ſa préſence chérie
Je ne vis que par mon amour;
Ma raiſon, mon ame, ma vie
Tout eſt au lieu de ſon ſéjour.
Mon ſeul plaiſir, ma ſeule affaire
Eſt d'y ſonger à tout moment;
Prononce-t-on ce nom charmant?
Tout Etranger devient mon frere.



SANS espoir que ma voix l'attire,
Ma voix l'appelle tristement.
Je regarde, & mon cœur soupire
D'avoir appellé vainement.
Son nom, dans ce séjour sauvage,
Est gravé sur tous les Ormeaux;
Il va croître avec leurs rameaux;
Mon amour croîtra davantage.

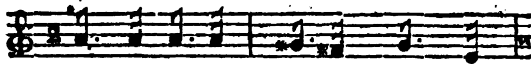


CXXVIII.

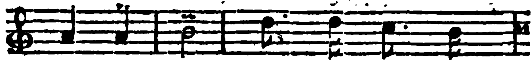
De Mangenot. (1)



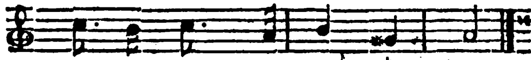
Malgré la ba - tail-le Qu'on don-



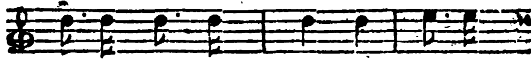
ne de-main, Ça, fai-ſons ri-



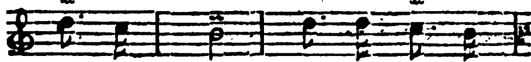
pail-le, Char-man-te Ca - tin:



At-ten-dant la gloi-re, Prenons



le plai - ſir, ſans lire au gri-



moi-re du ſom-bre ave-nir.



(1) Chriſtophe Mangenot, frere de M. l'Abbé Man-

Si la Hallebarde
Je peux mériter,
Près du Corps-de-Garde
Je te fais planter;
Ayant la dentelle,
Le soulier brodé,
La blouque à l'oreille
Le chignon cardé.



NARGUANT tes Compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux Campagnes
Roti de tes feux.
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi,
Et jamais rogome
Ne fut bu sans toi.



---

genot, du Temple, & auteur de plusieurs Chansons du même genre, mort en 1755. Celle-ci, que bien des gens encore aujourd'hui croyent de M. de Voltaire, fut faite dans le tems des Guerres de Flandre, en 1744.

TIEN, ſerre ma Pipe,
Garde mon briquet;
Et ſi la Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu ſois la ſeule
Dans le Régiment,
Qu'ait le brûle-gueule
De ſon cher Amant.

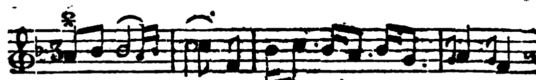


AH! retien tes larmes,
Calme ton chagrin;
Au nom de tes charmes
Achéve ton vin.
Mais, quoi! de nos bandes
J'entends les Tambours?
Gloire, tu commandes,
Adieu mes amours.
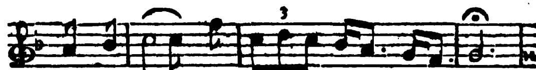


CXXIX.

DE FONTENELLE. (1)



UN Vainqueur, après la vic - toi-re,



En ré-pand l'é - clat en tous lieux;

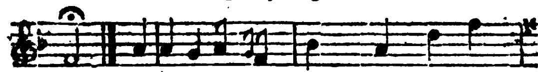


Un A-mant dé - ro - be sa gloi-re



A tous les yeux- - - - - - - A tous les
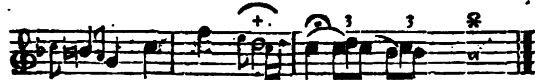
(1) Bernard le Bouvier de Fontenelle, né à Rouen le 11 Février 1657, mort à Paris le 9 Janvier 1757. Peu de momens avant d'expirer, ce qu'il fit sans laisser paroître la moindre trace de douleur, quelqu'un étonné de le trouver si calme, lui demanda ce qu'il sentoit: *l'Impossibilité de vivre.*



yeux. Vé-nus & l'Amour seuls sçavent



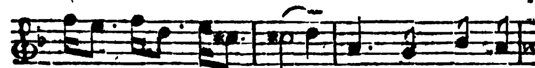
ce qui le flat-te; Sa gloi-re n'é-



clate Que chez les Dieux. UN, &c.



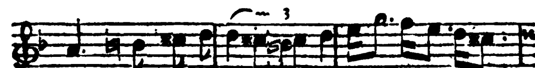
La re-con-noif-san-ce Du



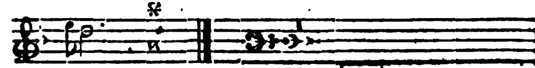
plus ten-dre cœur, N'est que son si-



len-ce Et son bon-heur,



N'est que son si-len-ce Et son bon-



heur. UN, &c.

CXXX.
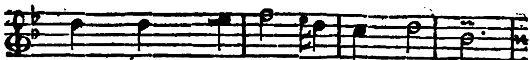
Du même. (1)



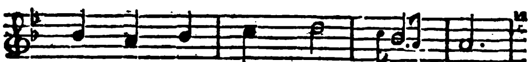
QUATRE beaux yeux m'ont sçu charmer,



Ah! mon mal ne vient que d'aimer.



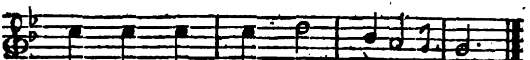
Deux sœurs, que je n'o - se nommer,



Me tournent la cer - vel - le.



Ah! mon mal ne vient que d'ai - mer:



Mais je ne sçais la quel - le.

---

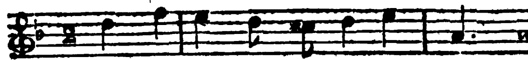
(1) Sur les Demoiselles *Loison.* Voyez pag. 91.



CXXXI.

DE GALLET (1).

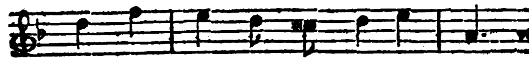
Air : *Monsieur en vérité, vous avez bien de la bonté.*



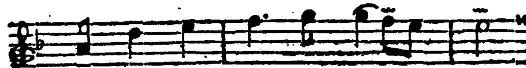
DANS un bois je vis l'autre jour



Vil-la-geoi-ſe jo - li - e,



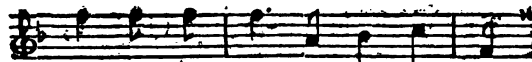
Et qui me pa-rut, en a-mour,

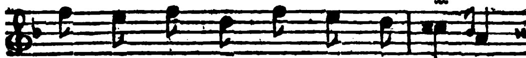


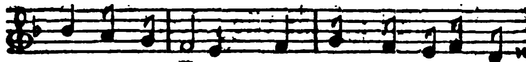
N'ê-tre pas a-guer-ri - e.

---

(1) Antoine Gallet, de Paris, mort en 1757, étoit Marchand Epicier. Il avoit fait de bonnes études, ſçavoit très-bien notre langue, & même étoit Grammairien. Il étoit né plaiſant, ami du plaiſir & fort gai. On a de lui de très-jolis Vaudevilles dans le genre naïf où il excelloit.









Il produisoit très-facilement, mais l'enjouement de sa Muse dégénéroit souvent en licence. Personne n'a plus contribué que lui, à perfectionner les Parodies des Airs détachés, & n'a mieux fait sentir le prix de la difficulté vaincue. Réduit à l'extrémité par une hydropisie pour laquelle il souffrit sept à huit fois la ponction, il fit le Couplet suivant, qu'on pourroit regarder comme son Epitaphe.

Air : *Du Prévôt des Marchands*, noté pag. 41.

RIMEUR couplétant couplétier,
De Couplets j'ai fait mon métier.
Quoique la mort soit à ma porte,
Je rime, je couplete encor.
Si le Diable à la fin m'emporte,
Il faut que ce soit Couplegor.

TES yeux, lui dis-je, mon Enfant,
Ont pénétré mon ame;
Je mourrai, si, dans cet instant,
Tu n'appaises ma flâme.
De l'un & de l'autre côté,
J'applique un baiser à la belle:
Ah ! me dit-elle, &c.



A ces mots, la reconnoissant
Simple autant que charmante,
Je devins plus entreprenant,
Elle plus complaisante.
Certes, m'écriai-je enchanté,
Cette gorge est d'une Pucelle:
Ah ! me dit-elle, &c.



MA main, au gré de mes désirs,
Et constante & volage,
Sur un sein fait pour les plaisirs
Termine son voyage:
Que d'appas, dis-je transporté,
Ton joli Cotillon récelle !
Ah ! me dit-elle, &c.

ASSEYONS-nous ſur ce gazon,
 Lui dis-je, mon aimable.
Fort bien : Prends à préſent leçon
 D'un jeu tout agréable.
Pouſſant à bout la liberté,
Je ne la trouvai point rebelle :
 Ah ! me dit-elle, &c.



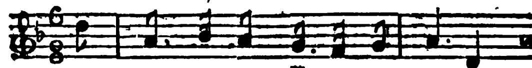
TOUS les deux dans l'étroit ſéjour
 Qu'habite *le* délice,
Nous préparions au Dieu d'Amour,
 Un ardent ſacrifice,
Quand ſon petit cœur agité,
Fit tourner ſa vive prunelle :
 Ah ! me dit-elle, &c.



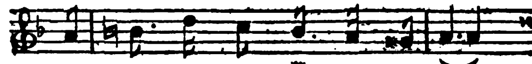
CONTENS trois fois, nous nous quittons;
 La Belle s'en afflige.
Souvent je viens en ces cantons,
 Conſole-toi, lui dis-je;
Demain, dans ce bois écarté,
Je te promets leçon nouvelle :
 Ah ! me dit-elle, &c.

CXXXII.

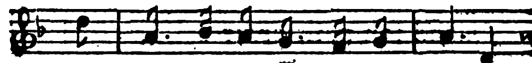
Du même.



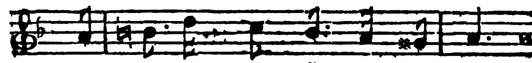
LA trop in-no-cen-te Co-let-te,



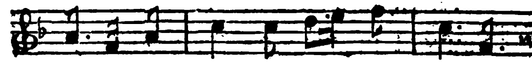
Et le trop ſim-ple Co-li-net,



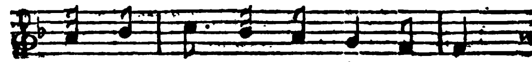
Sans pen-ſer à mal, ſur l'her-bet-te,



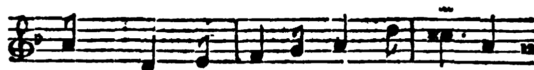
Fo-lâtroient dans un verd boſquet.

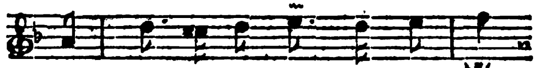


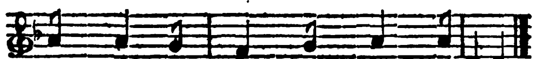
Apperçe-vant de la Bru-net-te,



Par ha-zard, le ſein ron-de-let:









VOULANT ſe défendre, Colette
Fit découvrir à Colinet
D'une cuiſſe ferme & doucette,
L'échantillon blanc comme lait.
Portant une main indiſcrette
Plus haut que ce nouvel objet...
Eh ! qu'eſt-ce que ceci, Colette,
Dit, émerveillé Colinet ?
Comm' v'la qu'eſt fait ! *bis.*



EFFET d'une vertu sécrette !
Il s'arrête tout stupéfait,
Au lieu d'où l'Amour en cachette
Contre lui lance un malin trait ;
Ce trait pénétrant sa pochette,
En fait sortir son flageolet :
Eh ! dit bien surprise Colette,
Qu'est-ce que ceci, Colinet ?
Comm' v'la qu'est fait ! *bis.*



NATURE ne fut pas muette ;
Et mit Colin d'abord au fait ;
Trois fois la Belle satisfaite,
Le rend plus qu'elle satisfait.
Touchant d'une main inquiéte
Le charme qu'elle méconnoît,
Eh ! dit en soupirant Colette,
Qu'est-ce que cela Colinet ?
Comm' v'la qu'est fait ! *bis.*



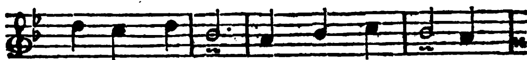


CXXXIII.

Du même.



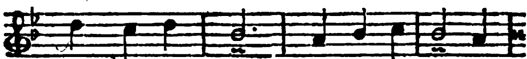
AUTREFOIS ſur mon fla-geo-let,



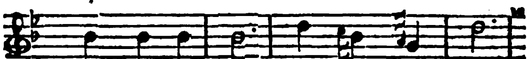
Joyeux fai-ſeur de Chanſon-net-tes,



De Co-lin & de Co-li-net



J'ai cé-lé-bré les amou-ret-tes:



Chantons en-cor ces A-mours-là,



Pour voir un peu comment ça ſ'ra.

IL étoit ſçavant en amour,
Elle étoit aſſez aguerrie;
Son Berger la rencontre un jour,
Sous une Aube-épine endormie:
Parbleu, dit-il, embraſſons-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.



IL la baiſe cinq ou ſix fois,
Sans que la belle ſe réveille;
Voyant qu'un linge diſcourtois
Lui cache une double merveille:
Otons, dit-il, ce fichu-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.



SANS ſuccès, il y met la main.
Faiſons-lui, dit-il, autre choſe:
Uſons, pour l'éveiller enfin,
D'un moyen qu'Amour nous propoſe;
De cette Epine piquons-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.



COMME elle dort ! Qui le croiroit !
Rien ne l'éveille, eſt-il poſſible ?
Mais je connoîs certain endroit,
Par où la Bergere eſt ſenſible.
Il faut toucher cet endroit-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.



ENCOR qu'elle ronflât bien haut,
La finette rioit ſous cape.
Il croit ſans doute le nigaud,
Se diſoit-elle, qu'il m'attrape :
Dormons toujours ſur ce ton-là,
Pour voir un peu comment il f'ra.



PUDEUR chez les Belles ſouvent
Sçait recourir au ſtratagême,
Et ſous un ſommeil apparent
Veut qu'on les attrape de même.
Amans, bruſquez ces momens-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

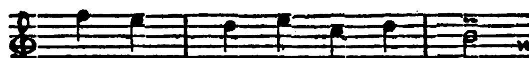


CXXXIV.

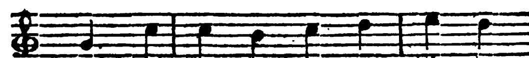
Du même.



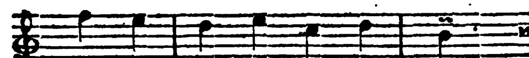
UN jour, dans un verd bo - ca-ge,



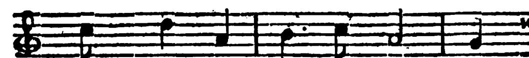
Daphnis me-noit ſes trou-peaux ;



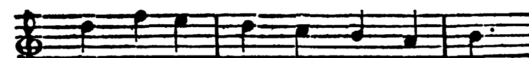
Non loin, Phi-lis, à l'om-bra-ge,



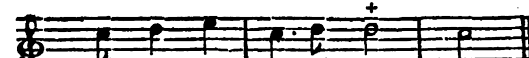
Paiſ-ſoit auſ-ſi ſes a-gneaux.



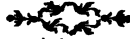
Tous deux ils ſe joig-ni-rent:



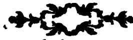
Daphnis la vit, Phi-lis le vit,



Tous les deux ils ſe vi - rent.



Bon jour, lui dit-il, Bergere ;
Bon jour, dit-elle, Berger.
Qu'il fait bon ſur la fougere,
Ici près, dans ce verger !
Tous deux ils s'y rendirent :
Daphnis s'aſſit,
Philis s'aſſit,
Tous les deux ils s'aſſirent.



Le Berger, de Violettes
Fait un bouquet pour Philis ;
Philis, de tendres fleurettes
En prépare un pour Daphnis.
Tous deux ils ſe l'offrirent :
Daphnis le prit,
Philis le prit.
Tous les deux ſe le prirent.





PERMETS, dit-il, que je mette
Mon bouquet dans ton corſet;
Du mien, lui dit la fillette,
Je veux orner ton bonnet:
Tous deux y conſentirent.
        Daphnis lui mit,
        Philis lui mit,
Tous les deux ſe le mirent.



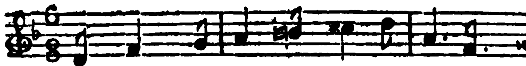
D'ÊTRE conſtante & fidelle,
Fais-moi, lui dit-il, ſerment:
Et toi, fais-le moi, dit-elle,
D'être fidele & conſtant.
Tous deux y conſentirent:
        Daphnis le fit,
        Philis le fit,
Tous les deux ſe le firent.



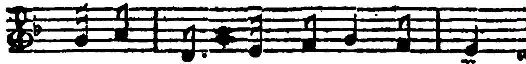


CXXXV.
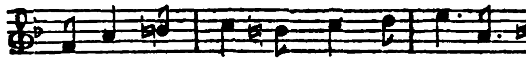
Du même.



La jeune I-ris, dans un bo-ca-ge,



Re-bu-toit le tendre Tir-cis;



Colas, au tra-vers d'un feuil-la-ge



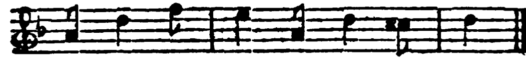
Les re-gardoit d'un air ſur-pris.



Le cœur é-mu de leur lan-ga-ge,



Mor-guen-ne, dit-il, voyons-ça;



Il l'at-tra-p'ra, Il l'at-tra-p'ra.

TIRCIS découvrit, non ſans peine,
Un ſein fait pour charmer les yeux;
En ſe défendant, hors d'haleine,
Iris le fit voir encor mieux.
Colas, ſe frottant la bedaine,
Dit, approchons & voyons ça:
Il l'attrap'ra. *bis.*



TIRCIS, malgré la réſiſtance
De la peu complaiſante Iris,
Par une adroite violence,
Gagna le verger de Cypris.
Colas, avec concupiſcence,
Dit, approchons & voyons-ça:
Il l'attrap'ra. *bis.*



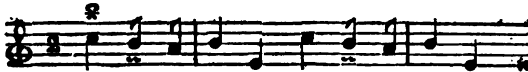
ENFIN, laſſe de ſe défendre,
Iris tomba ſur le gazon;
Tircis, en amant vif & tendre,
Mit à profit l'occaſion.
Colas, craignant de ſe méprendre,
Dit, approchons & voyons ça:
Morgué l'y v'là. *bis.*



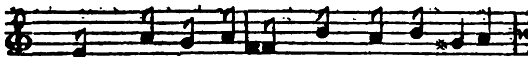
CXXXVI.

Du même.
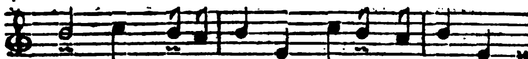
Air : *La Calottine.*



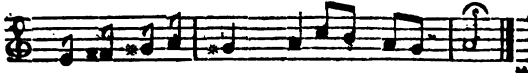
ON ſe ma-ri - e, Quelle fo - li - e !



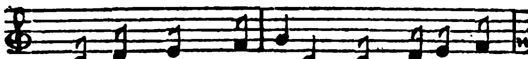
Nœud trop reſpecté, Vaux-tu la liber -



té ? Dur eſ-cla-va-ge, Fatal u - ſa - ge,



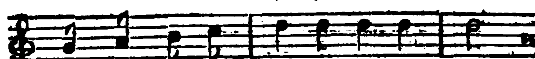
Tu fi-nis le cours De nos beaux jours.
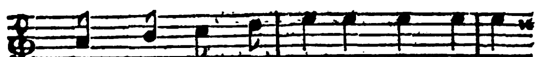


CROYEZ-moi, Jeuneſſe, Vive une Maî -



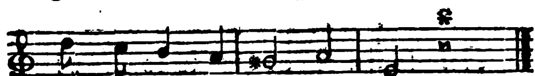
treſ - ſe: Son adreſſe, Sa fi - neſ - ſe,



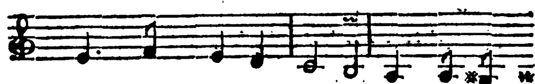
Pour peu de ſou - pirs, A nos de - ſirs,



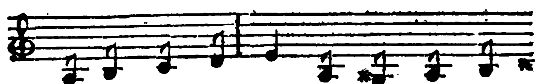
Quand l'amour nous preſſe, Fait ſans ceſ-



ſe Suc-cé-der les plai - ſirs. On, &c.



Plaignons les pauvres Maris: Les em -



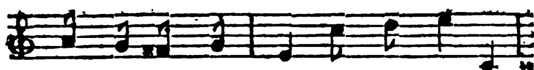
bar-ras, les ſou-cis, Les chagrins &



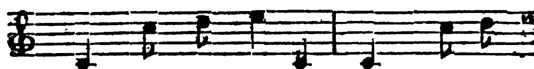
les en - nuis, Dans leurs lo-gis, Sont



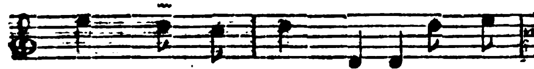
ré - u-nis. Les Jeux & les Ris Pour ja -



mais en ſont ban - nis : Au lieu des ar -



deurs, Ce ſont des froideurs, Des lan-
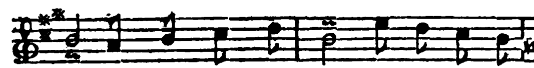


gueurs, Des ai - greurs; De la dé - fi -



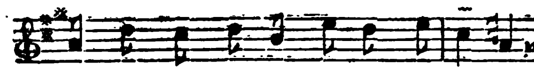
an - ce, Plus de douceurs, Adieu la



complaiſance. On, &c. Hymen, ſous tes



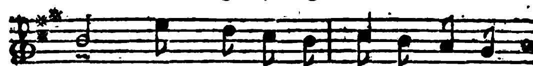
loix, Que l'on faſſe un choix, De certains mi-



nois Ont quelquefois Le don de plaire :



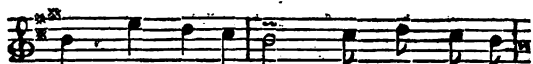
Mais voit-on le cœur, L'eſprit & l'hu -



meur ? Non, l'on a beau fai - re, Toute



fille à l'air trompeur. D'amour trop é -



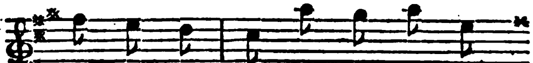
pris, L'on est surpris; Monsieur le No -



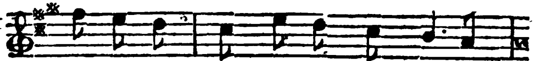
tai - re Ter - mi - ne l'af - fai - re;



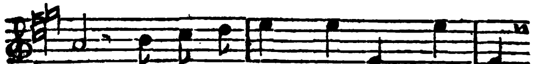
Mais le marché fait, Le tré-buchet



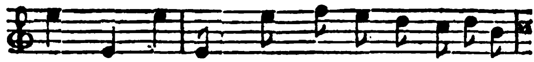
Fer - me tout net; Ni - gau - di - net



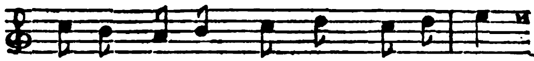
Pris au go - bet A bien-tôt son pa -



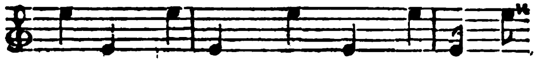
quet. Que de déchet! L'objet, Plaisoit,



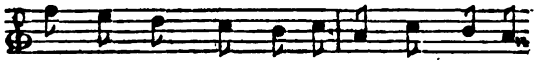
Sembloit Parfait ; L'Hymen éclaircit la vi -



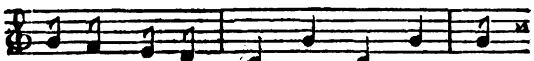
ſie - re. Vu dans ſon jour, Ce portrait



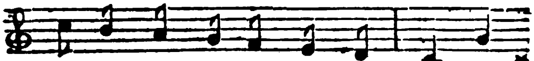
Eſt laid, Déplaît : C'eſt fait, On hait, Et



l'amour Fait place au regret. L'Epoux, du



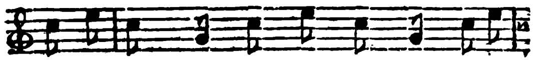
devoir con-ju - gal, S'acquit - te mal ;



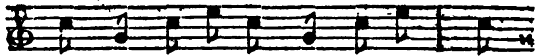
De ce pro - cé - dé peu loy - al Naît



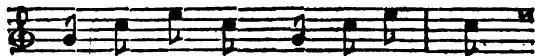
bac - cha - nal. Femme en lutin, D'un



air mutin, D'un ton hautain, Gronde ſans



fin; Soir & matin, C'eſt mê-me train:



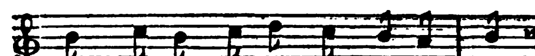
A ſon goût rien N'eſt jamais bien.



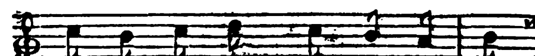
Survient, pour doubler le Ma - ri,



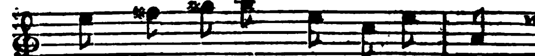
Un Favo - ri; Quelque Valet Trop indiſ-



cret, D'être Co-cu L'a convain-cu.



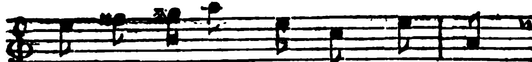
L'on a tout vu, Tout eſt per - du.



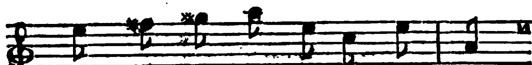
Grand ca-ril-lon Dans la mai-ſon;



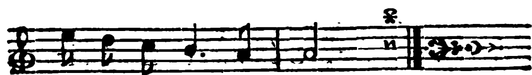
L'on n'entend plus Que bruit con-fus.



Il faut ju-rer, Peſ-ter, pleu-rer,



Sans dif-fé-rer, Se ſé-pa-rer,



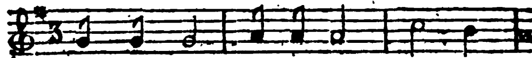
Et ſe dés-ho-no-rer. ON, &c.



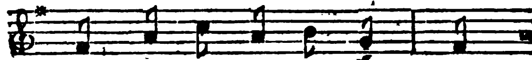
CXXXVII.

De Vadé. (1)

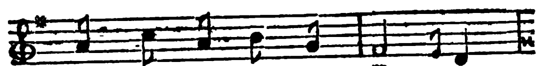
Air : *Menuet d'Exaudet.*



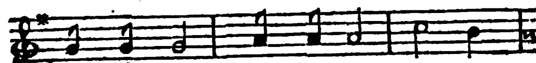




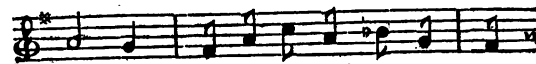
(1) Jean-Joſeph Vadé, de Ham en Picardie, mort en 1757, n'avoit fait aucunes études, & chez lui par conſéquent l'art n'avoit pû rien ajouter à la nature. Il avoit même très-peu lû, tiroit preſque tout de lui-même, & ne devoit rien qu'au fond de gayeté que reſpirent toutes ſes productions. Il eſt le Coryphée d'un genre tenté quelque tems avant lui, mais auquel il a ſçu donner toute la perfection dont il étoit ſuſceptible. C'eſt le Comique du bas peuple, ce ſont les Groteſques de Calot mis fort heureuſement en action & rendus avec une naïveté ſinguliere ſous le langage poli des Halles. Vadé, mort jeune, s'eſt fait regretter par les qualités ſociales & par l'exacte probité qui le rendoient d'un commerce agréable & ſûr.



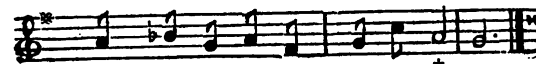
Con - ser - ver l'é - qui - li - bre ;



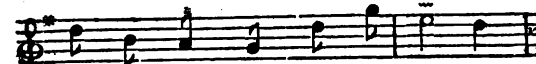
O - bli - ger , Sans songer Qu'on o -



bli - ge ; Im-moler sa vo-lon - té ,



Quand la so-ci-é - té L'e-xi-ge.



Se prê - ter , quand on rai - son - ne ,
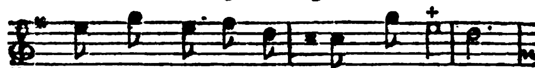


Aux rai-sons que l'on nous don - ne ,



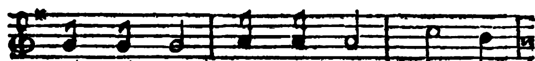
Faisant voir Leur pouvoir Sur les nôtres :



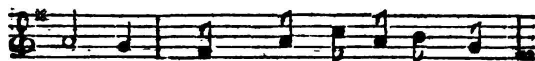
On a de l'es - prit , On plaît ,



Dès que l'on ſa - tis - fait Les autres.



Poſ - ſé - dant Le ta - lent D'être ai -



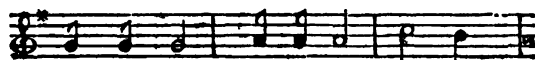
ma - ble, Joindre aux pe - ti - tes gaî -



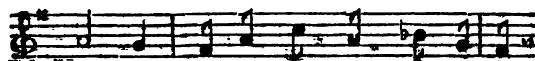
tés Les grandes qua - li - tés



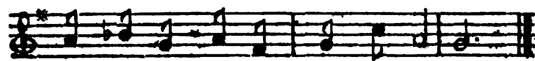
Qui ren-dent eſ - ti - ma - ble;



A - mu - ſer, Sans u-ſer D'E - pi -



gramme : Tel qui rit d'un trait lancé,



En eſt toujours bleſ - ſé dans l'a-me.



CXXXVIII.

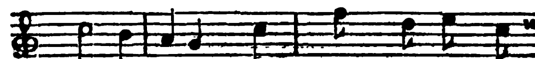
Du même.



QUEL myſtere ! Pourquoi me cacher



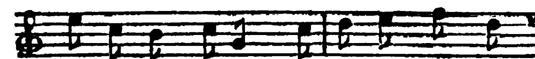
ces ap - pas ? Laiſſez - moi fai - re ;



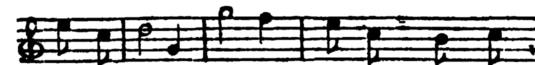
Quel myſtere ! D'honneur vous ne vous



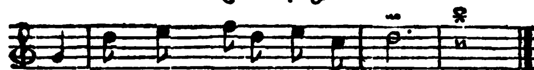
formez pas. Les jo - lis bras ! En -



cor de l'embarras ? Cette rougeur me
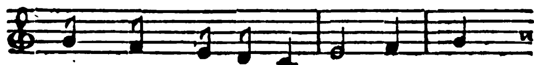


dé-ſeſ-pe-re. Hélas ! De tous vos hé -



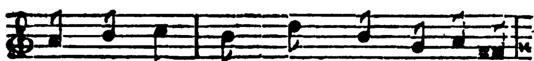
las, Ma Reine, enfin je ſuis las. Quel &c.



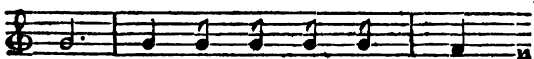
Vous fuy - ez, vous partez ? Ah ! par -



bleu, vous plaiſan-tez, Je vous tiens...



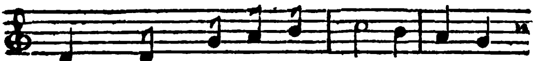
vous ſonnez... Mais, mais, vous me ſurpre-



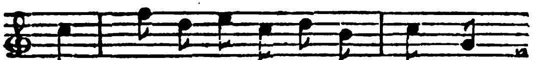
nez. Car pour le ſen - ti - ment,



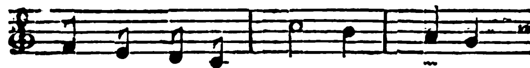
Je ſuis un a - mant, S'il en fut ja -

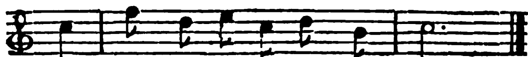


mais : Mais Je perce le myſte - re,



Vous jou - ez i - ci le re - fus ; C'eſt


pour me plai-re : Oui, ma che-re,


Oui, c'eſt un triomphe de plus.



CXXXIX.

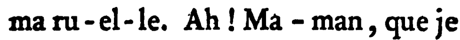
Du même.



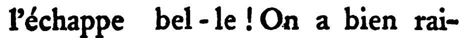
AH ! Maman, que je l'échappe bel-le !



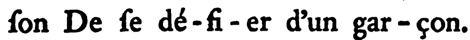
Co-lin, Ce matin S'étoit gliſſé dans



ma ru-el-le. Ah ! Ma - man, que je



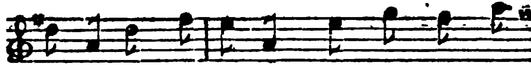
l'échappe bel - le ! On a bien rai-



ſon De ſe dé-fi-er d'un gar-çon.



Il s'appro-che de moi, ſans rien di-re ;
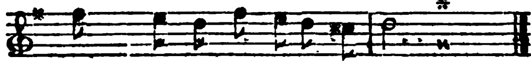


Le fripon ſoudain Me prend la main, Je



la re-tire ; Il ſourit, je le gronde, il



ſou - pi-re. Mais en ſou-pi-rant,



Dieux ! qu'il avoit l'air ſéduiſant ! Ah ! &c.



Il pourſuit, je m'étonne, il m'embraſſe ;
Un prudent effort,
De ſon tranſport
Me débaraſſe :
Mais voyant redoubler ſon audace,
J'avois bien regret
De n'avoir pas mis un corſet.
Ah ! Maman, &c.



MALGRÉ moi, mon ſein frappe ſa vûe,
Je le couvre en vain,
Il va plus loin,
J'en fus émûe :
Les deux mains, quand on eſt preſque nue,
Ne ſuffiſent pas
Pour voiler ce qu'on a d'appas.
AH ! Maman, &c.
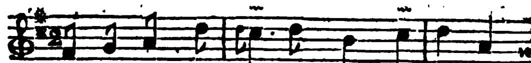


EN tremblant, je recule, il s'avance :
Le traître à l'inſtant,
D'un air content,
Sur moi s'élance.
Son ardeur forçoit ma réſiſtance ;
Mais le Suborneur
S'enfuit voyant entrer ma ſœur.
AH ! Maman, &c.



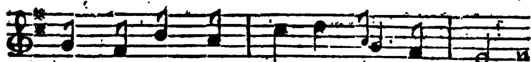
C X L.

Du même.
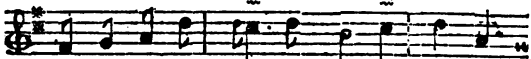
Air : *Musette de Naïs.*



A no-tre bonheur l'Amour prési - de :



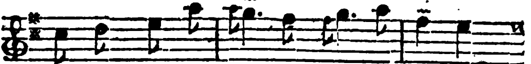
C'est lui qui nous choisit nos Ber-gers.



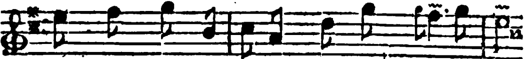
Des ornements du Temple de Gni - de,
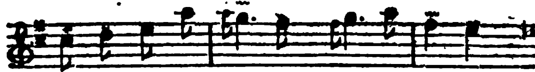


Il dé-co-re nos ri - ants ver - gers.



C'est là qu'il reçoit nos sa - cri - fi - ces,



Sous les doux auspices Des tendres désirs ;



Et ſur ſes Au-tels l'encens qui fu-me,



Jamais ne s'allume Que par nos ſoupirs.



Du fragile agrément d'être belle,
Nous ne tirons point de vanité;
Chez nous les attraits d'un cœur fidele
L'emportent ſur ceux de la beauté.
Auſſi nos Bergers, dans leur hommage,
N'ont point le langage
Des trompeurs Amans;
Leur talent eſt de peindre à notre ame
Leur ſincere flamme,
Par les ſentimens.



Nous ignorons les triſtes allarmes,
Aux tourmens notre cœur eſt fermé;
Si notre Berger répand des larmes,
C'eſt du plaiſir de ſe voir aimé.

Plus il eſt ſûr de notre tendreſſe,
Et plus il s'empreſſe
De la mériter;
Le feu délicat qui nous anime,
Nourri par l'eſtime
Ne fait qu'augmenter.



Aux douceurs d'une juſte eſpérance
Un Berger conſtant peut ſe livrer;
L'inſtant vient où notre réſiſtance
Dans de vrais plaiſirs doit expirer.
Mais l'Amant à qui l'on rend les armes,
Des vives allarmes
Sçait nous préſerver;
Et plus ardent après la victoire,
Il trouve ſa gloire
A la conſerver.

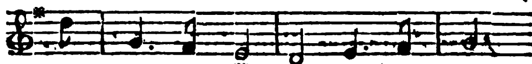


CXLI.

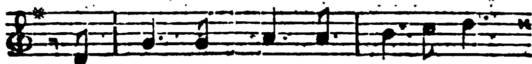
Du même.



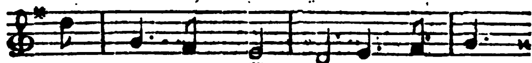
C'TI-LA qu'a pincé Berg-op-zoom,[1]
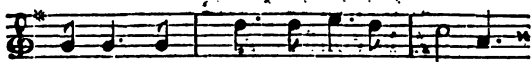


C'ti - là qu'a pin - cé Berg-op-zoom,



Est un vrai moule à *Te-De-on*;



Est un vrai moule à *Te-De - on*:



Vantez qu'c'est un fier vivant, pis-que,



Pour vaincre, il se fichoit du ris-que.

---

(1) Place forte du Brabant Hollandois, prise par les François, le 16 Septembre 1747.

SPINOLA, (1) près de LOWENDAL, (2) *bis*
N'est morgué qu'un zéros de bal: *bis*
L'un mollit devant la Pucelle,
L'autre entre & fait son lit cheuz elle.



TIEN sarpegué, rien que son nom *bis*
Fit autant d'effet que l'canon: *bis*
C'est qu'dans c'te famill' là, l'courage
Est l'pus fort de leur héritage.



LE Roi qu'à vraiment l'cœur royal, *bis*
Tout d'suit' vous l'a fait Maréchal: *bis*
Dam' vis-à-vis un Roi qui pense
Le mérite à d'la récompense.



---

(1) Ambroise Spinola, Général des Armées d'Espagne, qui fut obligé d'en lever le siége en 1622, sous Philippe III.

(2) Woldemar, Comte de Lowendalh, Général de l'Armée de France, mort le 27 May 1755.

J'N'AY rien, mais c'eſt aſſez pour moy, *bis*
Qu'un ſeul regard de notre Roy. *bis*
Quand l'ſoleil donne ſur un' plante,
Ses rayons la rendent vivante.

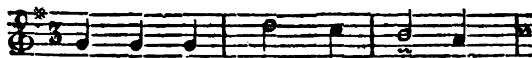


DANS c'te Chanſon gn'y a guer' d'eſprit, *bis*
Mais le cœur ſçait bien ce qu'il dit; *bis*
Et pis ſouvent tel qui nous gouaille,
En biau ſtil' ne dit rien qui vaille.

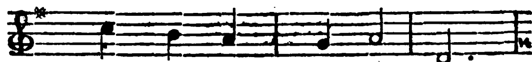


CXLII.

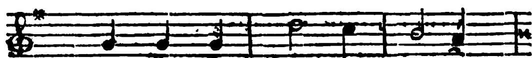
De Plumeteau. (1)



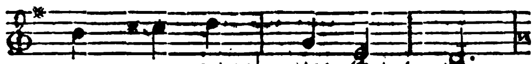
Il eſt donc vrai, Lu - ci - le,



Vous quit - tez ce Ha-meau:



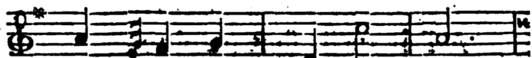
Cherchez vous à la Vil - le



Quelque homma - ge nou - veau?

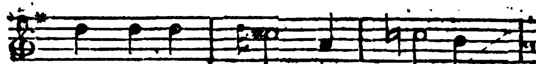


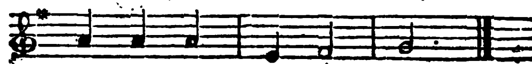
L'Amant qui fait en - ten - dre



Un lan - gage ap - prê - té,

(1) Antoine-Jean Gigault de Plumeteau, Gentilhomme ordinaire du Roi, mort en 1758.







VOUS verrez ſur vos traces
Voler mille Galans,
Qui vanteront vos graces,
Qui peindront leurs tourmens.
C'eſt l'art qui les inſpire,
Et non le ſentiment:
Moi, j'oſe à peine dire
Que j'aime tendrement.



A l'air qu'ils font paroître,
Quand ils offrent leur foi,
Vous les croiriez peut-être,
Auſſi tendres que moi;

Leur vanité, Bergere ;
Allume tous leurs feux :
Je n'ai ni l'art de plaire
Ni de tromper comme eux.

CXLIII.

De La Tour. (1).

Air : *Que je regrette mon Amant*, noté pag. 109.

Quand vous venez dans nos vergers,
Voyez les maux que vous y faites :
Vos yeux font mourir les Bergers,
Et votre gozier les Fauvettes.
Qui chantera donc le Printems,
S'il n'eſt plus d'Oiſeaux ni d'Amans ?

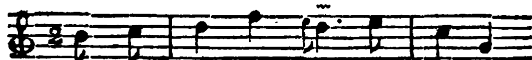
(1) C'eſt ce M. De la Tour, qu'on nommoit le *Beau Berger*, & dont nous n'avons pû ſçavoir autre choſe. Il fit ce Couplet pour une Dame de grande diſtinction. Mort en 1759.



CXLIV.

De Crébillon. (1)

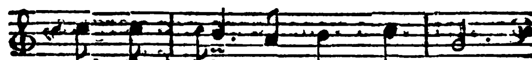
Air : *Adieu donc, cher la Tulippe !*



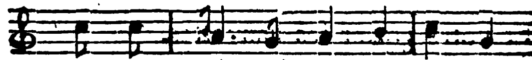
Ta beau - té toujours nou - vel - le



Rend mon feu toujours nou-veau.



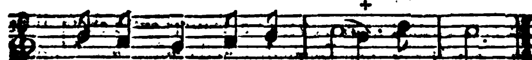
J'ai-me - rai jusqu'au tom - beau



Mon ai - ma - ble Tour-te - rel - le ;



Et si l'ame est im-mor - tel-le,

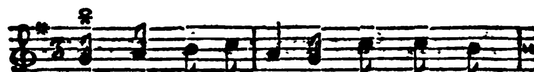


Nos amours du - re - ront tou-jours.

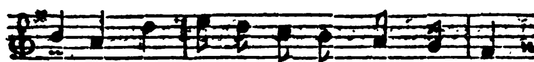
(1) Prosper Jolyot de Crébillon, de Dijon, l'Eschile françois, auteur de *Rhadamiste*, *d'Electre*, &c. & de l'Académie françoise, mort en 1762.

CXLV.

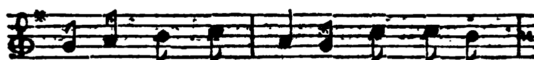
DE LA POPELINIERE. (1)



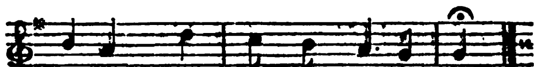
Que de gen-til-lef-fe Dans ma Maî -



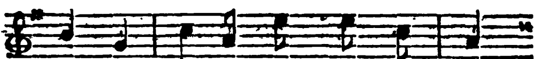
treffe ! Que de fineffe Et d'enjouement !



Son tendre lan - ga-ge, Son ba - di -
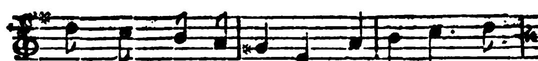


na-ge, Tout eft en-chante-ment.



Je la vois fouvent dans mes bras,

(1) Alexandre le Riche de la Popeliniere, Fermier général, mort en 1762. Il avoit fait quelques Comédies de fociété qui n'ont pas vû le jour.



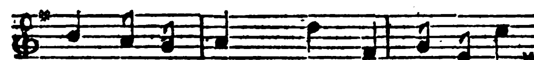
D'une ardeur si tendre, Attaquer, Dé-



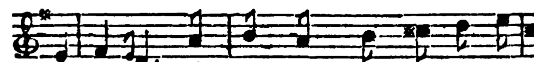
fendre, Succomber Et se ren-dre.
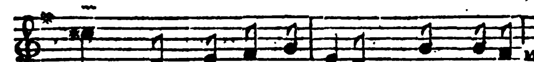


Dans ces doux combats, Que d'appas! QUE &c



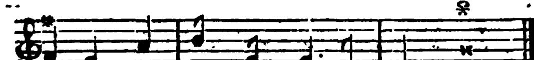
Qu'on est heureux, Quand on s'aime avec



constance! L'Amour sçait bien payer nos



feux: Tout est recompense, Tout jouis-

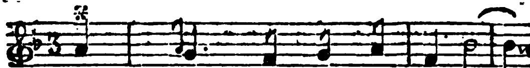


sance, Pour les cœurs amoureux. QUE &c.



CXLVI.

Du même.



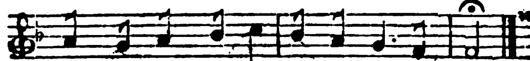
GRANDS Dieux! Qu'ils ſont heureux, Ceux



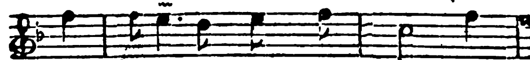
Qui de leur amour banniſſent la crainte!



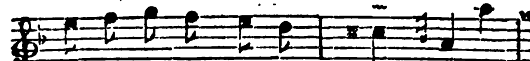
Hé - las! je n'o-ſe - rois; Mais,
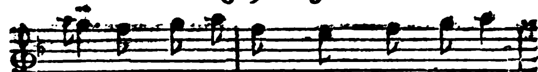


Mon Amant ne l'o-ſe-ra-t-il ja-mais!



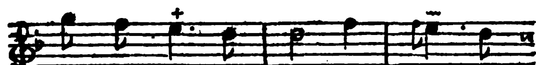
Il ſuit par-tout mes pas, Pour



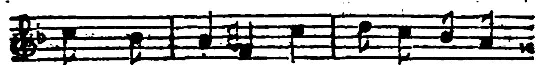
me fa-tiguer de ſa plain - te; Il



voit mon embarras, Quand je veux me



ſau - ver de ſes bras. Il n'en - tend



point ma feinte, l'In - grat ne la mé -



ri - te pas. GRANDS, &c.



CXLVII.

DE L'ABBÉ PRÊVOST. (1)

Air : *La trop innocente Colette*, ou *Comm' v'là qu'est fait*, noté pag. 162.

Sur le prix de ta gentillesse,
Lise, ne va pas tracasser ;
Fille à quinze ans, qui se redresse,
Voudroit à trente caresser.
Jadis certain Sage de Grece (2)
Vint à Laïs, pour l'embrasser :
La Dame tint trop sur l'espéce.
Oh ! bien, dit-il, faut s'en passer,
N'yà qu'a m'laisser,
N'yà qu'a m'laisser.

---

(1) Antoine-François Prevost d'Exilles, Aumonier de M. le Prince de Conti, auteur de l'espéce de Journal qu'on appelloit le *Pour & Contre*, de plusieurs Romans très-connus, & de l'Histoire des Voyages, mort en 1763.

(2) C'étoit Démosthène, & son mot fut : *Qu'il n'achétoit pas si cher un repentir.*

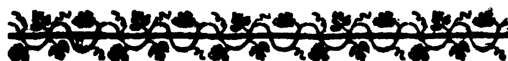
CXLVIII.

Du même.

Même Air.

QUE notre ignorance eſt extrême !
Toujours douter, eſt notre lot ;
Le flambeau de la raiſon même
N'eſt pour nous qu'un foible falot.
Sans ſçavoir ni pourquoi ni comme
On naît, on meurt preſqu'auſſitôt.
L'homme eſt une enigme pour l'homme :
Quand on veut en chercher le mot,
On eſt tout ſot,
On eſt tout ſot.



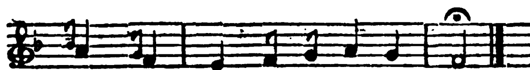


CXLIX.

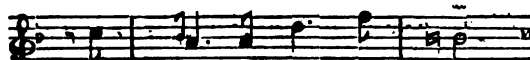
De Roi. (1)



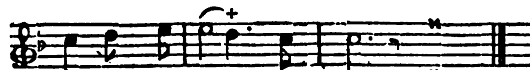
Versez - - - - - - - - - - - - - - - - -



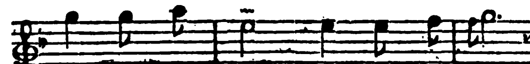
digne ob - jet de ma flam - me.



Ce vin re-çoit de vous

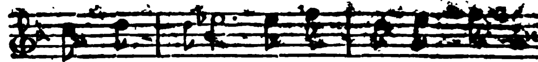


mil-le nouveaux ap-pas. Versez, &c.

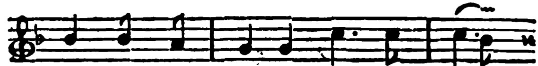


Qu'entre vos mains, que dans vos bras,

(1) Pierre-Charles Roi, de Paris, Poëte Lyrique, auteur de l'ingénieux Ballet des *Elémens*, de celui des *Sens* & de la Tragédie de *Callirhoé*, mort en 1764.



Il eſt doux d'é-ga-rer ſa rai-



ſon & ſon a-me, Il eſt doux



d'é - ga - rer ſa rai - ſon



& ſon a - me ! VERSEZ, &c.



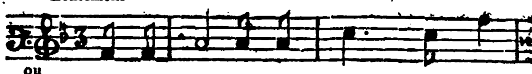
C L.

Du même.

Lentement



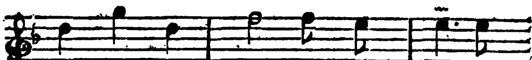
QUELLE douce va - peur, quel par -



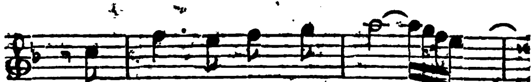
fum pré-ci - eux S'é - le - ve de ton



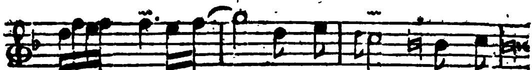
sein, ô ma che - re Bou - teil-le!



Que j'aime à voir bril - ler - - - - - -



- - - - - - - - - - tes rubis à mes
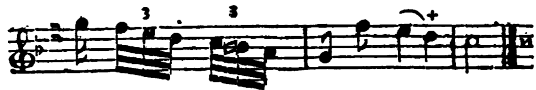




yeux! Que tes gloux, gloux, gloux, gloux, gloux

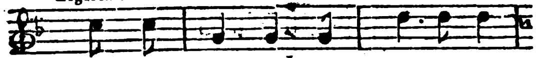


gloux, gloux, gloux, gloux, gloux, gloux, gloux,

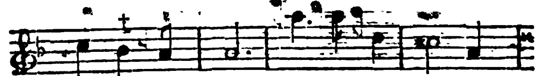


cha - touil - lent mon o - reil - le !

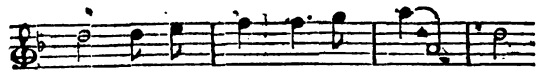
Légerement
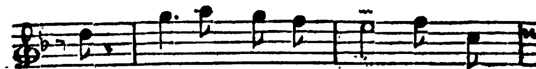


Chers A - mis, je la livre à vos



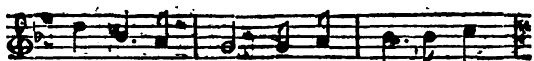
embraf-fe - mens, Cette Maîtreffe à



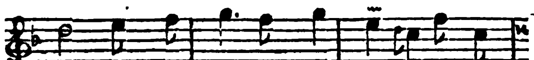
tous fa - vo - rable & fi - del - le.



Elle offre à vo-tre goût mille ap -



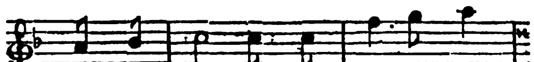
pas re-naiſ-ſans : E-prou-vez a-vec



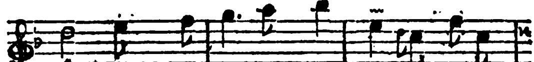
moi qu'on ne trouve qu'en elle Le tri -



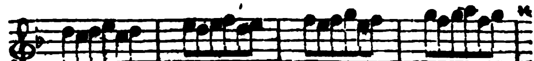
om - - - - - - - - - - - - - - - - - phe de



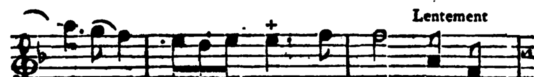
tous les ſens ; E - prou-vez a - vec



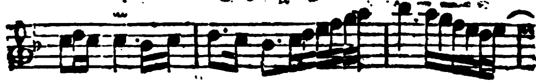
moi qu'on ne trouve qu'en el-le Le tri -



om - - - - - - - - - - - - - - - - - - -



- - - phe de tous les ſens , Le tri -


om

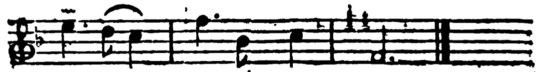

phe de tous les ſens.



TABLE ALPHABÉTIQUE DES CHANSONS

Contenues dans ce Volume.

A



PAG.

E

G

I

PAG.

J

L

P

Q

R

S

PAG.

T

U

V

Fin de la Table.

32 4e




TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

